THÉATRE CLASSIQUE FRANÇAIS

Racine

THÉATRE

Présenté et annoté par

ROLAND BARTHES

le club français du livre

1960

© 1960 by club français du livre.

Tome 11.

NOTE LIMINAIRE

La meilleure édition d'un texte est en général la dernière qui ait paru du vivant de l'auteur. Pour le théâtre de Racine, c'est le recueil de 1697 : c'est ce texte qui a été suivi par le commentateur principal de Racine, P. Mesnard, dans son édition monumentale de 1865 ; c'est lui que l'on retrouve dans toutes les éditions " scolaires " de Racine : c'est ce texte que le lecteur aura ici sous les yeux. En deux ou trois points, j'ai signalé certaines corrections de détail que, depuis Mesnard, R. Picard a pu apporter au texte racinien. L'orthographe est naturellement moderne, sauf lorsque la rime — rarement — exige le respect de la prononciation ancienne. Les préfaces, épîtres dédicatoires et avertissements sont tous reproduits dans leurs différentes versions ; leurs dates de publication sont données dans la notice qui introduit chaque pièce, et qui en expose succinctement les conditions de composition et de représentation.

Des notes, groupées en fin de volume, éclairent les points du texte racinien que trois siècles de distance rendent parfois un peu obscurs. Ces notes sont constituées : soit par des précisions d'ordre mythologique ou historique ; soit par la traduction des citations latines ; soit par les variantes du texte (j'ai donné les plus significatives) ; soit enfin et surtout par la définition des sens les plus démodés de la langue classique (j'ai donné le plus souvent possible la définition d'un dictionnaire de l'époque ; dans chaque pièce, si un mot difficile se présente à plusieurs reprises, je ne l'ai expliqué que la première fois). Le théâtre racinien est un théâtre de famille : on trouvera en note, presque pour chaque tragédie, une généalogie des personnages et de leurs parents qui sont cités dans le cours de l'action ; et comme j'ai reporté sur des cartes

le nom des lieux dont parle Racine, j'espère qu'il y aura fort peu de noms de personnes ou de lieux dont le lecteur ne puisse ici ou là trouver la référence.

La *Vie de Racine* et les notices d'introduction qui figurent ici ne comportent que des faits attestés par la critique la plus récente. Je me suis servi des travaux de A. Adam *(Histoire de la littérature française au XVIIe siècle)*, et surtout de R. Picard *(la Carrière de Jean Racine)*, qui a fortement et heureusement contribué, ces dernières années, à éclaircir le problème du "carriérisme" de Racine.

Dans mon commentaire, j'ai souhaité décrire essentiellement un univers tragique. J'ai donc laissé de côté *les Plaideurs*, qui sont, je crois, un exercice de style et non une œuvre véritable. Comme ce que j'ai tenté, c'est une sorte de recensement des conduites de l'homme racinien, les matériaux sont abondants ; et comme ce recensement se situe au niveau mythique (et non psychologique), il m'a paru nécessaire de donner l'essentiel de mes sources : d'où les notes qui accompagnent l'introduction et les commentaires des onze tragédies. Cela explique aussi que j'aie donné à Racine la responsabilité de sa fable entière, telle qu'il l'a organisée dans le menu ; je n'ai pas cru devoir écarter de mes matériaux un détail, sous prétexte que Racine l'a emprunté à Euripide, ou une image, sous prétexte qu'elle était banale à son époque : tout dans Racine signifie Racine, voilà le postulat initial que j'ai suivi ; j'ai tenté une critique des significations, non des expressions. Pour toute cette analyse, je dois beaucoup aux recherches récentes de L. Goldmann *(le Dieu caché)* et de Ch. Mauron *(l'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine)*.

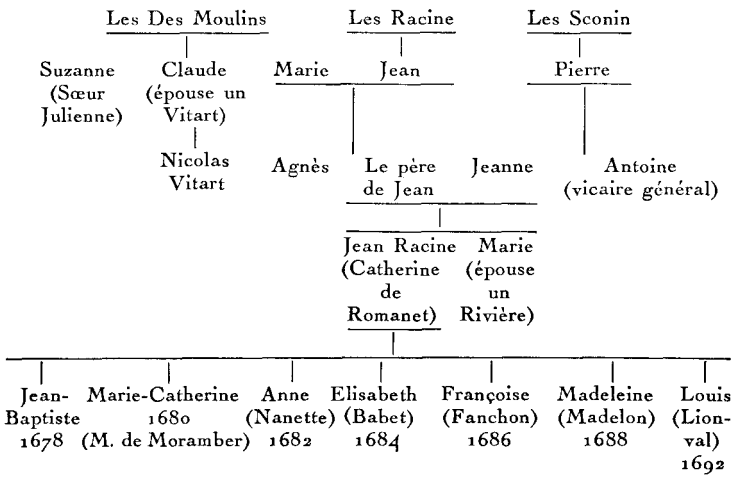
R. B.

VIE DE RACINE

Les deux familles de Jean Racine appartenaient à une très honorable bourgeoisie de petite province. Depuis plusieurs générations, les Racine possédaient charges et fonctions dans ce que nous appellerions aujourd'hui les Contributions indirectes, qui constituaient alors l'ensemble administratif de la gabelle ou impôt sur le sel. Le père de Racine était greffier du grenier à sel et procureur au baillage de La Ferté-Milon, gros bourg qui dépendait de la généralité de Soissons. La mère de Racine, Jeanne Sconin, était fille d'un procureur du Roi des Eaux et Forêts de Villers-Cotterets, devenu président du grenier à sel de la Ferté-Milon[1].

C'est dans cette ville qu'est né Racine, à la mi-décembre

1. Généalogie succincte de Jean Racine :



1639 ; il fut baptisé le 22 décembre ; son parrain était son grand-père maternel (Pierre Sconin) et sa marraine était sa grand-mère maternelle (Marie Racine, née Des Moulins). Un an plus tard, sa mère accoucha d'une fille, Marie, mais mourut de la suite des couches, en janvier 1641. Le père de Racine se remaria rapidement ; il épousa la fille d'un notaire de La Ferté-Milon, Madeleine Vol ; il mourut bientôt après, à vingt-sept ans, le 6 février 1643.

Voilà Jean Racine et sa sœur Marie orphelins. Ils ne disposent d'aucune ressource : le père est mort en laissant des dettes, au point qu'il faut renoncer à la succession. Leur marâtre, Madeleine Vol, se désintéresse d'eux ; elle se remariera bientôt. Ce sont les grands-parents Sconin qui recueillent la petite Marie, et les grands-parents Racine qui recueillent le petit Jean. Toute cette famille est correcte avec l'enfant, mais, à part sa grand-mère Des Moulins, ne lui donne que peu d'affection.

Marie Des Moulins a une fille, Agnès, seulement de treize ans plus âgée que son neveu : ce sont la grand-mère et la tante qui vont élever Racine maternellement, dans ses toutes premières années. L'adoption de l'enfant par sa famille paternelle eut pour lui une importance décisive. Quoique elle-même sans ressources, incapable toute seule de faire sortir l'enfant de son rang et de sa province, cette famille va donner à Racine le plus beau des cadeaux : une éducation exceptionnelle, une famille spirituelle puissante, une transplantation dans un milieu où son origine provinciale, bourgeoise et pauvre ne pouvait normalement l'amener, bref les conditions d'une grande promotion, à la fois intellectuelle et sociale. Ce cadeau, ce fut Port-Royal.

Les Racine, ou plus exactement les Des Moulins, étaient en rapport avec Port-Royal depuis longtemps[1]. En 1625,

1. Voici les dates essentielles de l'histoire de Port-Royal :

1204 Fondation de l'abbaye dans la vallée de Chevreuse (ordre des Bernardines).

1608 Réforme du couvent par la Mère Angélique Arnauld.

c'est-à-dire une quinzaine d'années après la réforme du couvent par la Mère Angélique Arnauld, une sœur de Marie Des Moulins (la grand-mère de Racine), qui s'appelait Suzanne, avait pris le voile à Port-Royal sous le nom de Sœur Julienne de Saint-Paul, et elle était devenue cellerière du couvent ; elle y avait fait venir son neveu Nicolas Vitart, fils de sa sœur Claude et deux autres enfants de la famille. Ces liens s'étaient fortifiés au moment des premières persécutions, en 1638. Lorsque les Solitaires doivent se disperser, Lancelot, Antoine le Maître et son frère le Maître de Séricourt trouvent asile pendant un an dans la famille Vitart à La Ferté ; ils y ont une forte influence. Enfin, lien nouveau, postérieur à la naissance de Racine, sa tante Agnès, après avoir hésité à abandonner l'enfant orphelin, prend le voile et entre à Port-Royal en 1642 ; elle y vivra sous le nom de Mère Agnès de Sainte-Thècle.

On ne sait à quelle date exactement elle fit venir son neveu Jean auprès d'elle. Il est possible que l'enfant ait

1626 Transfert de la Communauté à Paris.

1633 Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, ancien condisciple et ami de l'évêque Jansénius, devient directeur des religieuses.

1640 Publication de l'*Augustinus,* après la mort de Jansénius (1638).

1643 Fondation des Ecoles.

1649 L'*Augustinus* est réduit à sept propositions par le syndic de la faculté de Théologie de Paris.

1653 Le pape Innocent X condamne cinq des sept propositions.

1656 *Les Provinciales.*

1657 Premier formulaire de l'assemblée du clergé français. Refus des Jansénistes.

1664 Expulsion des sœurs de Port-Royal.

1665 Deuxième formulaire du Saint-Siège. Refus.

1668 Paix de l'Eglise (Clément IX).

1702 Le "cas de conscience". Discussions.

1705 Fermeture de Port-Royal sur ordre de Louis XIV.

1710 Destruction de Port-Royal.

1713 Constitution *Unigenitus.*

fait ses classes primaires au couvent du Faubourg Saint-Jacques, à Port-Royal de Paris. Ce qui est certain, c'est qu'il a été élève aux Petites Ecoles, à Port-Royal-des Champs, de 1649 à 1653. Le grand-père paternel de Racine était mort en 1649, et sa femme Marie Des Moulins, une fois veuve, s'était empressée de rejoindre à Port-Royal sa sœur Suzanne et sa fille Agnès, toutes deux religieuses, et peut-être son petit-fils Jean, s'il y était déjà. Racine ne fut pas à Port-Royal un élève comme les autres ; sa famille, bien entendu, ne pouvait payer la pension annuelle de cinq cents livres, demandée ordinairement[1] ; il fut donc élevé gratuitement et entièrement à la charge des religieuses (probablement de cinq ans à sa classe de philosophie). Que ce soit auprès de sa grand-mère ou du couvent, il fut toujours l'orphelin recueilli et nourri par charité.

A dix ans, Racine commence donc ses humanités aux Petites Ecoles. Il y reçoit une éducation fondée sur des principes pédagogiques nouveaux et audacieux[2]. Il y fait ses trois classes de grammaire et sa première classe de lettres (de la sixième à la troisième inclus). A cette date, en 1653, Port-Royal, qui, prudemment, ne souhaitait pas couper complètement ses élèves de l'enseignement officiel, l'envoie terminer ses humanités dans un collège régulier et reconnu; il est vrai que c'était le collège de Beauvais, dont le corps professoral était tout acquis au jansénisme, au point que les élèves venus de Port-Royal logeaient à part et étaient menés aux classes sous la conduite d'un maître spécial. Racine passe à Beauvais deux années scolaires (sa seconde et sa première), toujours à la charge de Port-Royal. Il a maintenant quinze ans (en 1655), mais il ne termine pas ses

1. R. Picard a minutieusement et efficacement calculé le rapport de la monnaie de Louis XIV à celle de notre temps. Il va de soi que la transposition reste très arbitraire puisqu'il s'agit de deux sociétés d'économie et de niveaux de vie différents. On peut cependant proposer l'équivalence suivante : 1 livre (ou 1 franc) de Louis XIV valait 5 à 7 francs-or de 1914, soit environ 1.000 francs 1956. Une pension annuelle d'élève aux Petites Ecoles était donc de l'ordre de 500.000 francs.

2. Enseignement donné en français et non plus en latin, étude approfondie du grec.

études tout de suite : les Solitaires le reprennent à Port-Royal-des-Champs, où l'on parfait son éducation littéraire. De quinze à dix-huit ans, Racine se perfectionne en grec, au point de lire couramment Homère et Platon ; il reçoit les leçons d'Antoine le Maître, le grand avocat devenu Solitaire. Antoine le Maître s'occupe spécialement de l'adolescent, lui apprend la rhétorique, l'art de dire les vers et la prose (il semble qu'on ait alors pensé faire de Racine un avocat) ; ce lien est aussi d'affection : le Maître traite Racine comme son fils, Racine l'appelle son père. C'est l'époque où il écrit ses premiers vers, *la Promenade de Port-Royal,* d'influence mariniste, baroque, un peu à la façon des poésies de Saint-Aignan. Et lorsqu'en 1656, le Maître doit fuir Port-Royal, Racine reçoit les leçons de M. Hamon, médecin érudit, auprès duquel il souhaitera être enterré. Enfin, en 1658, Racine termine régulièrement ses études en faisant sa classe de logique (c'est-à-dire de philosophie) au collège d'Harcourt (l'actuel lycée Saint-Louis), à Paris, dont le principal est un sympathisant janséniste.

Au terme de cette éducation exceptionnelle, il semble que la vocation la plus sûre soit celle des lettres. Mais ce ne peut être, surtout au XVIIe siècle, une carrière immédiate, et il est probable que Racine a songé à faire son droit. Il ne l'a pourtant jamais commencé, peut-être parce que les examens coûtaient trop cher. Au sortir du collège d'Harcourt, il reste cependant à Paris, et vit sans doute à la charge de son cousin à la mode de Bretagne, Nicolas Vitart. De quinze ans plus âgé que Racine, Nicolas Vitart a été élevé lui aussi à Port-Royal. C'est un personnage important de la maison du duc de Luynes, grand seigneur tout acquis au jansénisme. Nicolas Vitart est intendant du château de Vaumurier, homme de confiance du duc, auprès de qui il amassera une fortune. Sans doute songe-t-il à faire de Racine un homme d'affaires des Chevreuse ; en 1660 et 1661, Racine est effectivement au service du duc de Luynes ; on le charge de missions diverses, il surveille par exemple des travaux au château

de Vaumurier. Ce travail irrégulier lui laisse des loisirs, qu'il emploie à fréquenter une petite société libre et lettrée, réunie autour de Nicolas Vitart et de sa femme, et qui comprend notamment l'abbé Le Vasseur, l'un des premiers correspondants épistolaires de Racine, amateur fou de poésie comme lui, et son cousin par alliance La Fontaine. C'est pendant cette période que Racine se tourne vers la nouvelle poésie, celle de Malherbe et de Racan ; il demande des conseils littéraires à Chapelain (à qui il est présenté), à Charles Perrault, auprès de qui Nicolas Vitart s'entremet activement pour son jeune parent ; il tient respectueusement compte de leurs corrections et affirme sa vocation littéraire, malgré la réprobation inévitable de Port-Royal. En 1660, le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse suscite une floraison de poèmes. Racine écrit *l'Ode à la Nymphe de la Seine,* qui reçoit l'approbation de Chapelain et de Perrault et est même publiée en plaquette. Ses essais tragiques ont moins de succès ; deux tragédies, *l'Amasie* et *les Amours d'Ovide,* écrites pendant cette période, sont refusées, l'une par le théâtre du Marais, l'autre par l'Hôtel de Bourgogne[1].

1. Pendant le XVIIe siècle, Paris a connu 4 troupes de théâtre :

1° *L'Hôtel de Bourgogne* (1599-1680) avait d'abord appartenu pendant le XVIe siècle aux Confrères de la Passion, qui avaient le monopole du théâtre à Paris. En 1599, ils louèrent leur salle à une troupe nomade qui s'y établit définivement en 1628 : ce fut la "Troupe Royale". L'Hôtel de Bourgogne jouissait d'un privilège officiel. On y joua d'abord la farce, puis surtout la tragédie. Ce fut le théâtre attitré de Racine, après sa brouille avec Molière.

2° *Le Marais* (1600-1673). Une troupe nouvelle vint faire concurrence à l'Hôtel de Bourgogne, en s'installant rue Vieille-du-Temple. On y jouait surtout la farce (avec Jodelet) et des pièces à machines.

3° *Le Palais-Royal,* ou théâtre de Molière, installé d'abord dans la salle du Petit-Bourbon, puis en 1660, dans la salle du Palais-Royal que Richelieu avait fait construire. En 1673, à la mort de Molière, la troupe dut émigrer à l'Hôtel Guénégaud, rue Mazarine ; certains comédiens du Marais s'incorporèrent à la troupe de Molière,

4° *La Comédie française* résulta de la fusion des troupes de l'Hôtel de Bourgogne et de l'Hôtel Guénégaud, en 1680. Cette fusion fut ratifiée par une lettre de cachet de Louis XIV accordant à la nouvelle troupe l'exclusivité du théâtre à Paris. Elle s'installa rue des Fossés-Saint-Germain (actuellement rue de l'Ancienne-Comédie).

Après ses deux années parisiennes, Racine n'a pas encore de situation régulière ; sa famille (surtout les Sconin de La Ferté-Milon) songe alors à lui obtenir un bénéfice ecclésiastique. Un oncle maternel, Antoine Sconin, ancien supérieur des Génovéfains, est vicaire général de l'évêque d'Uzès, Adhémar de Grignan. C'est auprès de son oncle, à Uzès, qu'on envoie Racine, avec l'espoir que cet oncle lui procurera un bénéfice ou même lui cédera le sien. Racine arrive à Uzès en novembre 1661, et il se prépare à la prêtrise ; il porte un habit noir, évite le monde et fait de la théologie ; il lit aussi Virgile et c'est peut-être à Uzès qu'il a écrit sa troisième tragédie (perdue comme les deux premières), *les Amours de Théagène et Chariclée*. L'oncle Sconin ne manque pas de bonne volonté à l'égard de son neveu, mais son pouvoir est moins grand qu'on ne l'avait espéré ; il ne peut offrir à Racine que des bénéfices hypothétiques ou médiocres, dont Racine ne veut pas ; il finit par accepter un prieuré modeste du diocèse d'Angers dont le bénéfice ne peut suffire à le faire vivre ; il renonce donc à la carrière ecclésiastique et revient à Paris, probablement en 1663.

De quoi vit-il alors? Il est probable que dans les premiers temps de son retour à Paris, il est de nouveau à la charge de son cousin Vitart et qu'il loge à l'Hôtel de Luynes. Sa grand-mère, Marie Des Moulins, vient de mourir (août 1663) ; sa tante, la Mère Agnès de Sainte-Thècle, lui ferme les portes de Port-Royal à la suite de ses premières productions littéraires et théâtrales (en 1663-1664). Racine n'a plus d'attaches avec le monde de son enfance ; il va se consacrer entièrement aux lettres. C'était là une carrière improductive. Le bonheur de Racine, c'est d'y entrer au moment où la fonction littéraire va subir un profond remaniement, et va même devenir, sous certaines

A ces troupes régulières, il faut ajouter :

1° *Les Italiens*, qui jouaient tantôt au Petit-Bourbon, tantôt au Palais-Royal (et en 1680 à l'Hôtel de Bourgogne).

2° *L'Opéra*, venu aussi d'Italie, dont le privilège royal date de 1669.

conditions qu'observera scrupuleusement Racine, une profession rémunératrice.

C'est en effet environ 1663 qu'au mécénat privé de Fouquet, dont Pellisson avait été l'intermédiaire et La Fontaine le plus illustre bénéficiaire, va succéder le mécénat, infiniment plus large et plus régulier, de l'Etat monarchique. Colbert devient une sorte de ministre des Affaires culturelles ; sous son contrôle, Chapelain organise et rémunère la glorification poétique du jeune Roi : tout un système de pensions royales consacre une véritable " nationalisation ", comme on l'a dit, de la littérature. L'écrivain commence à gagner de l'argent ; une promotion mondaine accompagne ce progrès financier. Racine va profiter et de l'une et de l'autre.

Il avait eu la chance — ou le flair — de s'adresser à Chapelain dès avant cette nouvelle charte de la littérature. C'est donc tout naturellement qu'il soumet à Chapelain, en juin 1663, une *Ode sur la convalescence du Roi* (qui relevait d'une rougeole), pour laquelle Louis XIV promet une pension de 600 livres (un peu plus de trois cent mille francs de nos jours, toutes proportions gardées). Sa situation mondaine s'améliore également : il fréquente les Chevreuse, les Liancourt, on le signale même au lever du Roi, dès 1663 ; c'est peut-être aussi à cette date (il s'agit là d'un point très controversé) qu'il se lie avec Boileau. L'*Ode sur la convalescence du Roi* est remarquée d'un grand seigneur, le duc de Saint-Aignan, qui veut connaître l'auteur. Racine commence ainsi une carrière d'écrivain officiel qu'il n'abandonnera jamais plus et dans laquelle c'est plutôt le théâtre qui va représenter un intermède.

Car il agit également sur le front du théâtre. Il soumet à Molière, directeur du Palais-Royal, sa pièce de *Théagène et Chariclée*. Molière la refuse, mais un peu plus tard, il lui commande *la Thébaïde*. Racine écrit très rapidement sa tragédie qui est représentée en 1664. Ce n'est pas un succès, mais la carrière théâtrale est amorcée ; elle durera, avec la profusion d'œuvres que l'on sait (presque une pièce par an) jusqu'en 1677, date de *Phèdre,*

la dernière tragédie profane. En 1665, Racine fait jouer son *Alexandre* chez Molière, avec le plus grand succès, cette fois-ci. On sait que par un procédé déloyal, Racine donne sa pièce à peu près en même temps à l'Hôtel de Bourgogne, troupe rivale dont peut-être il préférait le style tragique. C'est de cet incident que date sa brouille avec Molière.

C'est aussi à cette époque qu'il se retourne âprement contre ses anciens maîtres de Port-Royal, "*qui l'ont instruit gratis et qui donnèrent à sa mère* (sa grand-mère) *de quoi vivre*". Les Solitaires réprouvaient déjà depuis quelque temps sa vocation littéraire, à plus forte raison son activité dramatique. Toutefois, il est sûr que ce n'était pas Racine que son ancien professeur Nicole visait dans l'une de ses *Lettres sur l'Hérésie imaginaire*[1], où il vitupérait en passant l'auteur de comédies et de romans, "*empoisonneur public non des corps mais des âmes des fidèles*"; c'était Desmarets de Saint-Sorlin. Soit volonté délibérée de rompre, soit par motif plus bas, afin d'exécuter une commande de l'archevêque de Paris qui lui aurait promis un canonicat contre ce factum, Racine feint de se sentir visé par Nicole; en janvier 1666, il rédige une réponse anonyme (*Lettre à l'auteur des Hérésies imaginaires*), pleine de méchanceté. Sa lettre a beaucoup de succès; elle provoque deux réponses très vives des Jansénistes. Racine prépare à son tour une nouvelle attaque, où il s'apprête à s'avouer l'auteur de la première. Mais des amis communs, notamment Nicolas Vitart, s'entremettent activement pour mettre fin à la polémique. Racine ne publie pas sa réponse, mais il restera apparemment brouillé avec les Jansénistes jusqu'à sa "conversion".

En 1667, Racine reprend sa carrière théâtrale. D'*Andromaque* à *Phèdre*[2], pendant dix ans, sa vie (du moins pour

1. En 1664 et 1665, Nicole avait publié sans nom d'auteur dix lettres sur l'Hérésie Imaginaire, ou *Imaginaires;* puis une onzième lettre la première *Visionnaire*, suivie de sept autres.

2. Pour l'histoire des représentations du théâtre de Racine il faut se reporter à la notice qui précède chaque pièce.

ce qui est des documents que nous en avons) se confond avec son activité dramatique. De pièce en pièce, il conquiert la place de premier dramaturge de son temps. Il élimine ses rivaux ; sa rivalité avec Corneille, marquée par les deux duels de *Britannicus* et de *Bérénice,* s'épuise peu à peu ; devant l'opinion publique, Corneille se démode, et s'il est encore souvent joué (notamment à la Cour, où l'on donne en 1676 une " saison " Corneille), c'est déjà un peu à titre de classique. Molière meurt en 1673, et le théâtre du Palais-Royal décline rapidement. Quinault passe à l'Opéra, dont la vogue s'installe à Paris vers 1673, il devient le librettiste de Lulli ; les autres cessent peu à peu d'écrire ; Racine ne connaît plus que des concurrents d'occasion, le plus souvent suscités expressément contre lui, mais sans succès. Sa conception même de la poésie et de la tragédie triomphe dans l'*Art poétique* de son ami Boileau (1673-1674). Ce succès progressif se reflète en quelque sorte à rebours dans les préfaces de ses tragédies, d'abord âpres, railleuses, puis plus sereines, moins polémiques (sauf celle d'*Iphigénie,* dirigée contre les Modernes); en 1676, dans la première édition collective de ses œuvres, Racine va même jusqu'à édulcorer les passages trop aigres. Le triomphe, puisque nul rival ne lui conteste plus la suprématie de la scène parisienne, laisse pourtant — littérairement parlant — Racine très seul : d'une manière générale, la critique, y compris les échotiers, ne manifeste pour lui aucune sympathie : on ne l'aime ni ne l'estime.

Sa situation mondaine aussi devient de plus en plus brillante. Certes il a des ennemis tenaces : littéraires (les Modernes et le parti cornélien, moderniste) et mondains (l'Hôtel de Soissons, ennemi de la Montespan, l'Hôtel de Richelieu, et le groupe des Mancini, le duc de Nevers, la duchesse de Bouillon, les Vendôme, qui accusent Racine de plat conformisme courtisan). Mais contre eux, Racine sait utiliser la Cour, où il a des protecteurs puissants et qui touchent de très près au Roi : Madame (Henriette d'Angleterre), Mme de Montespan, sa sœur Mme de Thianges, Colbert et les Chevreuse.

C'est plus au titre de protégé de Colbert qu'à celui d'homme de lettres qu'il est reçu à l'Académie française en janvier 1673.

Sa situation financière surtout s'améliore sans cesse, et en dépit des incertitudes attachées à la condition d'homme de lettres, elle lui permet d'atteindre à une très grande aisance. Racine s'est toujours montré très attentif à ces problèmes financiers ; il a su avec beaucoup d'habileté non seulement gagner de l'argent, mais encore le conserver et le faire fructifier. Ses revenus ont trois sources principales : d'abord ses droits d'auteur[1] ; Racine les perçoit chaque année ; ils sont calculés au pourcentage des recettes ; jusqu'à *Mithridate* inclus, les pièces de Racine lui ont rapporté une moyenne de 2.000 livres (un million de francs, avec les réserves d'usage sur ce genre de transposition) par pièce ; *Iphigénie* (surtout) et *Phèdre* davantage : peut-être 3.000 livres, à quoi il faut ajouter la recette occasionnelle des " visites " (dans des hôtels particuliers) et les droits d'auteur du livre, par exemple 200 livres (100.000 francs) pour *Andromaque*. Ensuite ses pensions (il est vrai que ce sont des revenus perçus assez irrégulièrement) ; on a vu que pour son poème sur la convalescence du Roi, en 1663, Chapelain lui avait obtenu une pension de 600 livres ; cette pension passe à 800 livres, puis, en 1670, à 1.500 livres, En 1674, le Roi donne à Racine la charge de Trésorier de France (à Moulins), sans aucune obligation de résidence ou de visite ; Racine perçoit ainsi un revenu de 2.400 livres pour une charge qui en vaut 36.000 ; de plus, cette nomination emporte l'anoblissement, transmissible aux enfants — noblesse dont Racine

1. Du temps de Racine, la place de théâtre vaut de 15 sous au parterre à 6 francs sur la scène. Les théâtres ne jouent que trois fois par semaine, le vendredi (les " premières"), le dimanche et le mardi, en matinée, jamais en soirée. Les plus grands succès ne comportent pas plus d'une quarantaine de représentations par saison.

L'auteur perçoit : 1° ou bien un forfait : environ 600 livres pour un débutant, 2.000 livres pour Corneille, par exemple ; 2° ou bien un pourcentage sur les recettes, frais déduits, de chaque représentation de la première série (environ un neuvième) ; lors des reprises, l'auteur ne touche plus rien, sauf parfois un cadeau que lui font les comédiens (un diamant, ou une somme d'argent).

ne s'est cependant jamais exagérément prévalu. Toutes ces gratifications récompensent à vrai dire plus le courtisan que l'homme de théâtre. Enfin ses rentes ; jusqu'en 1674, il perçoit le bénéfice ecclésiastique du prieuré de Sainte-Pétronille-de-l'Espinay que son oncle d'Uzès lui avait obtenu ; de plus, il épargne, place de l'argent (notamment auprès de son cousin Vitart). En bref, vers 1670, à trente ans, c'est une somme d'environ 3.000 livres par an qu'il touche ; à trente-sept ans, d'environ 6.500 livres. Ce revenu correspond à une vie pleine d'aisance ; en 1674, Racine va habiter un bel appartement, richement meublé, à l'hôtel des Ursins, dans la Cité (notre actuel Hôtel-Dieu).

C'est au début de sa carrière théâtrale, à l'époque d'*Alexandre*, que Racine a connu Thérèse Du Parc ; née en 1633, elle était la veuve de René Berthelot, dit Du Parc. Elle fut l'une des comédiennes de son temps les plus renommées, toujours accompagnée d'une foule d'admirateurs dont Racine se serait montré fort jaloux. En 1667, elle quitta le Palais-Royal et entra à l'Hôtel de Bourgogne pour y jouer le rôle d'Andromaque. Un mariage secret aurait uni Thérèse Du Parc et Racine ; une fille en serait née, morte à huit ans. La Du Parc elle-même mourut en décembre 1668. Elle n'avait pas seulement fréquenté de grands seigneurs, mais aussi un milieu de femmes douteuses, dont la Voisin. Lorsque la Voisin fut arrêtée et interrogée, en 1679, elle accusa Racine d'avoir empoisonné la Du Parc par jalousie. La mère de l'actrice, familière de l'Hôtel de Soissons, hostile à Racine, appuya cette accusation en précisant que le poison aurait été fourni par l'une des amies de Thérèse Du Parc, la de la Grange. L'empoisonnement de la Du Parc est l'un des plus sûrs de tous ceux qui ont été évoqués au cours de l'Affaire des poisons. Il semble que Racine ait dû à une puissante intervention de n'être pas davantage inquiété.

Dès le milieu de 1669, Racine a une nouvelle liaison, avec la plus illustre comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, la Champmeslé (née en 1642), qu'il remarque dans le rôle

d'Hermione. La Champmeslé, "laide de près mais adorable quand elle dit des vers" (selon Mme de Sévigné) devient une sorte d'élève de Racine ; il lui fait travailler scrupuleusement la diction et l'interprétation des rôles qu'il lui confie, notamment celui de Bérénice. Selon les épigrammes du temps, la Champmeslé n'était pas prude ; Racine n'était que l'amant en titre, ce dont il semble s'être accommodé sans jalousie. C'est elle qui l'a quitté, lui préférant le comte de Clermont-Tonnerre. Mais Racine n'aurait cessé de la voir qu'en 1677, au moment de sa "conversion". Dans ces deux liaisons successives, il est difficile de démêler la part de la passion et de l'association professionnelle.

Ce qu'on appelle la "conversion" ou le "silence" de Racine recouvre un ensemble d'événements qui se sont produits dans cette même année 1677, où il donna sa dernière tragédie profane, *Phèdre*. Ce sont : sa nomination à la charge d'historiographe du Roi ; son mariage ; son éloignement du théâtre ; l'arrêt de sa création dramatique ; son retour en grâce auprès de Port-Royal.

En septembre 1677, Racine et Boileau sont nommés conjointement historiographes de Louis XIV. C'était une fonction enviée, honorable et bien payée (6.000 livres par an, ce qui, s'ajoutant à ses autres ressources, fait à Racine un revenu annuel de 20.000 livres), à laquelle Louis XIV attache beaucoup d'importance. La charge avait été occupée par Mézeray (plus historien qu'historiographe) et par Pellisson (après sa disgrâce) ; elle exigeait à la fois des qualités de courtisan et d'écrivain, l'historiographie étant avant tout un *style*. Il semble qu'une fois de plus, Racine se soit trouvé là au bon moment. Mme de Montespan et sa sœur, Mme de Thianges, emportèrent le choix de Racine et de Boileau après des mois de pression sur Louis XIV ; le Roi leur était favorable, mais il répugnait à nommer deux "bourgeois" et deux "poètes". Cette nomination suscita d'ailleurs des jalousies et des cabales, sans parler des railleries ; le comte de Bussy-Rabutin, cousin de Mme de Sévigné, espéra

pendant longtemps faire destituer Racine et lui succéder.

Ce fut aussi en 1677 que Racine se maria. Il épousa Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France du bureau des finances d'Amiens, issue par conséquent d'une très bonne bourgeoisie de province, classe qui avait toute la faveur de Louis XIV ; c'était une parente par alliance de Nicolas Vitart ; elle était orpheline, avait vingt-quatre ans, et apporta à Racine un revenu de 5.000 livres en fermages et en rentes. Les témoins du mariage furent le Grand Condé, le duc d'Enghien son fils, Colbert, le duc de Luynes. La femme de Racine fut toujours très effacée ; elle ne se soucia pas de connaître le passé de son mari ; elle ne lut jamais aucune de ses pièces. Racine eut d'elle sept enfants : l'aîné, Jean-Baptiste, né en 1678, fut destiné par son père à la diplomatie, et Racine s'occupa très activement de son avenir ; puis cinq filles : l'aînée, Marie-Catherine, après un essai de vie religieuse, épousa M. de Moramber juste avant la mort de Racine ; les deux suivantes, Nanette et Babet, entrèrent dans les ordres, les deux dernières restèrent célibataires et eurent une vie pieuse auprès de leur mère ; enfin un fils, Louis, ou Lionval, qui écrira plus tard la biographie de son père.

Racine dit que ce fut sa tante, la Mère Agnès, qui le ramena à Port-Royal, mais ce retour se fit sans doute insensiblement. On a vu qu'au plus fort de sa rupture avec les Solitaires, en 1666, Racine avait tout de même renoncé à envenimer davantage le conflit ; il se réconcilia progressivement avec Nicole et avec Arnauld, qui vit dans *Phèdre* une idée chrétienne. Ce retour correspondait d'ailleurs à une atmosphère générale : d'une part la lutte de l'Etat contre le jansénisme s'était assoupie grâce à la paix de l'Eglise ; et d'autre part, la Cour tournait à la dévotion. On accusa même Racine d'hypocrisie ; pourtant sa "conversion" fut parmi les plus discrètes ; il continua d'écrire quelques œuvres profanes, deux livrets d'opéra, une traduction du *Banquet* de Platon pour l'abbesse de Fontevrault, sœur de la Montespan. Ce ne fut qu'à partir de 1687 qu'il afficha sa dévotion.

Mais la rupture qui a le plus intrigué et choqué la postérité fut celle de sa carrière. Après avoir donné en dix ans au théâtre français huit chefs-d'œuvre, Racine, dit-on, cesse brusquement d'"écrire". Au fur et à mesure que le mythe racinien se développait, la littérature française a eu le sentiment d'une frustration, comme si Racine n'avait pas eu le droit de nous priver, pour une exigence spirituelle, des autres chefs-d'œuvre qu'il portait en lui. Aussi a-t-on multiplié les "explications", proposant des causes profondes (crise religieuse, brusque stérilité littéraire) ou des prétextes superficiels (concurrence de l'Opéra, dégoût provoqué par la cabale de *Phèdre,* amertume à la suite du départ de la Champmeslé, veto du Roi après l'affaire des Sonnets.) La raison la plus objective, s'il en faut une, fut sans doute un motif de carrière. De tout temps, la littérature fut pour Racine l'auxiliaire, et non le but, de sa carrière mondaine ; avec la charge d'historiographe, celle-ci atteint son sommet, et comme cette charge était manifestement incompatible avec le métier d'auteur dramatique, Racine abandonna logiquement le second pour la première : au reste, Louis XIV lui aurait commandé (ainsi qu'à Boileau) de cesser d'écrire dès lors qu'ils devenaient ses historiographes. Et ce ne serait que par un préjugé tout moderne (d'origine romantique) que nous nous sentirions choqués par la "trahison" de Racine. Au XVIIe siècle, les valeurs étaient différentes, l'écrivain n'était pas encore sacré, la "Littérature", au sens moderne du mot, n'existait pas : nul ne pouvait donc la "trahir".

De 1677 jusqu'à sa mort, la vie de Racine comme historiographe du Roi est celle d'un courtisan chargé d'une fonction sérieuse, importante, qui lui permet d'approcher très souvent le Roi, dont la sympathie personnelle ne lui a jamais manqué. Racine et Boileau accompagnent Louis XIV dans ses campagnes, de façon à saisir l'Histoire qu'ils ont à charge d'écrire, là même où elle se fait : en 1678, à Gand, où il leur arrive des mésaventures, dues à leur ignorance de la guerre, dont

l'opinion publique s'empresse de se moquer ; en 1681 et en 1683 ; en 1687, enfin, Racine seul suit le Roi au Luxembourg. Evidemment, Racine n'a jamais écrit le grand ouvrage d'histoire que l'opinion attendait du fonctionnaire royal, dont elle raille parfois la paresse. Pourtant Racine prend sa charge au sérieux : il rassemble des documents, écoute ou suscite des témoignages, tient même parfois un journal de route : tout ce matériel est communiqué à Boileau. A la fin de 1684, Mme de Montespan offre à Louis XIV, pour ses étrennes, un livre relié d'or, illustré de miniatures représentant les villes prises en Hollande en 1672 ; le texte est de Racine et de Boileau : c'est le *Précis historique des Campagnes de Louis XIV depuis 1672 jusqu'en 1678*. Racine poursuit d'une autre manière encore sa tache d'historiographe : il participe activement aux travaux de la Petite Académie (ou Académie des Inscriptions et Médailles) dont il fait partie depuis 1684, et qui est chargée de suggérer aux artistes (peintres, tapissiers, musiciens d'opéra) des sujets propres à célébrer le Roi, et de rédiger les légendes des médailles et des monuments publics qui traitent de sa gloire.

Sans écrire de nouvelles tragédies, Racine est encore un écrivain actif. En 1685, il écrit le livret d'un opéra de circonstance joué à Sceaux pendant une fête offerte à Louis XIV par la famille de Colbert : c'est l'*Idylle sur la Paix ;* la musique est de Lulli. Il corrige minutieusement, comme il l'avait fait en 1676, la seconde édition collective de ses œuvres en 1687 ; il s'intéresse toujours à la littérature, correspond avec La Fontaine. Mais surtout son théâtre, déjà traduit ici et là, notamment en hollandais, est repris abondamment, à la Cour, à la ville ; il est l'auteur le plus joué, devient déjà un classique ; son nom commence à être associé à ceux de Corneille et de Molière : le siècle de Louis XIV, invention de Voltaire, s'annonce déjà.

La faveur du courtisan atteint son comble au moment d'*Esther* (1689) et d'*Athalie* (1691). On connaît le triomphe mondain d'*Esther* à Saint-Cyr ; on sait aussi comment *Athalie* fut plus ou moins étouffée pour des raisons de

conformisme dévot. Mais cet échec tout extérieur n'atteint en rien la position de Racine auprès du Roi et de Mme de Maintenon. Bien plus, après *Athalie*, Louis XIV octroie à Racine une faveur exceptionnelle : il le nomme gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi (sorte d'attaché de mission permanent), ce qui représentait un cadeau d'environ 40.000 livres.

Mais c'est aussi à partir de ce moment que la carrière prestigieuse de Racine, sa réussite mondaine auprès du Roi et de son épouse, commencent à lui poser des problèmes, sinon de moralité, du moins de conduite. Depuis 1687, le retour de Racine à Port-Royal s'est accentué, au moment même où la persécution du Couvent se ravive. Boileau et Racine font partie d'un cénacle réuni autour de Nicole ; en 1690, la tante de Racine, la Mère de Sainte-Thècle, est élue abbesse du Couvent ; c'est un prétexte à Racine pour faire à Port-Royal des visites autorisées. Il se défend toujours auprès du Roi et de Mme de Maintenon d'être janséniste, de même qu'il n'accuse jamais Louis XIV, mettant son antijansénisme sur le compte de ses flatteurs et mauvais conseillers. En fait, il participe beaucoup plus qu'on ne croit aux intrigues de la "cabale" janséniste. Les Jansénistes l'estiment, mettent à contribution son influence à la Cour. Racine reste très prudent. Port-Royal n'est pas absolument mal vu à la Cour, il y a même un certain "snobisme" de Port-Royal ; c'est cependant en cachette que Racine écrit l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, apologie inachevée, dont on ne sait pas bien la destination (probablement la postérité) et dont on ne trouve le manuscrit qu'après sa mort ; et en même temps, il entretient des rapports de sympathie avec certains jésuites, comme le P. La Chaise, confesseur très puissant du Roi, le P. Bouhours et le P. Rapin. C'est pendant cette période de dévotion croissante qu'il écrit les *Cantiques spirituels* (1694). En dépit des attaches de plus en plus fortes de Racine avec Port-Royal, la faveur du Roi reste entière : en 1695, Louis XIV attribue à Racine le logement du

marquis de Gesvres au château de Versailles (à la mort de Racine, c'est une princesse du sang qui en héritera); si le Roi est malade, Racine lui fait la lecture, dort dans sa chambre; il est toujours invité à Marly, faveur insigne; et le Roi comble de facilités la carrière naissante du jeune Jean-Baptiste dans la diplomatie.

C'est à partir de 1698 que Racine opère sa véritable conversion. Sans abandonner franchement la Cour, il se désintéresse des honneurs, ne reste courtisan que pour assurer l'avenir de son fils aîné. Sa dévotion devient extrême; il devient l'"apôtre" de la Cour; il semble alors avoir tout oublié de sa carrière théâtrale, parlant de la mort de la Champmeslé avec un détachement pénétré de réprobation pour la comédienne obstinée, condamnée par l'Eglise; il fréquente surtout un petit groupe de courtisans attachés à Port-Royal et qui sont sur le point de se retirer du monde, comme la comtesse de Gramont. Racine, alors, ne cache plus du tout ses sentiments pour le Couvent; il veut y placer sa fille Marie-Catherine, mais doit la reprendre avec beaucoup de déplaisir, le noviciat étant fermé. Il fallait à cette franchise beaucoup de courage; les persécutions contre le Couvent avaient repris de plus belle, le Roi s'irritait de tout ce qui était janséniste. Il est vrai qu'il n'a jamais su à quel point Racine était engagé dans les intérêts et les affaires de Port-Royal. On a parlé d'une disgrâce (mars 1698). En fait, il ne s'est agi que d'une froideur passagère de Mme de Maintenon, vexée d'une erreur de Racine qui avait demandé au Roi une faveur financière sans passer par son intermédiaire. Racine a su jusqu'au bout affermir ses liens avec Port-Royal sans perdre jamais la faveur du Roi, mais ce fut sans doute au prix de difficultés croissantes; et à l'extrême fin de sa vie, il est attesté qu'il était prêt à compromettre tout à fait sa carrière plutôt que de manquer au Couvent.

Sa fin fut assombrie par des difficultés financières (la monarchie elle-même, dont il était étroitement tributaire, traversait une crise grave) et par une maladie très douloureuse, abcès ou cancer du foie, dont il ressentit la

première atteinte en octobre 1698. Il mourut le 21 avril 1699. Par son testament, il avait demandé à être enterré dans le cimetière de Port-Royal, aux pieds de son maître, M. Hamon ; Louis XIV autorisa cette disposition : le corps de Racine reposa à Port-Royal jusqu'en 1711, date à laquelle, après la destruction de Port-Royal sur ordre du Roi, il fut transporté dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, près de la tombe de Pascal.

Louis XIV "parut sensible" à la mort de Racine et accorda un certain nombre de faveurs à sa veuve et à ses enfants. Mais Racine disparu, sa famille abandonna toute ambition et se confina dans la dévotion. La veuve de Racine vécut effacée jusqu'en 1732, après avoir perdu une partie de sa fortune dans le Système. Son fils aîné, Jean-Baptiste, dont Racine avait tant soigné la carrière naissante, abandonna toutes ses charges et vécut, célibataire dévot et silencieux, au milieu de ses livres de piété (probablement jansénistes) jusqu'en 1746, sans faire parler de lui. Le cadet, Louis, voulut d'abord être Père de l'Oratoire, mais ne se reconnut pas la vocation ; il se maria, eut un fils, englouti à Cadix au moment du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, et deux filles ; il mena une vie pieuse, écrivit la biographie modèle de son père, ne put être élu à l'Académie française, en raison probablement de ses attaches jansénistes.

Il n'y a pas à conclure sur une vie ramenée à ses faits élémentaires. Il faut tout de même indiquer les problèmes qu'elle a posés à la postérité. D'abord un problème de "caractère" : qui était Racine ? Les contemporains ont marqué peu d'estime pour sa personne ; on l'a jugé méchant perfide, hypocrite, ingrat, flatteur : le tableau est sombre. Il y a aussi des zones troubles qui n'ont pas été éclaircies (sa participation à l'Affaire des poisons). Ensuite et surtout (car en somme, qu'est-ce que le "caractère" d'un homme?) un problème de carrière : pourquoi Racine a-t-il brusquement renoncé à la tragédie profane en 1677 ? Mais ici encore la question n'a d'intérêt que si elle introduit à une véritable

problématique de la littérature. Se demander quel a pu être le rapport exact d'une vie et d'une œuvre qui semblent à tant d'égards si distantes, cela revient à se demander : qu'est-ce au juste que la littérature ? Il est donc heureux que la critique racinienne, portée ces derniers temps par un renouveau très vivant, commence résolument à soumettre l'œuvre et la vie de Racine à une investigation plus large, nourrie aux disciplines les plus récentes de la science de l'homme[1].

1. Depuis quelques années, la critique racinienne s'est renouvelée, selon des directions que je classerai *grosso modo* de la façon suivante :

1° Critique historique : R. Picard *(la Carrière de Jean Racine)*, J. Pommier *(Aspects de Racine)*, R. Jasinski *(Vers le vrai Racine)*. Le livre de R. Picard constitue en certaines de ses parties une véritable sociologie de la condition littéraire au XVIIe siècle.

2° Critique sociologique : L. Goldmann *(le Dieu caché)*.

3° Critique psychanalytique : Ch. Mauron *(l'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine)*.

4° Critique de psychologie profonde : textes de G. Poulet et J. Starobinski.

ABRÉGÉ
DE CHRONOLOGIE RACINIENNE

1639	Décembre :	Naissance de Racine
1641	(1 an) :	Mort de la mère de Racine.
1643	(3 ans) :	Mort du père de Racine.
1649 / 1658	(9-18 ans) :	Racine élevé à Port-Royal.
1659 / 1661	(19-21 ans) :	Racine au service du duc de Luynes.
1661	(21 ans) :	Premières poésies. Tragédies perdues.
1661 / 1663	(21-23 ans) :	Racine à Uzès.
1663	(23 ans) :	Retour à Paris.
1664	(24 ans) :	*La Thébaïde.*
1665	(25 ans) :	*Alexandre le Grand.*
1666	(26 ans) :	Polémique avec Port-Royal.
1667	(27 ans) :	*Andromaque.*
1668	(28 ans) :	*Les Plaideurs.* Mort de la Du Parc.
1669	(29 ans) :	*Britannicus.* La Champmeslé.
1670	(30 ans) :	*Bérénice.*
1672	(32 ans) :	*Bajazet.*
1673	(33 ans) :	*Mithridate.* Académie française.
1674	(34 ans) :	*Iphigénie.* Trésorier de France. Anobli.
1677	(37 ans) :	*Phèdre.*
1677	(37 ans) :	Mariage. "Conversion". Historiographe du Roi.
1684	(44 ans) :	Petite Académie. *Précis historique des Campagnes de Louis XIV.*
1689	(49 ans) :	*Esther.*
1691	(51 ans) :	*Athalie.* Gentilhomme ordinaire de la Chambre.
1698	(58 ans) :	Retraite et conversion véritable.
1699	Avr. : (59 ans) :	Mort de Racine.

Racine

INTRODUCTION

Il y a trois Méditerranée dans Racine : l'antique, la juive et la byzantine. Mais poétiquement, ces trois espaces ne forment qu'un seul complexe d'eau, de poussière et de feu. Les grands lieux tragiques sont des terres arides, resserrées entre la mer et le désert, l'ombre et le soleil portés à l'état absolu. Il suffit de visiter aujourd'hui la Grèce pour comprendre la violence de la petitesse, et combien la tragédie racinienne, par sa nature "contrainte", s'accorde à ces lieux que Racine n'avait jamais vus : Thèbes, Buthrot, Trézène, ces capitales de la tragédie sont des villages. Trézène, où Phèdre se meurt, est un tertre aride, fortifié de pierrailles. Le soleil fait un extérieur pur, net, dépeuplé; la vie est dans l'ombre, qui est à la fois repos, secret, échange et faute. Même hors la maison, il n'y a pas de vrai souffle : c'est le maquis, le désert, un espace inorganisé. L'habitat racinien ne connaît qu'un seul rêve de fuite : la mer, les vaisseaux : dans *Iphigénie,* tout un peuple reste prisonnier de la tragédie parce que le vent ne se lève pas.

La Chambre

Cette géographie soutient un rapport particulier de la maison et de son extérieur, du palais racinien et de son arrière-pays. Bien que la scène soit unique, conformément à la règle, on peut dire qu'il y a trois lieux tragiques. Il y a d'abord la Chambre : reste de l'antre mythique, c'est le lieu invisible et redoutable où la Puissance est tapie : chambre de Néron, palais d'Assuérus, Saint des Saints où loge le Dieu juif; cet antre a un substitut fréquent : l'exil du Roi, menaçant parce qu'on ne sait jamais si le Roi est vivant ou mort (Acomat, Mithridate, Thésée). Les per-

sonnages ne parlent de ce lieu indéfini qu'avec respect et terreur, ils osent à peine y entrer, ils croisent devant avec anxiété. Cette Chambre est à la fois le logement du Pouvoir et son essence, car le Pouvoir n'est qu'un secret : sa forme épuise sa fonction : il tue d'être invisible : dans *Bajazet,* ce sont les muets et le noir Orcan qui portent la mort, prolongent par le silence et l'obscurité l'inertie terrible du Pouvoir caché *.

La Chambre est contiguë au second lieu tragique, qui est l'Anti-Chambre, espace éternel de toutes les sujétions, puisque c'est là qu'on *attend.* L'Anti-Chambre (la scène proprement dite) est un milieu de transmission ; elle participe à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, du Pouvoir et de l'Evénement, du caché et de l'étendu ; saisie entre le monde, lieu de l'action, et la Chambre, lieu du silence, l'Anti-Chambre est l'espace du langage : c'est là que l'homme tragique, confondu entre la lettre et le sens des choses, parle ses raisons. La scène tragique n'est donc pas proprement secrète** ; c'est plutôt un lieu aveugle, passage anxieux du secret à l'effusion, de la peur immédiate à la peur parlée : elle est piège flairé, et c'est pourquoi la station qui y est imposée au personnage tragique est toujours d'une extrême mobilité (dans la tragédie grecque, c'est le chœur qui attend, c'est lui qui se meut dans l'espace circulaire, ou orchestre, placé devant le Palais).

Entre la Chambre et l'Anti-Chambre, il y a un objet tragique qui exprime d'une façon menaçante à la fois la contiguïté et l'échange, le frôlage du chasseur et de sa proie, c'est la Porte. On y veille, on y tremble ; la franchir est une tentation et une transgression : toute la puissance d'Agrippine se joue à la porte de Néron. La

* La fonction de la Chambre royale est bien exprimée dans ces vers d'*Esther :*

" Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui sans être appelé se présente à leurs yeux. " (I, 3.)

** Sur la clôture du lieu racinien, voir Bernard Dort, *Huis Clos racinien,* Cahiers Renaud-Barrault, VIII.

Porte a un substitut actif, requis lorsque le Pouvoir veut épier l'Anti-Chambre ou paralyser le personnage qui s'y trouve, c'est le Voile *(Britannicus, Esther, Athalie)*; le Voile (ou le Mur qui écoute) n'est pas une matière inerte destinée à cacher, il est paupière, symbole du Regard masqué, en sorte que l'Anti-Chambre est un lieu-objet cerné de tous côtés par un espace-sujet; la scène racinienne est ainsi doublement spectacle, aux yeux de l'invisible et aux yeux du spectateur (le lieu qui exprime le mieux cette contradiction tragique est le Sérail de *Bajazet*).

Le troisième lieu tragique est l'Extérieur. De l'Anti-Chambre à l'Extérieur, il n'y a aucune transition; ils sont collés l'un à l'autre d'une façon aussi immédiate que l'Anti-Chambre et la Chambre. Cette contiguïté est exprimée poétiquement par la nature pour ainsi dire linéaire de l'enceinte tragique : les murs du Palais plongent dans la mer, les escaliers donnent sur des vaisseaux tout prêts à partir, les remparts sont un balcon au-dessus du combat même, et s'il y a des chemins dérobés, ils ne font déjà plus partie de la tragédie, ils sont déjà fuite. Ainsi la ligne qui sépare la tragédie de sa négation est mince, presque abstraite; il s'agit d'une *limite* au sens rituel du terme : la tragédie est à la fois prison et protection contre l'impur, contre tout ce qui n'est pas elle-même.

Les trois espaces extérieurs : mort, fuite, événement

L'Extérieur est en effet l'étendue de la non-tragédie; il contient trois espaces : celui de la mort, celui de la fuite, celui de l'Evénement. La mort physique n'appartient jamais à l'espace tragique : on dit que c'est par bienséance*; mais ce que la bienséance écarte dans la mort charnelle, c'est un élément étranger à la tragédie, une "impureté", l'épaisseur d'une réalité scandaleuse puisqu'elle ne relève plus de l'ordre du langage, qui est

* Atalide *se tue* sur scène, mais *expire* hors de scène. Rien n'illustre mieux la disjonction du geste et de la réalité.

le seul ordre tragique : dans la tragédie, on ne meurt jamais, parce qu'on parle toujours. Et inversement, sortir de la scène, c'est pour le héros, d'une manière ou d'une autre, mourir : les *sortez* de Roxane à Bajazet sont des arrêts de mort, et ce mouvement est le modèle de toute une série d'issues où il suffit au bourreau de congédier ou d'éloigner sa proie pour la faire mourir, comme si le seul contact de l'air extérieur devait la dissoudre ou la foudroyer : combien de victimes raciniennes meurent ainsi de n'être plus protégées par ce lieu tragique qui pourtant, disaient-elles, les faisait souffrir mortellement (Britannicus, Bajazet, Hippolyte). L'image essentielle de cette mort extérieure, où la victime s'épuise lentement hors de l'air tragique, c'est l'Orient bérénicien, où les héros sont appelés interminablement dans la non-tragédie. D'une manière plus générale, transplanté hors de l'espace tragique, l'homme racinien *s'ennuie :* il parcourt tout espace réel comme une succession de chaînes (Oreste, Antiochus, Hippolyte) : l'ennui est évidemment ici un substitut de la mort : toutes les conduites qui suspendent le langage font cesser la vie.

Le second espace extérieur, c'est celui de la fuite : mais la fuite n'est jamais nommée que par la caste inférieure des familiers ; les confidents et les comparses (Acomat, Zarès) ne cessent de recommander aux héros la fuite sur l'un de ces innombrables vaisseaux qui croisent devant toute tragédie racinienne pour lui représenter combien sa négation est proche et facile* (il n'y a qu'un vaisseau-prison dans Racine, c'est celui où la captive Eriphile devient amoureuse de son ravisseur). L'Extérieur est d'ailleurs un espace rituellement dévolu, c'est-à-dire consigné et assigné à tout le personnel non-tragique, à la façon d'un ghetto inversé, puisque ici c'est l'ampleur de l'espace qui est tabou, c'est le resserrement qui est un privilège : c'est là et de là que vont et viennent ce

* " Nos vaisseaux sont tout prêts et le vent nous appelle... " (*And.* III, 1.)
" Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence... " (*Bér.* I, 3.)
" Déjà sur un vaisseau dans le port préparé... " (*Baj.* III, 2.)

peuple de confidents, de domestiques, de messagers, de matrones et de gardes, chargés de nourrir la tragédie en événements : leurs entrées et leurs sorties sont des tâches, non des signes ou des actes. Dans ce conclave infini (et infiniment stérile) qu'est toute tragédie, ils sont les secrétaires officieux qui préservent le héros du contact profane avec le réel, lui épargnent pour ainsi dire la cuisine triviale du *faire,* et ne lui transmettent l'événement que paré, réduit à l'état de cause pure. C'est la troisième fonction de l'espace extérieur : tenir l'acte dans une sorte de quarantaine où ne peut pénétrer qu'une population neutre, chargée de trier les événements, d'extraire de chacun d'eux l'essence tragique et de n'apporter sur scène que des fragments d'extérieur purifiés sous le nom de nouvelles, anoblis sous celui de récits (batailles, suicides, retours, meurtres, festins, prodiges). Car face à cet ordre du seul langage qu'est la tragédie, l'acte est l'impureté même.

Au reste, rien ne montre mieux la disparité physique des deux espaces, l'interne et l'externe, qu'un curieux phénomène de distorsion temporelle que Racine a bien décrit dans *Bajazet :* entre le temps extérieur et le temps enfermé, il y a le temps du message, en sorte que l'on n'est jamais certain que l'événement reçu soit le même que l'événement produit : l'événement extérieur n'est en somme jamais *fini*, il n'achève pas sa transformation en pure cause : enfermé dans l'Anti-Chambre, recevant de l'extérieur la seule nourriture que lui apporte le confident, le héros vit dans une incertitude irrémédiable : l'événement lui *manque :* il y a toujours un temps de trop, le temps même de l'espace : ce problème tout einsteinien fait la plupart des actions tragiques*. En somme la

* " Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Byzance ;
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé. " (*Baj.* I, 1.)

" Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le Ciel en a déjà réglé l'événement,
Et le Sultan triomphe ou fuit en ce moment. " (*Baj.* I, 2.)

topographie racinienne est convergente : tout concourt vers le lieu tragique, mais tout s'y englue. Le lieu tragique est un lieu *stupéfié*, saisi entre deux peurs, entre deux fantasmes : celui de l'étendue et celui de la profondeur.

La horde

Voilà donc une première définition du héros tragique : il est l'enfermé, celui qui ne peut sortir sans mourir : sa limite est son privilège, la captivité sa distinction. Oté le peuple domestique, défini paradoxalement par sa liberté même, que reste-t-il dans le lieu tragique ? une caste glorieuse à proportion de son immobilité. D'où vient-elle ?

Certains auteurs* ont affirmé qu'aux temps les plus reculés de notre histoire, les hommes vivaient en hordes sauvages ; chaque horde était asservie au mâle le plus vigoureux, qui possédait indistinctement femmes, enfants et biens. Les fils étaient dépossédés de tout, la force du père les empêchait d'obtenir les femmes, sœurs ou mères, qu'ils convoitaient. Si par malheur ils provoquaient la jalousie du père, ils étaient impitoyablement tués, châtrés ou chassés. Aussi, disent ces auteurs, les fils finirent-ils par s'associer pour tuer le père et prendre sa place. Le père tué, la discorde éclata entre les fils ; ils se disputèrent âprement son héritage, et ce n'est qu'après un long temps de luttes fratricides qu'ils en vinrent à fonder entre eux une alliance raisonnable : chacun renonçait à convoiter la mère ou les sœurs : le tabou de l'inceste était institué.

Cette histoire, même si elle n'est qu'un roman, c'est tout le théâtre de Racine. Que l'on fasse des onze tragédies une tragédie essentielle ; que l'on dispose dans une sorte de constellation exemplaire cette tribu d'une cinquantaine de personnages tragiques qui habite la tragédie racinienne, et l'on y retrouvera les figures et les actions de la horde primitive : le père, propriétaire

* Darwin et Atkinson, repris par Freud (*Moïse et le monothéisme*, p. 124).

inconditionnel de la vie des fils (Amurat, Mithridate, Agamemnon, Thésée, Mardochée, Joad, Agrippine même); les femmes, à la fois mères, sœurs et amantes, toujours convoitées, rarement obtenues (Andromaque, Junie, Atalide, Monime); les frères toujours ennemis parce qu'ils se disputent l'héritage d'un père qui n'est pas tout à fait mort et revient les punir (Etéocle et Polynice, Néron et Britannicus, Pharnace et Xipharès); le fils enfin, déchiré jusqu'à la mort entre la terreur du père et la nécessité de le détruire (Pyrrhus, Néron, Titus, Pharnace, Athalie). L'inceste, la rivalité des frères, le meurtre du père, la subversion des fils, voilà les actions fondamentales du théâtre racinien.

Nous ne savons pas bien ce qui est représenté ici. Est-ce, selon l'hypothèse de Darwin, un très vieux fonds folklorique, un état à peu près a-social de l'humanité? Est-ce, selon l'hypothèse de Freud, la toute première histoire de la psyché, reproduite dans l'enfance de chacun de nous? Je constate seulement que le théâtre racinien ne trouve sa cohérence qu'au niveau de cette fable ancienne, située très en arrière de l'histoire ou de la psyché humaine* : la pureté de la langue, les grâces de l'alexandrin, la précision de la " psychologie ", le conformisme de la métaphysique sont ici des protections très minces; le tuf archaïque est là, tout près. Cette action originelle n'est pas jouée par des *personnages*, au sens moderne du mot; Racine, avec l'époque, les appelait beaucoup plus justement des *acteurs;* il s'agit au fond de masques, de figures qui reçoivent leurs différences, non de leur état civil, mais de leur place dans la configuration générale qui les tient enfermés; tantôt c'est la fonction qui les distingue (le père s'oppose au fils, par exemple), tantôt c'est leur degré d'émancipation par rapport à la figure la plus régressive de leur lignage (Pyrrhus représente un fils plus affranchi que Néron,

* " Racine nous peint non pas l'homme tel qu'il est, mais un peu au-dessous et hors de soi, au moment où les autres membres de la famille, les médecins et les tribunaux commenceraient en effet à être inquiets, s'il ne s'agissait de théâtre. " (Ch. Mauron, *l'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine.*)

Pharnace que Xipharès, Titus qu'Antiochus ; Hermione représente une fidélité moins souple que celle d'Andromaque). Aussi le discours racinien livre-t-il de grandes masses de langage indivis, comme si, à travers des paroles différentes, une seule et même personne s'exprimait ; par rapport à cette parole profonde, la découpe très pure du verbe racinien fonctionne comme un véritable appel ; le langage est ici aphoristique, non réaliste ; il est expressément destiné à la citation.

Les deux Eros

L'unité tragique n'est donc pas l'individu mais la figure, ou, mieux encore, la fonction qui la définit. Dans la horde primitive, les rapports humains se rangent sous deux catégories principales : la relation de convoitise et la relation d'autorité ; ce sont celles-là que l'on retrouve obsessionnellement chez Racine.

Il y a deux Eros raciniens. Le premier naît entre les amants d'une communauté très lointaine d'existence : ils ont été élevés ensemble, ils s'aiment (ou l'un aime l'autre) depuis l'enfance (Britannicus et Junie, Antiochus et Bérénice, Bajazet et Atalide) ; la génération de l'amour comporte ici une durée, une maturation insensible ; il y a en somme entre les deux partenaires une médiation, celle du temps, du Passé, bref d'une légalité : ce sont les parents eux-mêmes qui ont fondé la légitimité de cet amour : l'amante est une sœur dont la convoitise est autorisée, et par conséquent pacifiée ; on pourrait appeler cet amour l'Eros sororal ; son avenir est paisible, il ne reçoit de contrariété que de l'extérieur de lui-même ; on dirait que sa réussite tient à son origine même : ayant accepté de naître à travers une médiation, le malheur ne lui est pas fatal.

L'autre Amour, au contraire, est un amour immédiat ; il naît brusquement ; sa génération n'admet aucune latence, il surgit à la façon d'un événement absolu, ce qu'exprime en général un passé défini brutal (*je le vis, elle me plut,* etc.). Cet Eros-Evénement, c'est celui qui attache

Néron à Junie, Bérénice à Titus, Roxane à Bajazet, Eriphile à Achille, Phèdre à Hippolyte. Le héros y est saisi, lié comme dans un rapt, et ce saisissement est toujours d'ordre visuel (on y reviendra) : aimer c'est voir. Ces deux Eros sont incompatibles, on ne peut passer de l'un à l'autre, de l'amour-ravissement (qui est toujours condamné) à l'amour-durée (qui est toujours espéré), c'est là l'une des formes fondamentales de l'échec racinien. Sans doute, l'amant malheureux, celui qui n'a pu *ravir*, peut toujours essayer de remplacer l'Eros immédiat par une sorte de substitut de l'Eros sororal ; il peut par exemple énumérer les *raisons* qu'on a de l'aimer*, tenter d'introduire dans ce rapport manqué une médiation, faire appel à une causalité ; il peut s'imaginer qu'à force de le voir, on l'aimera, que la coexistence, fondement de l'amour sororal, finira par produire cet amour. Mais ce sont là précisément des *raisons*, c'est-à-dire un langage destiné à masquer l'échec inévitable. L'amour sororal est plutôt donné comme une utopie, un lointain très ancien ou très futur (dont la version institutionnelle serait le mariage, si important dans Racine). L'Eros réel, celui qui est *peint*, c'est-à-dire immobilisé dans le tableau tragique, c'est l'Eros immédiat. Et précisément, parce que c'est un Eros prédateur, il suppose toute une physique de l'image, une *optique*, au sens propre.

Nous ne connaissons rien de l'âge ni de la beauté des amoureux raciniens. Périodiquement, on mène bataille pour savoir si Phèdre est une très jeune femme ou Néron un adolescent, si Bérénice est une femme mûre, Mithridate un homme encore séduisant. On connaît certes les normes de l'époque ; on sait que *l'on pouvait déclarer son amour à une demoiselle de quatorze ans sans qu'elle puisse s'en offenser*, et que *la femme est laide après qu'elle a trente*

* "Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous." (*Bér.* III, 2.)

"Quoi ! Madame, les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?" (*Baj.* I, 3.)

ans vécu. Mais cela importe peu : la beauté racinienne est abstraite en ce sens qu'elle est toujours *nommée;* Racine dit : Bajazet est aimable, Bérénice a de belles mains; le concept débarrasse en quelque sorte de la chose*. On pourrait dire qu'ici la beauté est une bienséance, un trait de classe, non une disposition anatomique : nul effort dans ce que l'on pourrait appeler l'adjectivité du corps.

Pourtant l'Eros racinien (du moins l'Eros immédiat dont il s'agira désormais ici) n'est jamais sublimé ; sorti tout armé, tout *fini,* d'une pure vision, il s'immobilise dans la fascination perpétuelle du corps adverse, il reproduit indéfiniment la scène originelle qui l'a formé (Bérénice, Phèdre, Eriphile, Néron, *revivent* la naissance de leur amour**); le récit que ces héros en font à leur confident n'est évidemment pas une information, mais un véritable protocole obsessionnel ; c'est d'ailleurs parce que chez Racine, l'amour est une pure épreuve de fascination qu'il se distingue si peu de la haine ; la haine est ouvertement physique, elle est sentiment aigu de l'autre corps ; comme l'amour, elle naît de la vue, s'en nourrit, et comme l'amour, elle produit une vague de joie. Racine a très bien donné la théorie de cette haine charnelle dans sa première piéce, *la Thébaïde****.

Ce que Racine exprime immédiatement, c'est donc

* Par exemple :

" Cette fière princesse a percé son beau sein... "

" J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras... " (*Théb.* V, 5.)

" On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains. " (*Bér.* II, 2.)

" Bajazet est aimable ; il vit que son salut... " (*Baj.* I, 1.)

** D'une manière plus générale, le récit n'est nullement une partie morte de la tragédie ; bien au contraire, c'en est la partie fantasmatique, c'est-à-dire, en un sens, la plus profonde. Voir l'explication du récit de Théramène dans le commentaire de *Phèdre*.

*** La théorie de la haine physique est donnée dans *la Thébaïde,* IV, 1. La féodalité avait sublimé l'Eros des adversaires en soumettant le corps-à-corps à un rituel chevaleresque. On trouve une trace de cette sublimation dans *Alexandre* (conflit entre Alexandre et Porus) : Alexandre est chevaleresque — mais il est précisément hors de la tragédie.

l'aliénation, ce n'est pas le désir. Ceci est évident si l'on examine la sexualité racinienne, qui est de situation plus que de nature. Dans Racine, le sexe lui-même est soumis à la situation fondamentale des figures tragiques entre elles, qui est une relation de force ; il n'y a pas de *caractères* dans le théâtre racinien (c'est pourquoi il est absolument vain de disputer sur l'individualité des personnages, de se demander si Andromaque est coquette ou Bajazet viril), il n'y a que des situations, au sens presque formel du terme : tout tire son être de sa place dans la constellation générale des forces et des faiblesses. La division du monde racinien en forts et en faibles, en tyrans et en captifs, est en quelque sorte extensive au partage des sexes ; c'est leur situation dans le rapport de force qui verse les uns dans la virilité et les autres dans la féminité, sans égard à leur sexe biologique. Il y a des femmes viriloïdes (il suffit qu'elles participent au Pouvoir : Axiane, Agrippine, Roxane, Athalie). Il y a des hommes féminoïdes, non par caractère, mais par situation : Taxile, dont la lâcheté est mollesse, ouverture devant la force d'Alexandre ; Bajazet, à la fois captif et convoité, promis par une alternative proprement racinienne au meurtre ou au viol ; Hippolyte, qui est au pouvoir de Phèdre, désiré d'elle et de plus vierge (Racine a tenté de "déféminiser" Hippolyte en le rendant amoureux d'Aricie, mais sans succès, comme l'atteste le jugement des contemporains : la situation initiale était trop forte) ; Britannicus enfin, haï de Néron, n'en est pas moins dans un certain rapport érotique avec lui, car il suffit que la haine coïncide avec le Pouvoir pour que les sexes se partagent : Néron jouit de la souffrance de Britannicus comme de celle d'une femme aimée et torturée*. On voit apparaître ici une première esquisse de la fatalité racinienne : un simple rapport, à l'origine purement circonstantiel (captivité ou tyrannie), est converti en véritable donnée biologique, la situation en sexe, le hasard en essence.

* Le rapport érotique entre Néron et Britannicus est explicite dans Tacite. Quant à Hippolyte, Racine l'a fait amoureux d'Aricie, de peur que le public ne le prît pour un inverti.

Les constellations changent peu dans la tragédie, et la sexualité y est en général immobile. Mais si par extraordinaire, le rapport de force cède, si la tyrannie faiblit, le sexe lui-même tend à se modifier, à s'invertir : il suffit qu'Athalie, la plus virile des femmes raciniennes, sensible au "charme" de Joas, desserre son pouvoir, pour que sa sexualité se trouble : dès que la constellation fait mine de se modifier, une division nouvelle touche l'être, un sexe nouveau apparaît, Athalie *devient* femme*. Inversement, les personnages qui sont par condition hors de tout rapport de force (c'est-à-dire hors de la tragédie) n'ont aucun sexe. Confidents, domestiques, conseillers (Burrhus, par exemple, rejeté dédaigneusement hors d'Eros par Néron**) n'accèdent jamais à l'existence sexuelle. Et c'est évidemment dans les êtres les plus manifestement asexués, la matrone (Œnone) ou l'eunuque (Acomat) que se déclare l'esprit le plus contraire à la tragédie, l'esprit de viabilité : seule l'absence de sexe peut autoriser à définir la vie, non comme un rapport critique de forces, mais comme une durée et cette durée comme une valeur. Le sexe est un privilège tragique dans la mesure où il est le premier attribut du conflit originel : ce ne sont pas les sexes qui font le conflit, c'est le conflit qui définit les sexes.

Le trouble

C'est donc l'aliénation qui constitue l'Eros racinien. Il s'ensuit que le corps humain n'est pas traité en termes plastiques, mais en termes magiques. On l'a vu, l'âge ni la beauté n'ont ici aucune épaisseur : le corps n'est jamais donné comme objet apollinien (l'apollinisme est pour Racine une sorte d'attribut canonique de la mort, où le corps

* "Ami, depuis deux jours, je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide...
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme." (*Ath.* III, 3.)

** "Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus ; et je ferais quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité." (*Brit.* III, 1.)

devient statue, c'est-à-dire passé glorifié, *arrange*). Le corps racinien est essentiellement émoi, défection, désordre. Les vêtements — dont on sait qu'ils prolongent le corps d'une façon ambiguë, à la fois pour le masquer et pour l'afficher — ont à charge de théâtraliser l'état du corps : ils pèsent s'il y a faute, ils se défont s'il y a désarroi ; le geste implicite, ici, c'est la mise à nu (Phèdre, Bérénice, Junie*), la démonstration simultanée de la faute et de la séduction, car chez Racine, le désordre charnel est toujours d'une certaine manière chantage, tentative d'apitoiement (parfois poussée jusqu'à la provocation sadique)**. Telle est la fonction implicite de tous les troubles physiques, si abondamment notés par Racine : la rougeur, la pâleur, la succession brusque de l'une et de l'autre, les soupirs, les pleurs enfin, dont on sait le pouvoir érotique : il s'agit toujours d'une réalité ambiguë, à la fois expression et acte, refuge et chantage : bref le désordre racinien est essentiellement un *signe,* c'est-à-dire un signal et une commination.

L'émoi le plus spectaculaire, c'est-à-dire le mieux accordé à la tragédie, c'est celui qui atteint l'homme racinien dans son centre vital, dans son langage***. L'interdiction de parole, dont certains auteurs ont suggéré la nature sexuelle, est très fréquente chez le héros racinien : elle exprime parfaitement la stérilité de la relation érotique, son immobilité : pour pouvoir rompre avec Bérénice, Titus se fait aphasique, c'est-à-dire que d'un même mouvement, il se dérobe et s'excuse : le *je vous aime trop* et le *je ne vous*

* " Belle, sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. " (*Brit.* II, 2.)
" Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés. " (*Bér.* IV, 2.)
" Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent ! " (*Phèd.* I, 3.)

** " Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage... " (*Bér.* IV, 2.)

*** Notamment :
" J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue... " (*Brit.* II, 2.)
" Et dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée. " (*Bér.* II, 2.)
" Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler. " (*Phèd.* I, 3.)

aime pas assez trouvent ici, économiquement, un signe commun. Fuir la parole, c'est fuir la relation de force, c'est fuir la tragédie : seuls les héros extrêmes peuvent atteindre cette limite (Néron, Titus, Phèdre), d'où leur partenaire tragique les ramène aussi vite que possible, en les *contraignant* en quelque sorte à retrouver un langage (Agrippine, Bérénice, Œnone). Le mutisme a un correspondant gestuel, l'évanouissement, ou tout au moins sa version noble, l'affaissement. Il s'agit toujours d'une sorte d'acte bi-lingue : comme fuite, la paralysie tend à nier l'ordre tragique ; comme chantage, elle participe encore à la relation de force. Chaque fois qu'un héros racinien recourt au désordre corporel, c'est donc l'indice d'une mauvaise foi tragique : le héros *ruse* avec la tragédie. Toutes ces conduites tendent en effet à une déception du réel tragique, elles sont démission (ambiguë d'ailleurs, puisque démissionner de la tragédie, c'est peut-être retrouver le monde), elles simulent la mort, elles sont des morts paradoxales, des morts utiles puisqu'on en revient. Naturellement, le trouble est un privilège du héros tragique, car lui seul est engagé dans une relation de force. Les confidents peuvent participer à l'émoi du maître — plus souvent tenter de le calmer ; mais ils ne disposent jamais du langage rituel de l'émoi : une bonne ne s'évanouit pas. Par exemple : le héros tragique ne peut pas dormir (sauf s'il est monstre, comme Néron, d'un mauvais sommeil) ; Arcas dort, Agamemnon veille — ou mieux encore, forme noble du repos parce que tourmentée, il rêve.

En somme l'Eros racinien ne met les corps en présence que pour les défaire. La vue du corps adverse trouble le langage* et le dérègle, soit qu'elle l'exagère (dans les dis-

* Naturellement, la fascination du corps adverse se produit aussi dans les situations de haine. Voici comment Néron décrit son rapport à Agrippine :

" Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace...
Mais (je t'expose ici mon âme toute nue)
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir...
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien ;
Mon génie étonné tremble devant le sien. " (*Brit.* II, 2.)

cours excessivement rationalisés), soit qu'elle le frappe d'interdit. Le héros racinien ne parvient jamais à une conduite *juste* en face du corps d'autrui : la fréquentation réelle est toujours un échec. N'y-a-t-il donc aucun moment où l'Eros racinien soit heureux ? Si, précisément lorsqu'il est irréel. Le corps adverse est bonheur seulement lorsqu'il est image ; les moments réussis de l'érotique racinienne sont toujours des souvenirs.

La " scène " érotique

L'Eros racinien ne s'exprime jamais qu'à travers le récit. L'imagination est toujours rétrospective et le souvenir a toujours l'acuité d'une image, voilà le protocole qui règle l'échange du réel et de l'irréel. La naissance de l'amour est rappelée comme une véritable " scène " : le souvenir est si bien ordonné qu'il est parfaitement disponible, on peut le rappeler à loisir, avec la plus grande chance d'efficacité. Ainsi Néron revit le moment où il est devenu amoureux de Junie, Eriphile celui où Achille l'a séduite, Andromaque celui où Pyrrhus s'est offert à sa haine (puisque la haine ne suit pas d'autre procès que l'amour) ; Bérénice revoit avec un trouble amoureux l'apothéose de Titus, Phèdre s'émeut de retrouver dans Hippolyte l'*image* de Thésée. Il y a là comme une sorte de transe : le passé redevient présent sans cesser pourtant d'être organisé comme un souvenir : le sujet vit la scène sans être submergé ni déçu par elle. La rhétorique classique possédait une figure pour exprimer cette imagination du passé, c'était l'hypotypose *(Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants...)* ; un traité de l'époque* dit que dans l'hypotypose, *l'image tient lieu de la chose :* on ne peut mieux définir le fantasme. Ces scènes érotiques sont en effet de véritables fantasmes, rappelés pour alimenter le plaisir ou l'*aigreur*, et soumis à tout un protocole de répétition. Le théâtre racinien connaît d'ailleurs un état encore plus explicite du fantasme érotique, c'est le rêve : le songe

* P. Bernard Lamy : *la Rhétorique ou l'Art de parler* (1675).

d'Athalie est, dans la lettre, une prémonition ; mythiquement, c'est une rétrospection : Athalie ne fait que revivre l'Eros qui la lie au jeune enfant (c'est-à-dire, une fois de plus, la scène où elle l'a vu pour la première fois).

En un mot, dans l'érotique racinienne, le réel est sans cesse déçu et l'image gonflée : le souvenir reçoit l'héritage du fait : il *emporte**. Le bénéfice de cette déception, c'est que l'image érotique peut être *arrangée*. Ce qui frappe dans le fantasme racinien (et qui est sa grande beauté), c'est son aspect plastique : l'enlèvement de Junie, le rapt d'Eriphile, la descente de Phèdre au Labyrinthe, le triomphe de Titus et le songe d'Athalie sont des *tableaux*, c'est-à-dire qu'ils se rangent délibérément sous les normes de la peinture : non seulement ces scènes sont composées, les personnages et les objets y ont une disposition calculée en vue d'un sens global, elles appellent le voyeur (et le lecteur) à une participation intelligente, mais aussi et surtout elles ont de la peinture la spécialité même : le coloris ; rien de plus près du fantasme racinien qu'un tableau de Rembrandt, par exemple : dans les deux cas, la matière est organisée dans son immatérialité même, c'est la *surface* qui est créée.

Tout fantasme racinien suppose — ou produit — un combinat d'ombre et de lumière. L'origine de l'ombre, c'est la captivité. Le tyran voit la prison comme une ombre où se plonger ou s'apaiser. Toutes les captives raciniennes (il y en a presque une par tragédie) sont des vierges médiatrices et consolatrices ; elles donnent à l'homme la *respiration* (ou du moins c'est ce qu'il leur demande). Alexandre solaire aime en Cléofile sa prisonnière ; Pyrrhus, doué d'éclat, trouve dans Andromaque l'ombre majeure, celle du tombeau où les amants s'ensevelissent dans une paix commune** ; pour Néron, incendiaire,

* " Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant ? " (*Bér.* I, 5.)

** Le tombeau à trois est même un tombeau à quatre dans la scène supprimée :

" Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place. " (*Andr.* V, 3.)

Junie est à la fois l'ombre et l'eau (les pleurs)* ; Bajazet est un être d'ombre, confiné dans le Sérail ; Mithridate compense tout le large de ses expéditions guerrières par la seule captive Monime (cet échange est chez lui une comptabilité ouvertement déclarée) ; Phèdre, fille du Soleil, désire Hippolyte, l'homme de l'ombre végétale, des forêts ; l'impérial Assuérus choisit la timide Esther, dans l'ombre élevée ; Athalie enfin s'émeut d'Eliacin, captif du Temple. Partout, toujours la même constellation se reproduit, du soleil inquiétant et de l'ombre bénéfique.

Peut-être cette ombre racinienne est-elle plus une substance qu'une couleur ; c'est sa nature unie et pourrait-on dire *étalée* qui fait de l'ombre un bonheur. L'ombre est nappe, en sorte qu'à la limite il est possible de concevoir une lumière heureuse, à condition qu'elle possède cette même égalité de substance : c'est le *jour* (et non le soleil, meurtrier parce qu'il est éclat, événement et non milieu). L'ombre n'est pas ici un thème saturnien, elle est un thème de dénouement, d'effusion, et c'est très exactement l'utopie du héros racinien, dont le mal est la constriction. L'ombre est d'ailleurs associée à une autre substance effusive, les pleurs. Le ravisseur d'ombre est aussi un ravisseur de larmes : pour Britannicus, captif, donc lui-même ombreux, les larmes de Junie ne sont qu'un témoignage d'amour, un signe intellectif ; pour Néron, solaire, ces mêmes larmes le nourrissent à la façon d'un aliment étrange, précieux ; elles ne sont plus signe mais image, objet détaché de leur intention, dont on peut se repaître en soi, dans leur seule substance, comme d'une nourriture fantasmatique.

Inversement, ce qui est dénoncé dans le Soleil, c'est sa discontinuité. L'apparition quotidienne de l'astre est

* " Fidèle à sa douleur et dans l'ombre enfermée... " (*Brit.* II, 2.)

" Ces trésors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ? " (II, 3.)

" Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur... " (II, 3.)

une blessure infligée au milieu naturel de la Nuit* ; alors que l'ombre peut tenir, c'est-à-dire durer, le Soleil ne connaît qu'un développement critique, par surcroît de malheur inexorablement répété (il y a un accord de nature entre la nature solaire du climat tragique et le temps vendettal, qui est une pure répétition). Né le plus souvent avec la tragédie même (qui est une journée), le Soleil devient meurtrier en même temps qu'elle : incendie, éblouissement, blessure oculaire, c'est l'éclat (des Rois, des Empereurs). Sans doute si le soleil parvient à s'égaliser, à se tempérer, à *se retenir*, en quelque sorte, il peut retrouver une *tenue* paradoxale, la splendeur. Mais la splendeur n'est pas une qualité propre à la lumière, c'est un état de la matière : il y a une splendeur de la nuit.

Le *tenebroso* racinien

Nous voici au cœur du fantasme racinien : l'image transpose dans la disposition de ses substances l'antagonisme même, ou, pour mieux dire, la dialectique du bourreau et de la victime ; l'image est un conflit *peint*, théâtralisé, elle joue le réel, sous les espèces de substances antinomiques ; la scène érotique est théâtre dans le théâtre, elle cherche à *rendre* le moment le plus vivant mais aussi le plus fragile de la lutte, celui où l'ombre va être pénétrée d'éclat. Car il s'agit ici d'une véritable inversion de la métaphore courante : dans le fantasme racinien, ce n'est pas la lumière qui est noyée d'ombre ; l'ombre n'envahit pas. C'est le contraire : l'ombre se transperce de lumière, l'ombre se corrompt, résiste et s'abandonne. C'est ce pur suspens, c'est l'atome fragile de durée où le soleil *fait voir* la nuit sans encore la détruire, qui constitue ce que l'on pourrait appeler le *tenebroso* racinien. Le clair-obscur est la matière sélective du déchiffrement**, et c'est bien

* " O toi, Soleil, ô toi qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde ! " (*Théb.* I, 1.)
Ce n'est pas pour rien que Racine écrivait d'Uzès (en 1662) ;
" Et nous avons des nuits plus belles que vos jours. "

** Roland Kuhn : *Phénoménologie du Masque à travers le test de Rorschach.* (Desclée De Brouwer.)

ce qu'est le *tenebroso* racinien : à la fois tableau et théâtre, tableau vivant, si l'on veut, c'est-à-dire mouvement figé, offert à une lecture infiniment répétée. Les grands tableaux raciniens* présentent toujours ce grand combat mythique (et théâtral) de l'ombre et de la lumière** : d'un côté, la nuit, les ombres, les cendres, les larmes, le sommeil, le silence, la douceur timide, la présence continue ; de l'autre, tous les objets de la stridence : les armes, les aigles, les faisceaux, les flambeaux, les étendards, les cris, les vêtements éclatants, le lin, la pourpre, l'or, l'acier, le bûcher, les flammes, le sang. Entre ces deux classes de substances, un échange toujours menaçant, mais jamais accompli, que Racine exprime par un mot propre, le verbe *relever****, qui désigne l'acte constitutif (et combien savoureux) du *tenebroso*.

On comprend pourquoi il y a chez Racine ce que l'on pourrait appeler un fétichisme des yeux*****. Les yeux sont par nature de la lumière offerte à l'ombre : ternis par la prison, ennuagés par les larmes. L'état parfait du *tenebroso* racinien, ce sont des yeux en larmes et levés vers le ciel******. C'est là un geste qui a été souvent traité par les peintres, comme symbole de l'innocence martyrisée. Dans Racine, il est sans doute cela, mais il résume surtout un sens personnel de la substance : non seulement la lumière s'y purifie d'eau, perd de son éclat, s'étale, devient nappe heureuse, mais le mouvement ascensionnel

* Voici ces grands tableaux raciniens :
L'enlèvement de Junie. (*Brit.* II, 2.)
Le triomphe de Titus. (*Bér.* I, 5.)
Pyrrhus criminel. (*Andr.* I, 5.)
Le rapt d'Eriphile. (*Iph.* II, 1.)
Le songe d'Athalie. (*Ath.* II, 5.)

** Ce combat mythique est esquissé sous une autre forme dans les *marines* raciniennes, incendies de vaisseaux sur la mer.

*** " ...Relevaient de ses yeux les timides douceurs. " (*Brit.* II, 2.)

**** Problème abordé par G. May (*D'Ovide à Racine*) et J. Pommier (*Aspects de Racine*).

***** " Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes... " (*Brit.* II, 2.)
" De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice. " (*Esth.* I, 1.)

lui-même indique peut-être moins une sublimation qu'un souvenir, celui de la terre, de l'obscurité dont ces yeux sont partis : c'est un mouvement qui est ici saisi dans son entretien même, en sorte qu'il représente simultanément par un paradoxe précieux les deux termes du conflit — et du plaisir.

On voit pourquoi l'image ainsi constituée a un pouvoir de traumatisme : extérieure au héros à titre de souvenir, elle lui représente le conflit où il est engagé comme un objet. Le *tenebroso* racinien constitue une véritable *photogénie,* non seulement parce que l'objet y est purifié de ses éléments inertes et que tout en lui brille ou s'éteint, c'est-à-dire signifie ; mais encore parce que, donné comme un tableau, il dédouble l'acteur-tyran (ou l'acteur-victime), fait de lui un spectateur, lui permet de recommencer sans fin devant lui-même l'acte sadique (ou masochiste). C'est ce dédoublement qui fait toute l'érotique racinienne ; Néron, dont l'Eros est purement imaginaire*, organise sans cesse entre Junie et lui une scène identique, dont il est à la fois acteur et spectateur, et qu'il règle jusque dans ses *ratés* très subtils, tirant son plaisir d'un *retard* à demander pardon pour les larmes que l'on provoque (jamais la réalité ne pourrait garantir un temps si bien ajusté) et disposant enfin par le souvenir d'un objet à la fois assujetti et inflexible**. Cette précieuse imagination, qui permet à Néron de conduire à sa guise le rythme d'amour, Eriphile l'emploie à débarrasser la figure du héros aimé de ses éléments érotiquement inutiles ; d'Achille, elle ne rappelle (sans cesse) que ce bras sanglant qui l'a possédée, et dont la nature phallique est, je suppose, suffisamment évidente***. Ainsi le tableau racinien est tou-

* " Je me fais de sa peine une image charmante. " (*Brit.* II, 8.)

** " J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce " (*Brit.* II, 2.)

*** " Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière... "
" Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie.

jours une véritable anamnèse : le héros tente sans cesse de remonter à la source de son échec ; mais comme cette source est son plaisir même, il se fige dans son passé : Eros est en lui une force rétrospective : l'image est répétée, jamais dépassée.

La relation fondamentale

Nous voici donc renvoyés à une relation humaine dont l'érotique n'est que le relais. Le conflit est fondamental chez Racine, on le trouve dans toutes ses tragédies. Il ne s'agit nullement d'un conflit d'amour, celui qui peut opposer deux êtres dont l'un aime et l'autre n'aime pas. Le rapport essentiel est un rapport d'autorité, l'amour ne sert qu'à le *révéler*. Ce rapport est si général, si formel pourrait-on dire, que je n'hésiterai pas à le représenter sous l'espèce d'une double équation :

A a tout pouvoir sur B.
A aime B, qui ne l'aime pas.

Mais ce qu'il faut bien marquer, c'est que le rapport d'autorité est extensif au rapport amoureux. La relation d'amour est beaucoup plus fluide : elle peut être masquée (Athalie et Joas), problématique (il n'est pas sûr que Titus aime Bérénice), pacifiée (Iphigénie aime son père), ou inversée (Eriphile aime son geôlier). La relation d'autorité, au contraire, est constante et explicite ; elle ne touche pas seulement un même couple tout au long

Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais de rencontrer l'effroyable visage. " (*Iph.* II, 1.)

Iphigénie devine très bien — ce qui est remarquable pour une jeune fille aussi vertueuse — la nature exacte du traumatisme amoureux chez Eriphile. Il est vrai que la jalousie lui donne de l'intuition :

" Oui, vous l'aimez, perfide.
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme. " (*Iph.* II, 5.)

d'une tragédie* ; elle peut se révéler fragmentairement ici et là ; on la retrouve sous des formes variées, élargies, parfois brisées mais toujours reconnaissables : par exemple, dans *Bajazet,* la relation d'autorité se dédouble : Amurat a tout pouvoir sur Roxane, qui a tout pouvoir sur Bajazet ; dans *Bérénice,* au contraire, la double équation se disjoint : Titus a tout pouvoir sur Bérénice (mais ne l'aime pas), Bérénice aime Titus (mais n'a aucun pouvoir sur lui) : c'est d'ailleurs ici cette disjonction des rôles dans deux personnes différentes qui fait avorter la tragédie. Le second membre de l'équation est donc fonctionnel par rapport au premier : le théâtre de Racine n'est pas un théâtre d'amour : son sujet est l'usage d'une force au sein d'une situation généralement amoureuse (mais pas forcément : que l'on songe à Aman et Mardochée) : c'est l'ensemble de cette situation que Racine appelle la *violence*** ; son théâtre est un théâtre de la violence.

Les sentiments réciproques de A et de B n'ont d'autre fondement que la situation originelle dans laquelle ils sont placés par une sorte de pétition de principe, qui est vraiment l'acte créateur du poète : l'un est puissant, l'autre est sujet, l'un est tyran, l'autre est captif, mais

* Voici les couples fondamentaux de la relation de force (il peut y en avoir d'autres, épisodiques) :

Créon et Antigone.
Taxile et Axiane.
Pyrrhus et Andromaque.
Néron et Junie.
Titus et Bérénice (relation problématique, ou disjointe).
Roxane et Bajazet.
Mithridate et Monime.
Agamemnon et Iphigénie (relation pacifiée).
Phèdre et Hippolyte.
Mardochée et Esther (relation pacifiée).
Athalie et Joas.

Ces couples sont *complets,* individualisés autant que la figure le permet. Quand la relation est plus diffuse, elle n'en reste pas moins capitale (les Grecs-Pyrrhus, Agrippine-Néron, Mithridate et ses fils, les dieux et Eriphile, Mardochée et Aman, Dieu et Athalie).

** Violence : " contrainte exercée sur quelqu'un pour l'obliger à faire ce qu'il ne veut pas ".

ce rapport ne serait rien s'il ne se doublait d'une véritable contiguïté : A et B sont enfermés dans le même lieu : c'est finalement l'espace tragique qui fonde la tragédie. A part cette *disposition*, le conflit reste toujours immotivé ; dès *la Thébaïde*, Racine a précisé que les mobiles apparents d'un conflit (ici une soif commune de régner) sont illusoires : ce sont des " rationalisations " postérieures. Le sentiment va chercher dans l'autre son essence, non ses attributs : c'est à force de se haïr que les partenaires raciniens se font être : Etéocle hait Polynice, non son orgueil. La place (contiguïté ou hiérarchie) est immédiatement convertie en essence : c'est parce que l'autre *est là*, qu'il aliène : Aman souffre le martyre de voir Mardochée immobile à la porte du Palais ; Néron ne peut supporter que sa mère soit *physiquement* sur le même trône que lui. C'est d'ailleurs cet *être-là* du partenaire qui contient en germe le meurtre : réduit obstinément à une horrible contrainte spatiale, le rapport humain ne peut s'éclaircir qu'en se nettoyant : il faut que ce qui occupe une place en disparaisse, il faut que la vue soit débarrassée : l'autre est un corps entêté qu'il faut posséder ou détruire. Le radicalisme de la solution tragique tient à la simplicité du problème initial : toute la tragédie semble tenir dans un vulgaire *pas de place pour deux*. Le conflit tragique est une crise d'espace.

Comme l'espace est clos, la relation est immobile. Au départ, tout favorise A, puisqu'il tient B à sa merci et que c'est précisément B qu'il veut. Et en un sens, la plupart des tragédies de Racine sont des viols virtuels : B n'échappe à A que par la mort, le crime, l'accident ou l'exil ; lorsque la tragédie est oblative *(Mithridate)* ou réconciliée *(Esther)*, ce n'est que par la mort du tyran (Mithridate) ou celle d'une victime expiatoire (Aman). Ce qui suspend le meurtre, l'immobilise, c'est une alternative : A est pour ainsi dire figé entre le meurtre brut et la générosité impossible ; selon le schéma sartrien classique, c'est la liberté de B que A veut posséder par la force ; autrement dit, il est engagé dans un paradoxe insoluble : s'il possède, il détruit, s'il reconnaît, il se

frustre ; il ne peut choisir entre un pouvoir absolu et un amour absolu, entre le viol et l'oblation. La tragédie est précisément la représentation de cette immobilité.

Un bon exemple de cette dialectique impuissante, c'est le rapport d'obligation qui unit la plupart des couples raciniens. Située d'abord dans le ciel de la morale la plus sublime (*Je vous dois tout*, dit le sujet racinien à son tyran), la reconnaissance se révèle bientôt comme un poison. On sait l'importance de l'ingratitude dans la vie de Racine (Molière, Port-Royal). Le monde racinien est fortement comptabilisé : on y suppute sans cesse des bienfaits et des obligations : par exemple, Néron, Titus, Bajazet *se* doivent à Agrippine, Bérénice, Roxane : la vie de B est la propriété de A en fait et en droit. Mais c'est *précisément* parce que la relation est obligataire qu'elle est bloquée : c'est *parce que* Néron doit le trône à Agrippine qu'il la tuera. La nécessité en quelque sorte mathématique d'être reconnaissant désigne le lieu et le moment de la rébellion : l'ingratitude est la forme obligée de la liberté. Sans doute, chez Racine, cette ingratitude n'est pas toujours assumée : Titus met beaucoup de formes à être ingrat ; si elle est difficile, c'est qu'elle est vitale, elle concerne la vie même du héros ; le modèle de l'ingratitude racinienne est en effet parentale : le héros doit être reconnaissant envers son tyran, exactement comme l'enfant envers les parents qui lui ont donné la vie. Mais par là même, être ingrat c'est naître de nouveau. L'ingratitude est ici un véritable accouchement (d'ailleurs manqué). Formellement, l'obligation (son nom l'indique assez) est un lien, c'est-à-dire, en termes raciniens, le signal même de l'intolérable : on ne peut la rompre que par une véritable secousse, une détonation catastrophique.

Techniques d'agression

Telle est la relation d'autorité : une véritable fonction : le tyran et le sujet sont attachés l'un à l'autre, vivent l'un par l'autre, ils tirent leur être de leur situation par rapport à l'autre. Il ne s'agit donc nullement d'un rapport

d'inimitié. Chez Racine, il n'y a jamais d'adversaires, au sens rituel que ce mot pouvait avoir dans la féodalité ou encore chez Corneille ; le seul héros chevaleresque du théâtre racinien est Alexandre (il nous explique lui-même avec quelle gourmandise il recherche le " bon ennemi* "), et Alexandre n'est pas un héros tragique. Il y a des ennemis qui s'entendent pour être ennemis, c'est-à-dire qui sont en même temps des complices. La forme du combat n'est donc pas l'affrontement, mais le règlement de comptes : il s'agit de jouer à la liquidation.

Toutes les offensives de A visent à donner à B l'être même du néant : il s'agit en somme de faire vivre l'autre comme une nullité, de faire *exister*, c'est-à-dire durer, sa négation, il s'agit de lui voler continûment son être, et de faire de cet état dérobé le nouvel être de B. Par exemple, A crée entièrement B, le tire du néant et l'y replonge à volonté (ainsi fait Roxane de Bajazet**) ; ou bien il provoque en lui une crise d'identité : la pression tragique par excellence consiste à forcer l'autre à se demander : *qui suis-je?* (Eriphile, Joas). Ou bien encore, A donne à B la vie d'un pur reflet ; on sait que le thème du miroir, ou du double, est toujours un thème de frustration : ce thème est abondant chez Racine : Néron est le reflet d'Agrippine***, Antiochus celui de Titus, Atalide

* " Oui, j'ai cherché Porus ; mais quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchais pas afin de le détruire.
J'avouerai que brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats,
Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible. " (*Alex.* IV, 2.)

** " Songez-vous que je tiens les portes du palais,
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais,
Que j'ai sur votre vie un empire suprême
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ? "...
" Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir. " (*Baj.* II, 1.)

*** " Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore,
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'Etat,
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
Et que derrière un voile, invisible et présente... " (*Brit.* I, 1.)

celui de Roxane ; il y a d'ailleurs un objet racinien qui exprime cette sujétion spéculaire, c'est le *voile :* A se cache derrière un voile comme la source d'une image semble se cacher derrière un miroir. Ou bien encore, A brise l'enveloppe de B par une sorte d'agression policière : Agrippine veut posséder les secrets de son fils, Néron perce Britannicus, en fait une pure transparence ; il n'est pas jusqu'à Aricie qui ne veuille faire éclater dans Hippolyte le secret de sa virginité, comme on fait sauter une carapace*.

On le voit, il s'agit toujours de frustrations beaucoup plus que de vols (et c'est ici que l'on pourrait parler de sadisme racinien) : A donne pour reprendre, voilà sa technique essentielle d'agression ; il cherche à infliger à B le supplice d'une jouissance (ou d'un espoir) interrompue. Agrippine cache à Claude mourant les pleurs de son fils, Junie échappe à Néron au moment même où il croit la tenir, Hermione se réjouit de cacher Andromaque à Pyrrhus, Néron impose à Junie de glacer Britannicus, etc. La souffrance elle-même peut être déçue, et c'est peut-être là le grief majeur du héros racinien contre la divinité : qu'elle n'assure même pas le malheur : c'est ce que Jocaste reproche amèrement aux dieux**. L'image la plus complète de cette déception fondamentale est donnée dans le songe d'Athalie : Athalie tend les mains vers sa mère pour l'embrasser, mais elle ne touche qu'un néant horrible***. La

* " Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une âme sensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné :
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite. " (*Phèd.* II, 1.)

Pour Phèdre, qui aime Hippolyte d'une tout autre manière, ce mouvement devient positif, maternel : elle veut accompagner Hippolyte au Labyrinthe, se faire avec lui (et non contre lui) accoucheuse de secret.

** (Le Ciel.)
" Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère,
Il feint de s'apaiser, et devient plus sévère :
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler. " (*Théb.* III, 3.)

*** " Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange... " (*Ath.* II, 5.)

frustration peut être même une sorte de dérivation, de vol ou d'attribution indue : Antiochus, Roxane reçoivent les marques d'un amour qui n'est pas pour eux.

L'arme commune de toutes ces annulations, c'est le Regard : regarder l'autre, c'est le désorganiser, puis le fixer dans son désordre, c'est-à-dire le maintenir dans l'être même de sa nullité. La riposte de B tient tout entière dans sa parole, qui est vraiment ici l'arme du faible. C'est en *parlant* son malheur que le sujet essaie d'atteindre son tyran. La première agression de B, c'est la plainte : il en submerge le maître ; c'est une plainte de l'injustice, non du malheur ; la plainte racinienne est toujours vaniteuse et revendicative, fondée sur une bonne conscience ; on se plaint pour réclamer, mais on réclame sans se révolter ; on prend implicitement le Ciel à témoin, c'est-à-dire que l'on fait du tyran un objet sous le regard de Dieu. La plainte d'Andromaque est le modèle de toutes ces plaintes raciniennes, semées de reproches indirects et masquant l'agression sous la déploration.

La seconde arme du sujet, c'est la menace de mort. C'est un paradoxe précieux que la tragédie soit un ordre profond de l'échec, et que pourtant, ce qui pourrait passer pour l'échec suprême, la mort, n'y soit jamais sérieuse. La mort est ici un nom, la partie d'une grammaire, le terme d'une contestation. Très souvent, la mort n'est qu'une façon d'indiquer l'état absolu d'un sentiment, une sorte de superlatif destiné à signifier un comble, un verbe de forfanterie. La légèreté avec laquelle le personnel tragique manie l'idée de la mort (l'annonçant bien plus souvent qu'il ne l'accomplit) atteste une humanité encore infantile, où l'homme n'est pas pleinement accompli : en face de toute cette rhétorique funèbre, il faut placer le mot de Kierkegaard : *plus haut on place l'homme, plus terrible est la mort*. La mort tragique n'est pas terrible ; c'est la plupart du temps une catégorie grammaticale vide. Elle s'oppose d'ailleurs au *mourir* : il n'y a qu'une mort-durée dans Racine : celle de Phèdre. Toutes les autres morts sont en fait des chantages, les pièces d'une agression.

Il y a d'abord la mort cherchée, sorte d'immolation pudique, dont on laisse la responsabilité au hasard, au danger, à la divinité, conjuguant le plus souvent les bénéfices del'héroïsme guerrier et ceux d'un suicide différé : Antiochus et Oreste ont cherché la mort pendant des années, dans les combats, sur les mers ; Atalide menace Bajazet de se laisser tuer par Roxane ; Xipharès veut courir s'exposer, puisque Monime lui est refusée, etc. Une variété plus discrète de cette mort cherchée est cette fin mystérieuse, qui risque de couronner une souffrance intolérable, par une sorte de pathologie peu scientifique : c'est une mort intermédiaire entre la maladie et le suicide*. En fait, la tragédie distingue la mort-rupture de la mort réelle : le héros veut mourir pour rompre une situation, et c'est cette volonté qu'il appelle déjà la mort. Aussi la tragédie devient-elle un ordre étrange où la mort se décline au pluriel**.

Mais la mort tragique la plus fréquente, parce que la plus agressive, c'est évidemment le suicide. Le suicide est une menace directe dirigée contre l'oppresseur, il est représentation vive de sa responsabilité, il est ou chantage ou punition***. La théorie en est ouvertement (et encore quelque peu naïvement) donnée par Créon (dans *la Thébaïde*) : comme épreuve de force, le suicide est utilement prolongé par l'enfer, puisque l'enfer permet de recueillir les fruits du suicide, de continuer à faire souffrir, à poursuivre une amante, etc.****; l'enfer permet de faire survivre la

* " Je n'examine point si j'y pourrai survivre. " (*Bér.* II, 2.)

** " Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ? " (*Théb.* III, 2.)

*** Le suicide a un équivalent rhétorique, l'épitrophe, figure par laquelle on provoque ironiquement un ennemi à faire le mal.

**** " ... Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine ;
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine
Ou pour vous adoucir ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter. " (*Théb.* scène dern.)

valeur à la personne. C'est là un grand but tragique : aussi, même lorsqu'il y a mort réelle, cette mort n'est jamais immédiate : le héros a toujours le temps de *parler* sa mort ; contrairement au héros kierkegaardien, le héros classique ne disparaît jamais sans une *dernière réplique* (inversement, la mort réelle, celle qui se produit derrière le théâtre, ne demande qu'un temps invraisemblablement court). La nature agressive du suicide apparaît pleinement dans le substitut que Junie lui donne : en deveannt vestale, Junie meurt à Néron, mais à Néron seulement : elle accomplit une mort parfaitement sélective, qui ne va chercher et frustrer que le tyran. Et finalement, la seule mort réelle de la tragédie, c'est la mort envoyée, c'est l'assassinat. Qu'Hermione fasse mourir Pyrrhus, Néron Britannicus, Amurat (ou Roxane) Bajazet, Thésée Hippolyte, la mort cesse d'être abstraite : ce ne sont plus alors des paroles qui l'annoncent, la chantent ou l'exorcisent : ce sont des objets, réels, sinistres, qui rôdent dans la tragédie dès son commencement : poison de Néron, lacet du noir Orcan, bandeau royal de Monime, char d'Hippolyte : la mort tragique ne concerne jamais que l'autre : son mouvement constitutif, c'est d'être *apportée*.

A ces armes essentielles (frustration, chantage), s'ajoute tout un *art* de l'agression verbale, possédé en commun par la victime et son bourreau. La *blessure* racinienne n'est évidemment possible que dans la mesure où la tragédie implique une confiance éperdue dans le langage ; le mot y détient une puissance objective, selon un statut bien connu dans les sociétés dites primitives : il est coup de fouet. Ici deux mouvements d'apparence inverse, mais qui provoquent tous deux la blessure : ou bien le mot dévoile une situation intolérable, c'est-à-dire que, magiquement, il la fait exister : c'est le cas de très nombreuses interventions où le confident d'un mot *innocent* désigne le mal intérieur* : ou bien le discours est détourné, c'est

* Par exemple : Doris dit à Eriphile de sa rivale :

> " L'aimable Iphigénie
> D'une amitié sincère avec vous est unie. " (*Iph.* II, 1.)

l'intention qui en est directement maligne : cette sorte de distance calme entre la politesse du mot et la volonté de blessure définit toute la cruauté, racinienne, qui est froideur du bourreau*. Le ressort de toutes ces attaques est évidemment l'humiliation : il s'agit toujours d'introduire dans l'autre le désordre, il s'agit de le *défaire* et par conséquent de restaurer l'immobilité de la relation de force, de remettre la plus grande distance entre le pouvoir du tyran et la sujétion de la victime. Le signal de cette immobilité retrouvée, c'est le *triomphe ;* le mot n'est pas si éloigné de son sens antique : c'est la récompense du vainqueur que de *contempler* son partenaire défait, réduit à l'état d'objet, de chose dépliée devant la vue, car, en termes raciniens, c'est la vue qui est le plus possessif des organes**.

On

Ce qui fait la singularité de la relation d'autorité — et qui a peut-être autorisé le développement mythique d'une " psychologie " racinienne — c'est que cette relation se mène, non seulement hors de toute société, mais même hors de toute socialité. Le couple racinien (celui du bourreau et de la victime) se combat dans un univers désolé, dépeuplé. C'est probablement cette abstraction

ou encore, devant la froideur d'Agamemnon, décidé à la sacrifier, Iphigénie dit :

" N'osez-vous sans rougir être père un moment ? " (II, 2.)

C'est évidemment dans *Phèdre* que le nom (Hippolyte) est tout-puissant dans sa substance même. (I, 3.)

* Par exemple, Clytemnestre dit à Eriphile, qu'elle soupçonne d'avoir séduit Achille :

" Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre ;
En de plus chères mains ma retraite vous livre. " (*Iph.* II, 4.)

** " Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur. " (*Andr.* IV, 5.)

" Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés ? " (*Baj.* IV, 5.)

" Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte. " (*Baj.* IV, 6.)

qui a accrédité la légende d'un théâtre de la pure passion ; Napoléon n'aimait pas Racine parce qu'il ne voyait en lui qu'un fade écrivain d'amour. Pour mesurer la solitude du couple racinien, il suffit de penser à Corneille (pour reprendre un parallèle inépuisable) ; chez Corneille, le monde (au sens d'une réalité plus large et plus diffuse que la société), le monde entoure le couple d'une façon vivante : il est obstacle ou récompense, bref il est valeur. Chez Racine, la relation est sans écho, elle s'établit dans l'artifice d'une pure indépendance : elle est *mate ;* chacun n'est concerné que par l'autre — c'est-à-dire par lui. La cécité du héros racinien à l'égard d'autrui est presque maniaque : tout, dans le monde, semble venir le chercher personnellement, tout se déforme pour n'être plus qu'une nourriture narcissique : Phèdre croit Hippolyte amoureux de la terre entière *sauf* d'elle, Aman voit tous les hommes courbés autour de lui, *sauf* Mardochée ; Oreste pense que Pyrrhus va épouser Hermione expressément pour l'en priver, Agrippine se persuade que Néron punit *précisément* ceux qu'elle soutient, Eriphile croit que les dieux favorisent Iphigénie uniquement pour la tourmenter.

Par rapport au héros, le monde est donc une masse à peu près indifférenciée : les Grecs, les Romains, les janissaires, les ancêtres, Rome, l'Etat, le peuple, la postérité, ces collectivités n'ont aucune réalité politique, ce sont des objets qui ne servent qu'à intimider où à justifier, épisodiquement et selon les besoins de la cause ; ou plus exactement encore : ils justifient de céder à une intimidation. Le monde racinien a en effet une fonction de jugement : il *observe* le héros et menace sans cesse de le censurer, en sorte que ce héros vit dans la panique du *qu'en dira-t-on*. Presque tous y succombent : Titus, Agamemnon, Néron ; seul Pyrrhus, le plus émancipé des héros raciniens, y résiste. Le monde est pour eux terreur, non-valeur élue, il est une sanction diffuse qui les entoure, les frustre, il est un fantasme moral dont la peur n'exclut même pas qu'on l'utilise (ainsi fait Titus pour renvoyer Bérénice), et c'est d'ailleurs cette duplicité qui constitue l'essentiel de la mauvaise foi

racinienne*. En somme, le monde, pour le héros racinien, c'est une opinion publique, à la foi terreur et alibi**.

Aussi l'anonymat du monde, son indistinction, sa réalité soigneusement sélective (il est seulement une *voix*) trouvent-ils leur meilleure expression dans toutes les formes grammaticales de l'indéfini, ces pronoms tour à tour disponibles et menaçants *(on, ils, chacun)* qui rappellent sans cesse, par des nuances infinies, que le héros racinien est seul dans un monde hostile qu'il lui est indifférent de nommer : *on* enveloppe, étouffe sans se déclarer jamais, il est le signe grammatical d'une agressivité que le héros ne peut ou ne veut localiser. Bien plus, c'est par le *on* que souvent le héros accuse son partenaire, donnant au reproche la caution et la sécurité de l'anonymat. La conjugaison racinienne comporte des inflexions remarquables : le *je* n'y existe que sous une forme gonflée jusqu'à l'éclatement, jusqu'à la division (dans le monologue, par exemple) ; le *tu* est la personne de l'agression subie et retournée *(Perfide !)* ; le *il*, celle de la déception, moment où l'on peut parler de l'être aimé comme d'un objet faussement distant, avant de se retourner contre lui *(l'ingrat)* ; le *vous* est la personne du décor, de l'aveu ou de l'attaque masquée *(Madame)* ; le *on* ou les *ils* désignent, on l'a vu, une agression diffuse***. Il y a une personne qui manque à la

* Racine lui-même semble bien avoir vécu le monde (sauf dans ses deux dernières années) comme opinion : il ne s'est fait que sous le regard des Grands, et n'a explicitement écrit que pour recueillir ce regard.

** Chez Corneille, le monde — si présent, valeur si haute — n'est jamais une opinion publique. Il suffit de comparer le ton du Titus cornélien au ton du Titus racinien :

"Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous...
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra !" (*Tite et Bérénice*, III, 5.)

*** Dans la prière d'Andromaque à Hermione (III, 4), on voit en peu de vers fonctionner tout un jeu subtil de pronoms :

Où fuyez-vous, Madame ? : cérémonie et pointe.

La veuve d'Hector : Andromaque s'objective pour satisfaire Hermione.

Un cœur qui se rend : elle fait de Pyrrhus un objet neutre, lointain, détaché d'elle.

Notre amour : appel tactique à la complicité universelle des mères.

On veut nous l'ôter : les Grecs, le monde sans le nommer.

conjugaison racinienne : c'est le *nous* : le monde racinien est divisé d'une façon inexpiable : le pronom de la médiation y est inconnu.

La division

Il faut rappeler ici que la division est la structure fondamentale de l'univers tragique. C'en est même la marque et le privilège. Par exemple, seul le héros tragique est divisé ; confidents et familiers ne débattent jamais ; ils supputent des actions diverses, non des alternatives. La division racinienne est rigoureusement binaire, le possible n'y est jamais rien d'autre que le contraire. Cette partition élémentaire reproduit sans doute une idée chrétienne* ; mais dans le Racine profane, il n'y a pas de manichéisme, la division est une forme pure : c'est la fonction duelle qui compte, non ses termes. L'homme racinien ne se débat pas entre le bien et le mal : il se débat, c'est tout ; son problème est au niveau de la structure, non de la personne**.

Sous sa forme la plus explicite, la scission saisit d'abord le *je* qui se sent perpétuellement lutter avec lui-même. L'amour est ici une sorte de pouvoir catalytique qui accélère la cristallisation des deux parties. Le monologue est l'expression propre de la division. Le monologue racinien est obligatoirement articulé en deux membres contraires (*Mais non...*, *Hé quoi...*, etc.) ; il est conscience parlée de la division, et non délibération véritable***.

* Voir par exemple le cantique de saint Paul traduit par Racine :
" Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi... " (*Cantique spirituel* n° 3.)

** Faut-il rappeler que la scission est le premier caractère d'un état névrosé : " Le moi de chaque névrosé est scindé et par conséquent ses relations avec la réalité sont limitées. " (Nunberg, *Principes de Psychanalyse*, P.U.F., 1957.)

*** A la délibération stérile du héros racinien, il faut opposer la délibération *réelle* du vieux roi Danaos, dans les *Suppliantes* d'Eschyle. Il est vrai que Danaos a à décider de la paix ou de la guerre — et qu'Eschyle est un poète réputé archaïque !

C'est que le héros se sent toujours *agi* par une force extérieure à lui-même, par un au-delà très lointain et terrible, dont il se sent le jouet, qui peut même diviser le temps de sa personne, le frustrer de sa propre mémoire*, et qui est suffisamment fort pour le *retourner*, le faire passer par exemple de l'amour à la haine**. Il faut ajouter que la division est l'état normal du héros racinien ; il ne retrouve son unité que dans des moments extatiques, précisément et paradoxalement quand il est *hors de soi :* la colère solidifie délicieusement ce moi déchiré***.

Naturellement, la division ne saisit pas seulement le moi, mais aussi la figure, au sens mythique où l'on a déjà défini ce terme ; le théâtre racinien est plein de doubles, qui portent continuellement la division au niveau du spectacle : Etéocle et Polynice, Taxile et Cléofile, Hector et Pyrrhus****, Burrhus et Narcisse, Titus et Antiochus, Xipharès et Pharnace, Néron et Britannicus, etc. Comme on le verra à l'instant, la division, quelle qu'en soit la souffrance, permet au héros de résoudre tant bien que mal son problème essentiel, la fidélité : divisé, l'être racinien est en quelque sorte déporté loin de son passé personnel vers un passé extérieur qu'il n'a pas fait. Son mal, c'est d'être infidèle à lui-même et trop fidèle à l'autre. On pourrait dire qu'il fixe sur lui-même la scission qu'il n'a pas le courage d'imposer à son partenaire : soudée à son bourreau, la victime se détache en partie d'elle-même. C'est pourquoi la division lui permet aussi de vivre : elle est le prix payé pour *se maintenir :* le schisme est ici l'expression ambiguë du mal et du remède.

* Hermione oublie qu'elle a elle-même commandé à Oreste d'assassiner Pyrrhus. (V, 5.)

** Par exemple :
" Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr. " (*Andr.* II, 1.)

*** " Ah ! je vous reconnais ; et ce juste courroux,
Ainsi qu'à tous les Grecs, seigneur, vous rend à vous. " (*Andr.* II, 5.)
" Ma colère revient, et je me reconnais. " (*Mithr.* IV, 5.)

**** En dépit des dédains qu'a suscités cette interprétation, je suis persuadé qu'il y a une ambivalence d'Hector et de Pyrrhus aux yeux d'Andromaque.

Le Père

Qui est cet autre dont le héros ne peut se séparer? D'abord — c'est-à-dire de la façon la plus explicite — c'est le Père. Il n'y a pas de tragédie où il ne soit réellement ou virtuellement présent*. Ce n'est pas forcément ni le sang ni le sexe** qui le constitue, ni même le pouvoir; son être, c'est son antériorité : ce qui vient après lui est issu de lui, engagé inéluctablement dans une problématique de la fidélité. Le Père, c'est le passé. Et c'est parce que sa définition est très loin derrière ses attributs (sang, autorité, âge, sexe) qu'il est vraiment et toujours un Père total; au-delà de la nature, il est un fait primordial, irréversible : ce qui a été *est*, voilà le statut du temps racinien***; cette identité est naturellement pour Racine le malheur même du monde, voué à l'ineffaçable, à l'inexpiable. C'est en ce sens que le Père est immortel : son immortalité est marquée bien plus par le retour que par la survie : Mithridate, Thésée, Acomat (sous les traits du noir Orcan) reviennent de la mort, rappellent au fils qu'on ne peut jamais tuer le Père. Dire que le Père est immortel veut dire que l'Antérieur est immobile : lorsque

* Les pères du théâtre racinien :

La Thébaïde : Œdipe (le Sang).
Alexandre : Alexandre (Père-dieu).
Andromaque : Les Grecs, la Loi (Hermione, Ménélas).
Britannicus : Agrippine.
Bérénice : Rome (Vespasien).
Bajazet : Acomat (délégué à Roxane).
Mithridate : Mithridate.
Iphigénie : Les Grecs, les dieux (Agamemnon).
Phèdre : Thésée.
Esther : Mardochée.
Athalie : Joad (Dieu).

** Sans parler d'Agrippine, Mithridate et Mardochée sont expressément père et mère à la fois :

" Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein... " (*Mithr.* IV, 2.)

" Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère. " (*Esth.* I, 1.)

*** Sur le temps racinien, voir G. Poulet, *Etudes sur le Temps humain.*

le Père manque (provisoirement), tout se défait ; lorsqu'il revient, tout s'aliène : l'absence du Père constitue le désordre ; le retour du Père institue la faute.

Le sang, qui tient une place éminente dans la métaphysique racinienne, est un substitut étendu du Père. Dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas d'une réalité biologique, mais essentiellement d'une forme : le Sang est une antériorité plus diffuse et partant plus terrible que le Père : c'est un Etre trans-temporel qui *tient*, à la façon d'un arbre : il tient, c'est-à-dire qu'il dure d'un seul bloc et qu'il possède, retient, englue. Le Sang est donc à la lettre une Loi, ce qui veut dire un lien et une légalité. Le seul mouvement qui soit permis au fils est de rompre, non de se détacher. On retrouve ici l'impasse constitutive de la relation autoritaire, l'alternative catastrophique du théâtre racinien : ou le fils tue le Père, ou le Père détruit le fils : dans Racine, les infanticides sont aussi nombreux que les parricides *.

La lutte inexpiable du Père et du fils est celle de Dieu et de la créature. Dieu ou les dieux ? On sait que, dans le théâtre racinien, les deux fables existent, l'antique et la juive. Mais en vérité, Racine ne retient dans les dieux païens que leur nature oppressive et gracieuse : par la malédiction qu'ils attachent au Sang, les dieux ne font que garantir le caractère inexpiable du passé ; leur pluriel recouvre une fonction unique, qui est celle-là même du Dieu juif, la vengeance et le paiement, mais un paiement

* Au XVIIe siècle, le mot *parricide* s'entend pour tout attentat dirigé contre l'autorité (le Père, le Souverain, l'Etat, les Dieux). Quant aux infanticides, il y en a presque un par pièce :

Œdipe vouant ses fils à une haine meurtrière.
Hermione (les Grecs, le Passé) faisant tuer Pyrrhus.
Agrippine étouffant Néron,
Vespasien (Rome) frustrant Titus.
Mithridate et ses fils.
Agamemnon et Iphigénie,
Thésée et Hippolyte.
Athalie et Joas.

Il y a, de plus, dans Racine deux malédictions de mère à fils : Agrippine et Néron (V, 7), Athalie et Joas (V, 6).

qui excède toujours la faute *, en sorte qu'il s'agit d'un Dieu pour ainsi dire antérieur à la loi restrictive du talion. Le seul, le vrai Dieu racinien n'est ni grec ni chrétien, c'est le Dieu de l'Ancien Testament, dans sa forme littérale et comme épique : c'est Jahvé. Tous les conflits raciniens sont construits sur un modèle unique, celui du couple formé par Jahvé et son peuple : ici et là, le rapport est fait d'une aliénation *réciproque :* l'être omnipotent s'attache *personnellement* à son sujet, le protège et le châtie capricieusement, l'entretient par des coups répétés dans la situation de terme élu d'un couple indissoluble (l'élection divine et l'élection tragique sont toutes deux terribles) ; à son tour, le sujet éprouve à l'égard de son maître un sentiment panique d'attachement et de terreur, de ruse aussi : bref fils et Père, esclave et maître, victime et tyran, amant et amante, créature et divinité sont liés par un dialogue sans issue et sans médiation. Il s'agit dans tous les cas d'un rapport *immédiat*, auquel sont refusés la fuite, la transcendance, le pardon et même la victoire. Le langage que le héros racinien parle au Ciel est toujours en effet un langage de combat, et de combat personnel. C'est : ou l'ironie (*Voilà de ces grands dieux la suprême justice !*), ou la chicane (*Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?*), ou le blasphème (*Dieu des Juifs, tu l'emportes !*). Le Dieu racinien existe à proportion de sa malignité ; mangeur d'hommes, comme la plus archaïque des divinités **, ses attributs habituels sont l'injustice, la frustration ***, la contradiction ****. Mais son Etre est la Méchanceté.

* "Sa haine va toujours plus loin que son amour." (*Milhr.* I, 5.)

** "Et le sang d'un héros, auprès des Immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels." (*Théb.* III, 3.)

"J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
Qui n'apaisaient leurs Dieux que du sang des mortels." (*Andr.* II, 2.)

*** (Le Ciel.)
"Mais, hélas ! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr." (*Théb.* III, 3.)

**** "Voilà de ces grands Dieux la suprême justice !
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ;
Ils nous le font commettre et ne l'excusent pas." (*Théb.* III, 2.)

Le revirement

Il faut rappeler ici que le ressort de la tragédie-spectacle est le même que celui de toute métaphysique providentielle : c'est le revirement. *Changer toutes choses en leur contraire* est à la fois la formule du pouvoir divin et la recette même de la tragédie*. Le revirement est effectivement la figure fondamentale de tout le théâtre racinien, soit au niveau des menues situations, soit au niveau d'une pièce tout entière (*Esther*, par exemple). On retrouve ici l'obsession d'un univers à deux dimensions : le monde est fait de contraires purs que jamais rien ne médiatise. Dieu précipite ou élève, voilà le mouvement monotone de la création. De ces inversions, les exemples sont innombrables. On dirait que Racine construit tout son théâtre sur cette forme, qui est étymologiquement parlant la péripétie, et n'y investit qu'après coup ce qu'on appelle la " psychologie ". Il s'agit évidemment d'un thème très ancien, celui de la captive couronnée ou du tyran abaissé ; mais chez Racine, ce thème n'est pas une " histoire ", il n'a pas d'épaisseur épique ; il est vraiment une forme, une image obsessionnelle qui s'adapte à des contenus variés. Ce que le revirement saisit, c'est une totalité : le héros a la sensation que *tout* est happé dans ce mouvement de bascule : le monde entier vacille, point de monnayage dans la pesée du Destin, parce que précisément le Destin se saisit toujours d'une situation déjà organisée, pourvue d'un sens, d'une figure (d'une *face*)** : le revirement fond sur un univers déjà créé par une

* La théorie du revirement tragique date d'Aristote. Un historien récent a tenté d'en dégager la signification sociologique : le sens du revirement (*Changer toutes choses en leur contraire,* selon le mot de Platon) serait l'expression d'une société dont les valeurs sont désorganisées et renversées par le passage brutal de la féodalité au mercantilisme, c'est-à-dire par une brusque promotion de l'argent (Grèce du Ve siècle, Angleterre élisabéthaine). Cette explication ne peut concerner sous cette forme la tragédie française, sauf à passer par le relais d'une explication idéologique, comme l'a fait L. Goldmann. (Voir G. Thomson, *Marxism and Poetry.*)

** Cette *solidification* de la situation vécue s'exprime dans des formules comme : *contre moi tout s'assemble ; tout a changé de face,* etc.

intelligence. Le sens du revirement est toujours dépressif (sauf dans les tragédies sacrées) : il met les choses de haut en bas, la chute est son image* (il y a probablement chez Racine une imagination *descensionnelle*, que le *Cantique spirituel* n° 3 permet de deviner** : on se rappelle l'analyse du *tenebroso* racinien). Comme acte pur, le revirement n'a aucune durée, il est un point, un éclair (en langage classique, on l'appelle un *coup*), on pourrait presque dire une simultanéité*** : le héros frappé tient dans une perception déchirante l'état ancien dont il est dépossédé et l'état nouveau qui lui est assigné. En fait, une fois de plus, comme dans la division, la conscience de vie n'est autre que la conscience de revirement : être, c'est non seulement être divisé, mais c'est être retourné.

Or ce qui fait toute la spécialité du revirement tragique, c'est qu'il est exact et comme mesuré. Son dessin fondamental est la symétrie. Le Destin conduit toute chose en son contraire comme à travers un miroir : inversé, le monde continue, seul le *sens* de ses éléments est permuté. C'est la conscience de cette symétrie qui terrifie le héros frappé ; ce qu'il appelle le *comble* d'un changement, c'est l'intelligence même qui semble toujours conduire la fortune *précisément* dans sa place opposée ; il voit avec terreur l'univers soumis à un pouvoir *exact* : la tragédie est pour

* La théorie de la chute est donnée par la femme d'Aman, Zarès :

" Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :
La chute désormais ne peut être qu'horrible. " (*Esth.* III, 1.)

** (Les deux hommes qui sont dans le *moi*)

" L'un tout esprit, et tout céleste,
Veut qu'au Ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché. " (*Cant. spir.* n° 3.)

*** La sorte d'*atemporalité* du revirement est évidemment accentuée par la règle de l'unité de temps (ce qui prouve une fois de plus à quel point ces règles ne sont pas de simples conventions, mais l'expression vivante d'une idéologie complète) :

" Je me vois, dans le cours d'une même journée... " (*Brit.* II, 3.)

lui l'art du *précisément* (c'est l'*ipse* latin, l'essence de la chose)*. En somme le monde est régi par une malice, qui sait aller chercher dans le bonheur son cœur négatif. La structure du monde tragique est *dessinée*, en sorte que le monde est sans cesse replongé dans l'immobilité : la symétrie est la plastique même de l'immédiation, de l'échec, de la mort, de la stérilité**.

La méchanceté est toujours *précise*, en sorte qu'on peut dire que la tragédie racinienne est l'art de la méchanceté : c'est parce que Dieu manie la symétrie qu'il fonde un spectacle***, sa malignité est esthétique, il donne un beau spectacle à l'homme, celui de sa dépression. Ce jeu réversif a d'ailleurs sa rhétorique : l'antithèse, et sa figure versifiée : la frappe**** (il est certain que l'alexandrin sert

* La conjonction du *précisément* tragique est *lorsque :* et *lorsque...* (énoncé du *comble...*) *alors* (énoncé de la chute). C'est le *cum... tum...* latin, complexe à la fois adversatif et temporel (simultané). Les exemples sont innombrables, sous d'autres formes grammaticales :

" Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'Etats,
Que pour venir si loin préparer son trépas. " (*Andr.* V, 1), etc.

Dans l'ordre des situations également, les exemples sont très nombreux ; j'énumère au hasard : c'est *précisément* à Narcisse que Britannicus se confie ; c'est *précisément* quand Eriphile connaît sa naissance qu'elle doit mourir ; c'est *précisément* quand Agamemnon condamne sa fille que sa fille se réjouit de ses bontés ; c'est *précisément* quand Aman s'imagine au faîte des honneurs qu'il tombe ; c'est *précisément* en voulant sauver son amant qu'Atalide le perd, etc.

** Sans vouloir forcer la comparaison entre l'ordre esthétique ou métaphysique et l'ordre biologique, faut-il cependant rappeler que *ce qui est* l'est toujours par dissymétrie ?
" Certains éléments de symétrie peuvent coexister avec certains phénomènes, mais ils ne sont pas nécessaires. Ce qui est nécessaire, c'est que certains éléments de symétrie n'existent pas. C'est la dissymétrie qui crée le phénomène. " (Pierre Curie.)

*** (Les dieux.)

" Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ? " (*Théb.* III, 2.)

Et dans la préface d'*Esther :*
" ... je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées. "

**** Claudel à propos de Racine :
" Frapper, c'est cela. Comme on dit : frapper le champagne, frapper une

admirablement l'organisation dimorphe du monde racinien*.) Comme organisateur du spectacle tragique, Dieu s'appelle le Destin. On comprend maintenant ce qu'est le Destin racinien ; ce n'est pas tout à fait Dieu, c'est un en-deçà de Dieu, une façon de ne pas nommer sa méchanceté. Le destin permet au héros tragique de s'aveugler partiellement sur la source de son malheur, d'en situer l'intelligence originelle, le contenu plastique, en éludant d'en désigner la responsabilité : c'est un acte pudiquement coupé de sa cause. Cette sorte d'abstraction paradoxale se comprend très bien si l'on songe que le héros sait dissocier la réalité du Destin de son essence : il prévoit cette réalité, il ignore cette essence ; ou, mieux encore, il prévoit l'imprévisibilité même du Destin, il le vit réellement comme une forme, un *mana*, la place gardée du revirement** ; il s'absorbe spontanément dans cette forme, il se sent lui-même forme pure et continuelle***, et ce formalisme lui permet d'absenter pudiquement Dieu sans cependant le quitter.

La Faute

Ainsi la tragédie est essentiellement procès de Dieu, mais procès infini, procès suspendu et retourné. Tout

monnaie, une pensée bien frappée... quelque chose que j'appellerai la détonation de l'évidence." (Cahiers Renaud-Barrault, VIII.)

* L'antithèse est vieille comme le monde, l'alexandrin commun à toute une civilisation. Sans doute : les formes sont toujours en nombre fini. Cela ne les empêche pas d'avoir des sens particuliers. La critique ne peut se priver d'interroger une forme sous prétexte qu'elle a un caractère universel. Je regrette que nous ne possédions pas encore une "philosophie" de l'alexandrin, une sociologie de la métaphore ou une phénoménologie des figures de rhétorique.

** *Destin* est le nom d'une force qui s'applique au présent ou à l'avenir. Pour le passé il y a un autre mot, puisque ici le *mana* a déjà reçu un contenu : c'est le *sort*.

*** Voir la correction significative :

"Je me livre en aveugle au *destin* qui m'entraîne." (*Andr.* I, 1.)

à la place de :

"Je me livre en aveugle au *transport* qui m'entraîne."

Racine tient dans cet instant paradoxal où l'enfant découvre que son père est mauvais et veut pourtant rester son enfant. A cette contradiction il n'existe qu'une issue (et c'est la tragédie même) : que le fils prenne sur lui la faute du Père, que la culpabilité de la créature décharge la divinité. Le Père accable injustement : il suffira de mériter rétroactivement ses coups pour qu'ils deviennent justes. Le Sang est précisément le véhicule de cette rétroaction. On peut dire que tout héros tragique naît innocent : il se fait coupable pour sauver Dieu*. La théologie racinienne est une rédemption inversée : c'est l'homme qui rachète Dieu. On voit maintenant quelle est la fonction du Sang (ou du Destin) : il donne à l'homme le droit d'être coupable. La culpabilité du héros est une nécessité fonctionnelle : si l'homme est pur, c'est Dieu qui est impur, et le monde se défait. Il est donc nécessaire que l'homme *tienne* sa faute, comme son bien le plus précieux : et quel moyen plus sûr d'être coupable que de se faire responsable de ce qui est hors de soi, avant soi ? Dieu, le Sang, le Père, la Loi, bref l'Antériorité devient par essence accusatrice. Cette forme de culpabilité absolue n'est pas sans rappeler ce qu'en politique totalitaire on appelle la culpabilité objective : le monde est un tribunal : si l'accusé est innocent, c'est le juge qui est coupable ; donc l'accusé prend sur lui la faute du juge**.

On voit maintenant la nature exacte du rapport d'autorité. A n'est pas seulement puissant et B faible. A est coupable, B est innocent. Mais comme il est *intolérable*

* " Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine... " (*Andr.* III, 1.)

** La féodalité dans l'ancienne Chine : " On ne donne à un étranger barre sur soi qu'à condition de commettre une faute ; le lien d'inféodation résulte de la faute qui " doit " être commise et du pardon que cette faute a *pour fin* d'obtenir ". (Granet, *Année sociologique*, 1952, p. 22.)

que la puissance soit injuste, B prend sur lui la faute de A : le rapport oppressif se retourne en rapport punitif, sans que pourtant cesse jamais entre les deux partenaires tout un jeu personnel de blasphèmes, de feintes, de ruptures et de réconciliations. Car l'aveu de B n'est pas une oblation généreuse : il est la terreur d'ouvrir les yeux sur le Père coupable*. Cette mécanique de la culpabilité alimente tous les conflits raciniens, y compris les conflits amoureux : dans Racine, il n'y a qu'un seul rapport, celui de Dieu et de la créature.

Le " dogmatisme " du héros racinien

Cette alliance terrible, c'est la fidélité. Le héros éprouve à l'égard du Père l'horreur même d'un engluement : il est retenu dans sa propre antériorité comme dans une masse possessive qui l'étouffe. Cette masse est faite d'une accumulation informe de liens** : époux, parents, patrie, enfants même, toutes les figures de la légalité sont des figures de mort. La fidélité racinienne est funèbre, malheureuse. C'est ce qu'éprouve Titus, par exemple : son père vivant, il était libre, son père mort, le voilà enchaîné. C'est donc essentiellement à sa force de rupture que l'on mesure le héros racinien : c'est fatalement son infidélité qui l'émancipe. Les figures les plus régressives sont celles qui restent soudées au Père, enveloppées dans sa substance (Hermione, Xipharès, Iphigénie, Esther, Joad) : le Passé est un *droit* qu'elle représente avec superbe, c'est-à-dire avec agressivité, même si cette agressivité est policée (chez Xipharès et Iphigénie). D'autres figures, tout en restant inconditionnellement soumises au Père, vivent cette fidélité comme un ordre funèbre et la subissent dans une plainte

* Face au célèbre complexe d'Œdipe, on pourrait appeler ce mouvement le complexe de Noé : parmi les fils, l'un rit de la nudité du Père, les autres détournent les yeux et la recouvrent.

** " O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère ! " (*Andr.* III, 8.)

détournée (Andromaque, Oreste, Antigone, Junie, Antiochus, Monime). D'autres enfin — et ce sont les vrais héros raciniens — accèdent pleinement au problème de l'infidélité (Hémon, Taxile, Néron, Titus, Pharnace, Achille, Phèdre, Athalie et, de tous le plus émancipé, Pyrrhus) : ils savent qu'ils veulent rompre mais n'en trouvent pas le moyen ; ils savent qu'ils ne peuvent passer de l'enfance à la maturité sans un nouvel accouchement*, qui est en général le crime, parricide, matricide ou déicide ; ils sont définis par *le refus d'hériter ;* c'est pourquoi l'on pourrait transposer à leur sujet un mot de Husserl et les appeler des héros *dogmatiques ;* dans le vocabulaire racinien, ce sont les *impatients.* Leur effort de dégagement est combattu par la force inépuisable du Passé ; cette force est une véritable Erinnye** qui vient arrêter la fondation d'une nouvelle Loi, où tout serait enfin possible***.

Voilà le dilemme. Comment en sortir ? Et d'abord, *quand* en sortir ? La fidélité est un état panique, elle se vit comme une clôture dont le bris est une secousse terrible. Cette secousse se produit pourtant : c'est l'intolérable (le *c'en est trop* racinien, ou encore le *comble, l'extrémité mortelle*). La souffrance du lien est une véritable apnée****, et c'est en cela qu'elle provoque à l'action ; traqué, le héros racinien *veut* se précipiter au dehors. Mais ce mouvement même, la tragédie le suspend : l'homme

* Burrhus est celui qui essaie d'accoucher en Néron l'Empereur du fils. Parlant d'autres conseillers :

"Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir." (*Brit.* I, 2.)

** Sous son aspect agressif, vengeur, erinnyque, la fidélité est une notion fortement juive : "Mais au sein du peuple juif, surgirent toujours des hommes qui ravivaient la tradition affaiblie et renouvelaient les admonestations et les sommations de Moïse en n'ayant de cesse que les croyances perdues ne fussent retrouvées." (Freud, *Moïse et le monothéisme.*)

*** "Animé d'un regard, je puis tout entreprendre," dit Pyrrhus à Andromaque. C'est-à-dire : si vous m'aidez à rompre avec l'Erinnye Hermione, j'accède à la Loi nouvelle.

**** Le contraire de souffrir est respirer : "avoir quelque relâche après une épreuve terrible".

racinien est *surpris* dans son dégagement ; il est l'homme du *que faire?* non du *faire;* il appelle, il invoque une action, il ne l'accomplit pas ; il pose des alternatives mais ne les résout pas ; il vit poussé à l'acte mais ne se projette pas en lui ; il connaît des dilemmes, non des problèmes ; il est rejet plus que projet (excepté, encore une fois, Pyrrhus) ; faire, pour lui, ce n'est que changer. Cette nature suspendue de l'alternative s'exprime dans d'innombrables discours raciniens ; l'articulation habituelle en est : *Ah plutôt...*, ce qui veut dire : tout, y compris la mort, plutôt que de continuer ainsi.

Le mouvement libératoire de l'homme racinien est purement intransitif, voilà déjà le germe de l'échec : l'action n'a rien où s'appliquer, puisque le monde est au départ éloigné. La division absolue de l'univers, issue de l'enfermement du couple en lui-même, exclut toute médiation ; le monde racinien est un monde à deux termes, son statut est paradoxal, non dialectique : le troisième terme manque. Rien ne marque mieux cette intransitivité que l'expression verbale du sentiment amoureux : l'amour est un état grammaticalement sans objet : *j'aime, j'aimais, vous aimez, il faut que j'aime enfin,* il semble que chez Racine, le verbe aimer soit par nature intransitif ; ce qui est donné, c'est une force indifférente à son objet et, pour tout dire, une essence même de l'acte, comme si l'acte s'épuisait hors de tout terme*. L'amour est au départ même dépris de son but, il est *déçu*. Privé du réel, il ne peut que se répéter, non se développer. C'est pourquoi l'échec du héros racinien provient finalement d'une impuissance à concevoir le temps autrement que comme une répétition : l'alternative tend toujours à la répétition, et la répétition à l'échec. La durée racinienne n'est jamais maturative, elle est

* Exemple :

"J'aimais, Seigneur, j'aimais : je voulais être aimée." (*Bér.* V, scène dern.)

Un autre verbe essentialisé, c'est *craindre :*

"Qu'est-ce que vous craignez ?
— Je l'ignore moi-même,
Mais je crains." (*Brit.* V, 1.)

circulaire, elle additionne et ramène sans jamais rien transformer (*Bérénice* est l'exemple le plus pur de cette rotation, dont il ne sort, comme Racine l'a si bien dit, *rien*). Saisi par ce temps immobile, l'acte tend au rite. Aussi, en un sens, rien de plus illusoire que la notion de crise tragique : elle ne dénoue rien, elle tranche*. Ce temps-répétition est naturellement celui qui définit la vendetta, la génération infinie et comme immobile des crimes. Des *Frères ennemis* à *Athalie,* l'échec de tous les héros raciniens c'est d'être renvoyés inexorablement à ce temps circulaire**.

Esquisses de solutions

Le temps réitératif est à tel point le temps de Dieu qu'il est pour Racine celui de la Nature même ; en sorte que rompre avec ce temps, c'est rompre avec la Nature, c'est tendre à une anti-Physis : par exemple, c'est renier d'une façon ou d'une autre la famille, la filialité naturelle. Quelques héros raciniens esquissent ce mouvement libérateur. Il ne peut jamais s'agir que d'accepter un troisième terme au conflit. Pour Bajazet, par exemple, c'est le temps : il est le seul héros tragique à suivre une conduite dilatoire, à *attendre,* et par là, il menace la tragédie dans son essence*** ; c'est Atalide qui le ramène

* Au contraire, la tragédie eschyléenne, par exemple, ne tranche pas, elle dénoue (l'*Orestie* fonde le tribunal humain) : "Les liens se dénouent, le remède existe." (Eschyle, *Agamemnon.*)

** Malédiction d'Agrippine à Néron :

"Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours." (*Brit.* V, 6.)

Malédiction d'Athalie à Joas :

"Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi...
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel
Et venger Athalie, Achab et Jézabel." (*Ath.* V, 6.)

*** Vers anti-tragiques :

"Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien..." (*Baj.* II, 1.)

à la tragédie, à la mort, en rejetant toute médiation à son amour : en dépit de sa douceur, elle est Erinnye, elle *récupère* Bazajet). Pour le Néron de Burrhus, ce troisième terme, c'est le monde, la tâche réelle d'Empereur (ce Néron est progressif) ; pour le Néron de Narcisse, c'est le crime érigé en système, la tyrannie "pensée" (celui-là est régressif par rapport à l'autre). Pour Agamemnon, c'est la fausse Iphigénie, inventée astucieusement par le Prêtre. Pour Pyrrhus, c'est Astyanax, c'est la vie réelle de l'enfant, la construction d'un avenir ouvert, neuf, opposé à la loi vendettale représentée par l'Erinnye Hermione. L'espoir, dans ce monde atrocement alternatif, c'est toujours d'accéder à un ordre tertiaire, où le duo du bourreau et de la victime, du Père et du fils, sera enfin dépassé. Tel est peut-être le sens optatif de tous ces trios d'amants qui traversent la tragédie moins comme les éléments classiques du triangle adultère que comme l'image utopique d'une issue à la stérilité du couple originel*.

Mais la solution majeure, celle qui est inventée par Racine (et non plus par quelques-unes de ses figures), c'est la mauvaise foi : le héros s'apaise en éludant le conflit sans le résoudre, en se déportant entièrement dans l'ombre du Père, en assimilant le Père au Bien absolu : c'est la solution conformiste. Cette mauvaise foi rôde dans toutes les tragédies raciniennes, elle touche ici et là une figure, la pourvoit d'un langage moral ; elle règne explicitement dans les quatre tragédies "heureuses" de Racine : *Alexandre, Mithridate, Iphigénie, Esther*. Ici, la tragédie est en quelque sorte

* Hermione dit d'Andromaque et de Pyrrhus :

"Nous le verrions encor nous partager ses soins." (*Andr.* V, 3.)

Oreste devenant fou :

"Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder." (*Andr.* scène dern.)

Junie à Néron et Britannicus :

"Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens..." (*Brit.* III, 8.)

Titus à Antiochus :

"Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous." (*Bér.* III, 1.)

Il y a là et ailleurs la trace d'un curieux dostoïevskisme racinien.

fixée, comme un abcès, dans un personnage noir, en apparence marginal, et qui sert de victime expiatoire au reste du groupe (Taxile, Pharnace, Eriphile, Aman). Le personnage tragique est véritablement expulsé comme un indésirable : lui parti, les autres peuvent respirer, vivre, quitter la tragédie, personne n'est plus là pour les regarder : ils peuvent mentir en commun, célébrer le Père comme un Droit naturel, jouir du triomphe de leur bonne conscience. En fait, cette élision de la tragédie ne peut se faire qu'au prix d'un dernier aménagement : il faut dédoubler le Père, retirer de lui une figure transcendante, généreuse, un peu détachée du Père vindicatif par la distance d'une grande fonction morale ou sociale. C'est pourquoi dans toutes ces tragédies, il y a à la fois un Père et un Roi, distincts l'un de l'autre : Alexandre peut être généreux, puisque la loi vendettale est fixée dans Porus ; Mithridate est double : comme Père, il revient de la mort, trouble, punit ; comme Roi, il meurt, pardonne ; Agamemnon veut faire mourir sa fille, les Grecs, l'Eglise (Calchas), l'Etat (Ulysse) la sauvent ; Mardochée fait peser la Loi, *possède* Esther, Assuérus la relève et la comble. Il n'est peut-être pas interdit de retrouver dans cette partition astucieuse l'acte même par lequel Racine n'a cessé de diviser sa vie entre son Roi (Louis XIV) et son Père (Port-Royal). C'est Port-Royal qui est au fond de toute la tragédie racinienne, dessinant les figures capitales de la fidélité et de l'échec. Mais c'est Louis XIV, c'est la complaisance au Père-Roi, qui inspire toutes les *solutions* de l'impasse tragique : c'est toujours par le Roi que la tragédie pourrit, et c'est d'ailleurs à toutes ces tragédies " rectifiées " que Louis XIV a donné son approbation la plus chaude.

Le Confident

Entre l'échec et la mauvaise foi, il y a pourtant une issue possible, celle de la dialectique. La tragédie n'ignore pas cette issue ; mais elle n'a pu l'admettre qu'à force

d'en banaliser la figure fonctionnelle : c'est le confident. A l'époque de Racine, la mode du rôle est en train de passer, ce qui accroît peut-être sa signification. Le confident racinien (et cela est conforme à son origine) est lié au héros par une sorte de lien féodal, de *dévotion ;* cette liaison désigne en lui un double véritable, probablement délégué à assumer toute la trivialité du conflit et de sa solution, bref à fixer la part non-tragique de la tragédie dans une zone latérale où le langage se discrédite, devient *domestique**. On le sait, au dogmatisme du héros s'oppose continuellement l'empirisme du confident. Il faut rappeler ici ce qu'on a déjà dit à propos de la clôture tragique : pour le confident, le monde existe ; sortant de la scène, il peut entrer dans le réel et en revenir : son insignifiance autorise son ubiquité. Le premier résultat de ce *droit de sortie* c'est que pour lui l'univers cesse d'être absolument antinomique** : constituée essentiellement par une construction alternative du monde, l'aliénation cède, dès que le monde devient multiple. Le héros vit dans l'univers des formes, des alternances, des signes ; le confident dans celui des contenus, des causalités, des accidents. Sans doute il est la voix de la raison (d'une raison fort sotte, mais qui est tout de même un peu la Raison) contre la voix de la "passion" ; mais ceci veut dire surtout qu'il parle le possible contre l'impossible ; l'échec constitue le héros, il lui est transcendant ; aux yeux du confident, l'échec *touche* le héros, il lui est contingent. D'où le caractère dialectique des solutions qu'il propose (sans succès) et qui consistent toujours à médiatiser l'alternative.

A l'égard du héros, sa médecine est donc apéritive, elle consiste d'abord à ouvrir le secret, à définir

* Phèdre charge Œnone de la débarrasser des *tâches* de l'acte, de façon à n'en garder noblement, et enfantinement, que le résultat tragique :

" Pour le fléchir enfin tente tous les moyens. " (*Phèd.* III, 1.)

** " C'est seulement dans l'existence sociale que les antinomies telles que subjectivisme et objectivisme, spiritualisme et matérialisme, activité et passivité perdent leur caractère antinomique... " (Marx, *Manuscrit économico-philosophique.)*

dans le héros le point exact de son dilemme ; il veut produire un éclaircissement. Sa technique semble grossière, mais elle est éprouvée : il s'agit de provoquer le héros en lui représentant naïvement une hypothèse contraire à son élan, en un mot de "gaffer"* (en général, le héros "accuse" le coup, mais le recouvre rapidement sous un flot de paroles justificatives). Quant aux conduites qu'il recommande face au conflit, elles sont toutes dialectiques, c'est-à-dire subordonnent la fin aux moyens. Voici les plus courantes de ces conduites : *fuir* (qui est l'expression non-tragique de la mort tragique) ; *attendre* (ce qui revient à opposer au temps-répétition le temps-maturation de la réalité)** ; *vivre* (*vivez,* ce mot de tous les confidents, désigne nommément le dogmatisme tragique comme une volonté d'échec et de mort : il suffirait que le héros fasse de la vie une valeur pour qu'il soit sauvé). Sous ses trois formes, dont la dernière impérative, la viabilité recommandée par le confident est bien la valeur la plus anti-tragique qui soit ; le rôle du confident n'est pas seulement de la représenter ; il est aussi d'opposer aux alibis dont le héros recouvre sa volonté d'échec une *Ratio* extérieure à la tragédie et qui en quelque sorte l'explique : il *plaint* le héros, c'est-à-dire que d'une certaine manière il atténue sa responsabilité : il le croit libre de se sauver mais non point de faire le mal, *agi* dans l'échec et pourtant disponible à son issue ; c'est tout le contraire du héros tragique qui revendique une responsabilité pleine lorsqu'il s'agit d'assumer une faute ancestrale qu'il n'a pas commise, mais se déclare impuissant lorsqu'il s'agit de la dépasser, qui se veut libre, en un mot, d'être esclave mais non

* Exemple : Théramène dit à Hippolyte qu'il s'agit précisément d'accoucher de son amour pour Aricie :

" Quoi ! vous-même, Seigneur, la persécutez-vous ? " (*Phèd.* I, 1.)

** " Cédez, mon frère, à ce bouillant transport :
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort. " (*Alex.* III, 3.)
" Laissez à ce torrent le soin de s'écouler. " (*Bér.* III, 4.)
" Mais ce succès, Madame, est encore incertain.
Attendez. " (*Baj.* III, 3.)

point libre d'être libre. Peut-être que dans le confident, bien qu'il soit gauche et souvent très sot, se profile déjà toute cette lignée de valets frondeurs qui opposeront à la régression psychologique du maître et seigneur, une maîtrise souple et heureuse de la réalité.

La peur des signes

Le héros est enfermé. Le confident l'entoure mais ne peut pénétrer en lui ; leurs langages s'échangent sans cesse, ne coïncident jamais. C'est que la fermeture du héros est une peur, à la fois très profonde et très immédiate, entretenue à la surface même de la communication humaine : le héros vit dans un monde de signes, il se sait concerné par eux, mais ces signes ne sont pas sûrs. Non seulement le Destin ne les confirme jamais, mais encore il ajoute à leur confusion en appliquant un même signe à des réalités différentes ; dès que le héros commence à se confier à une signification (on dit alors *se flatter*), quelque chose intervient là, disjoint et jette le héros dans le trouble et la déception ; aussi le monde lui apparaît-il couvert de "couleurs", et ces couleurs sont des pièges. La fuite de l'objet aimé (ou son substitut oral, le silence), par exemple, est terrible, parce qu'elle est une ambiguïté au second degré ; on n'est jamais sûr qu'elle soit fuite : comment le négatif peut-il produire un signe, le néant se signifier ? Dans l'enfer des significations, la fuite est le premier des supplices (la haine donne au héros une sécurité bien plus grande, puisque, précisément, elle est sûre).

Le monde étant réduit à la seule relation du couple, c'est l'Autre tout entier qui est sans cesse interrogé ; le héros déploie des efforts immenses, douloureux, pour *lire* le partenaire auquel il est lié. La *bouche* étant le lieu des faux signes*, c'est vers le visage que le lecteur

" J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,

se porte sans cesse : la chair est comme l'espoir d'une signification objective : le *front,* qui est comme un visage lisse, dénudé, où s'imprime en clair la communication qu'il a reçue *, et surtout les *yeux,* dernière instance de la vérité **. Mais le signe le plus sûr, c'est évidemment le signe *surpris* (une lettre, par exemple) : le malheur assuré devient joie qui inonde, provoque enfin à l'action : c'est ce que Racine appelle la *tranquillité* ***.

Voilà peut-être le dernier état du paradoxe tragique : que tout système de signification y soit double, objet d'une confiance infinie et d'une suspicion infinie. On touche ici au cœur de la désorganisation : le langage. La conduite du héros racinien est essentiellement verbale ; mais aussi par un mouvement d'échange, son verbe se donne sans cesse pour une conduite, en sorte que le discours de l'homme racinien est fait d'un mouvement immédiat : il est *jeté* devant nous (je distingue bien entendu soigneusement le langage de l'écriture). Si par exemple, par une opération quelque peu sacrilège, on prosaïse le discours racinien, sans aucun égard pour le drapé du ton, ce qu'on trouve c'est une agitation formée de mouvements, d'exclamations, de provocations, d'en-

Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle. " (*Bér.* IV, 5.)

" Ah ! croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer ? " (*Baj.* III, 4.)

* Exemple :

" Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père. " (*Phèd.* III, 3.)

En dépit du caractère réputé conventionnel de la langue classique, je crois mal à la sclérose de ses images. Je crois au contraire que cette langue tire sa spécialité (et sa très grande beauté) du caractère ambigu de ses métaphores, qui sont à la fois concept et objet, signe et image.

** " Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir. " (*Brit.* II, 3.)

" Le nom d'amant peut-être offense son courage ;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage. " (*Phèd.* II, 1.)

*** " Libre des soins cruels où j'allais m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger. " (*Baj.* IV, 5.)

chérissements, d'indignations, bref la génétique même du langage, non sa maturité. Le *logos* racinien ne se détache jamais de lui-même, il est expression, non transitivité, il n'introduit jamais au maniement d'un objet ou à la modification d'un fait ; il reste toujours dans une sorte de tautologie épuisante, langage du langage. Il est probable que l'on pourrait le ramener à un nombre fini d'articulations ou de clausules, d'une nature entièrement *triviale :* non point parce que les " sentiments " sont vulgaires (ce qu'a cru avec délice la critique vulgaire, celle de Sarcey et de Lemaître*), mais parce que la trivialité est la forme propre du sous-langage, de ce *logos* qui naît sans cesse et ne s'accomplit jamais. C'est d'ailleurs là-même qu'est la réussite de Racine : son écriture poétique a été suffisamment transparente pour laisser deviner le caractère presque poissonnier de la " scène " : le substrat articulatoire est si proche, qu'il donne au discours racinien une sorte de respiration souple, de relaxation, et je dirais presque de " swing ".

Logos et Praxis

Ce que la tragédie racinienne met au jour, c'est une véritable universalité du langage. Le langage absorbe ici, dans une sorte de promotion enivrée, toutes les fonctions dévolues ailleurs à d'autres conduites ; on pourrait presque dire que c'est un langage *polytechnique :* il est un organe, peut tenir lieu de la vue, comme si l'oreille voyait** ; il est un sentiment, car aimer, souffrir, mourir, ce n'est jamais ici que parler ; il est une substance, il protège (être *confondu,* c'est cesser de parler, c'est être découvert) ; il est un ordre, il permet au héros de justifier ses agressions ou ses échecs et d'en tirer l'illusion d'un accord

* Pour cette critique, Racine, dans *Andromaque* par exemple, mettait sur scène le cas d'une veuve, qui hésite, avant de se remarier, entre son enfant et le souvenir de son mari. (Cité par Adam, *Hist. de la Litt. franç. au XVIIe siècle,* tome IV, p. 319.)

** Le Sérail permet de faire de l'oreille un véritable organe de perception. (*Baj.* I, 1.)

au monde ; il est une morale, il autorise à convertir la passion en *droit*. Voici peut-être la clef de la tragédie racinienne : parler, c'est faire, le Logos prend les fonctions de la Praxis et se substitue à elle : toute la déception du monde se recueille et se rédime dans la parole, le faire se vide, le langage se remplit. Il ne s'agit nullement de verbalisme, le théâtre de Racine n'est pas un théâtre bavard (bien moins en un sens que celui de Corneille), c'est un théâtre où agir et parler se poursuivent et ne se rejoignent que pour se fuir aussitôt. On pourrait dire que la parole n'y est pas action mais réaction. Cela explique peut-être pourquoi Racine s'est soumis si facilement à la règle formelle de l'unité de temps : pour lui le temps parlé n'a aucune peine à coïncider avec le temps réel, puisque la réalité, c'est la parole ; pourquoi aussi il a fait de *Bérénice* le modèle de sa dramaturgie : l'action y tend à la nullité, au profit d'une parole démesurée*.

La réalité fondamentale de la tragédie, c'est donc cette parole-action. Sa fonction est évidente : médiatiser la Relation de Force. Dans un monde inexorablement divisé, les hommes tragiques ne communiquent que par le langage de l'agression : ils *font* leur langage, ils parlent leur division, c'est la réalité et la limite de leur statut. Le *logos* fonctionne ici comme un précieux tourniquet entre l'espoir et la déception : il donne au conflit originel l'issue d'un troisième terme (parler, c'est durer) il est alors pleinement un faire ; puis il se retire, redevient langage, laisse de nouveau le rapport sans médiation et replonge le héros dans l'échec fondamental qui le protège. Ce *logos* tragique, c'est l'illusion même d'une dialectique, c'est la forme de l'issue, mais ce n'en est que la forme : une fausse porte, contre laquelle le héros vient sans cesse donner, qui est tour à tour le dessin de la porte et son plein.

Ce paradoxe explique le caractère affolé du *logos* racinien : il est à la fois agitation des mots et fascination

* " Le héros et l'héroïne... qui bien souvent souffrent le plus et font le moins. " (D'Aubignac, cité par Schérer, *Dramaturgie franç.*, p. 29.)

du silence, illusion de puissance et terreur de s'arrêter. Confinés dans la parole, les conflits sont évidemment circulaires, car rien n'empêche l'autre de parler encore. Le langage dessine le monde délicieux et terrible des revirements infinis et infiniment possibles ; d'où souvent chez Racine une sorte de marivaudage patient de l'agression : le héros se fait exagérément sot pour entretenir la contention, retarder le temps atroce du silence. Car le silence est irruption du faire véritable, effondrement de tout l'appareil tragique : mettre fin à la parole, c'est engager un processus irréversible. Voici donc qu'apparaît la véritable utopie de la tragédie racinienne : celle d'un monde où la parole serait solution ; mais aussi sa véritable limite : l'improbabilité. Le langage n'est jamais une preuve : le héros racinien ne peut jamais se prouver : on ne sait jamais qui parle à qui*. La tragédie est seulement un échec qui se parle.

Mais, parce que le conflit entre l'être et le faire se résout ici en paraître, un art du spectacle est fondé. Il est certain que la tragédie racinienne est l'une des tentatives les plus intelligentes que l'on ait jamais faites pour donner à l'échec une profondeur esthétique : elle est vraiment l'art de l'échec, la construction admirablement retorse d'un spectacle de l'impossible. En cela elle semble combattre le mythe, puisque le mythe part de contradictions et tend progressivement à leur médiation** : la tragédie, au contraire, immobilise les contradictions, refuse la médiation, tient le conflit ouvert ; et il est vrai que chaque fois que Racine s'empare d'un mythe pour le convertir en tragédie, c'est toujours en un sens pour le récuser, le paralyser, en faire une fable définitivement close. Mais précisément, soumis à une réflexion esthétique profonde, enfermé dans une forme, systématisé de

* " Psychologiquement ", le problème de l'authenticité du héros racinien est insoluble : il est impossible de définir une *vérité* des sentiments de Titus à l'égard de Bérénice. Titus devient *vrai*, seulement au moment où il se sépare de Bérénice, c'est-à-dire où il passe du *Logos* à la *Praxis*.

** Cl. Lévi-Strauss : *Anthropologie structurale*, ch. XI. (Plon.)

pièce en pièce en sorte qu'on peut parler d'une véritable tragédie racinienne, repris enfin par toute une postérité avec admiration, ce refus du mythe devient lui-même mythique : *la tragédie, c'est le mythe de l'échec du mythe :* la tragédie tend finalement à une fonction dialectique : du *spectacle* de l'échec, elle croit pouvoir faire un dépassement de l'échec, et de la passion de l'immédiat une médiation. Toutes choses ruinées, la tragédie reste un *spectacle,* c'est-à-dire un accord avec le monde.

Roland Barthes.

La Thébaïde.

Alexandre le Grand.

Andromaque.

Britannicus.

Bérénice.

LA THÉBAÏDE

Avant d'écrire *la Thébaïde,* Racine avait déjà écrit trois tragédies : *l'Amasie, les Amours d'Ovide* et *Théagène et Chariclée*. Aucune ne nous a été conservée.

On dit que *la Thébaïde* fut demandée à Racine par Molière, et même qu'il lui en suggéra le plan. Molière dirigeait alors le théâtre du Palais-Royal, et il s'agissait de faire échec à *la Thébaïde* de Boyer, qui devait être jouée en novembre 1663 par les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, en lui suscitant au plus vite une pièce rivale. Il semble que Racine ait conduit son travail avec une grande célérité : commencée sans doute en octobre ou en novembre 1663 (c'est-à-dire après son départ d'Uzès), *la Thébaïde* de Racine fut représentée par la troupe de Molière le 20 juin 1664 ; elle fut imprimée en octobre 1664, munie d'une épître dédicatoire au duc de Saint-Aignan, mais sans préface ; puis réimprimée, avec de nombreuses variantes, dans les recueils de 1676 (où figure pour la première fois la Préface), de 1687 et de 1697.

Au bout de quatre représentations, la pièce était déjà tombée. Molière fit un effort, il essaya de la soutenir en y adjoignant *le Médecin volant,* puis *Gorgibus dans le sac.* Mais l'échec était irrémédiable. La pièce n'eut qu'une vingtaine de représentations, dont trois " en visite " ; elle ne fut remarquée que du dédicataire, le duc de Saint-Aignan.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE SAINT-AIGNAN

PAIR DE FRANCE

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi que quand ma pièce ne m'aurait produit que cet avantage, je pourrais dire que mon succès aurait passé mes espérances. Et que pouvais-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un si juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde? Aussi, Monseigneur, *si la* Thébaïde *a reçu quelques applaudissements, c'est sans doute*

* Le duc de Saint-Aignan était un grand seigneur amateur de littérature. Il avait admiré *la Renommée aux Muses,* l'une des premières œuvres poétiques de Racine (1663) et avait demandé à voir l'auteur. L'épître dédicatoire ne figure que dans la première édition de *la Thébaïde* (1664).

qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur ; et il semble que vous lui ayez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espère qu'étant dépouillée des ornements du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler. On sait, Monseigneur, *que si vous avez une parfaite connaissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes que les vôtres m'ont été avantageuses : aussi bien je ne vous dirais que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire avec un profond respect que je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce que pour les autres qui la suivent*. J'étais fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avais faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit. Ils m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la Thébaïde. Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou sous le nom d'*Antigone*. Mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste était en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entrait dans des intérêts tout nouveaux. Et il avait réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniciennes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'actions avait pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs était remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu près mon plan sur *les Phéniciennes* d'Euripide. Car pour *la Thébaïde* qui est dans Sénèque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme lui, que non seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savait ce que c'était que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paraît presque pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est *la Thébaïde*. C'est-à-dire le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Et je doute que je lui en donnasse davantage si c'était à recommencer. Car il faudrait que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les

* Cette préface parut pour la première fois dans le recueil de 1676.

deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupait tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait. Et alors cette passion, qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets. En un mot, je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

ACTEURS

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes[1].
POLYNICE, frère d'Etéocle.
JOCASTE, mère de ces deux princes et d'Antigone[2].
ANTIGONE, sœur d'Etéocle et de Polynice.
CRÉON, oncle des princes et de la princesse.
HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.
OLYMPE, confidente de Jocaste.
ATTALE, confident de Créon.
Un soldat de l'armée de Polynice.
Gardes.

La scène est à Thèbes, dans une salle du palais royal.

LA THÉBAÏDE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

JOCASTE • OLYMPE

JOCASTE

Ils sont sortis[2], Olympe? Ah! mortelles douleurs!
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs!
Mes yeux depuis six mois étaient ouverts aux larmes,
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes!
Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!
Mais en sont-ils aux mains?

OLYMPE

Du haut de la muraille
Je les ai vus déjà tous rangés en bataille;
J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts;
Et pour vous avertir j'ai quitté les remparts.

J'ai vu, le fer en main, Etéocle lui-même ;
Il marche des premiers, et d'une ardeur extrême
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.
Que l'on coure avertir et hâter la princesse ;
Je l'attends. Juste ciel, soutenez ma faiblesse !
Il faut courir, Olympe, après ces inhumains ;
Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas ! à ce jour détestable
Dont la seule frayeur me rendait misérable !
Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi,
Et le courroux du sort voulait être assouvi.
O toi, Soleil, ô toi qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons,
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?
Mais ces monstres, hélas ! ne t'épouvantent guères :
La race de Laïus les a rendus vulgaires ;
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père et la mère ont commis.
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchants, et s'ils sont parricides[4].
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux[5].

SCÈNE II

JOCASTE • ANTIGONE • OLYMPE

JOCASTE

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères ?

ANTIGONE

Oui, Madame : on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas
Arrêter, s'il se peut, leur parricide bras.

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ;
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE

Madame, c'en est fait, voici le Roi lui-même.

SCÈNE III

JOCASTE • ANTIGONE • ÉTÉOCLE
OLYMPE

JOCASTE

Olympe, soutiens-moi : ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE

Madame, qu'avez-vous? et quel trouble...

JOCASTE

Ah! mon fils,
Quelles traces de sang vois-je sur vos habits?
Est-ce du sang d'un frère? ou n'est-ce point du vôtre?

ÉTÉOCLE

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,
Pour combattre à mes yeux, ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie :
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux ;
Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux.

JOCASTE

Mais que prétendiez-vous? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine?

ÉTÉOCLE

Madame, il était temps que j'en usasse ainsi,
Et je perdais ma gloire à demeurer ici.
Le peuple, à qui la faim se faisait déjà craindre,
De mon peu de vigueur commençait à se plaindre,

Me reprochant déjà qu'il m'avait couronné,
Et que j'occupais mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire; et quoi qu'il en arrive,
Thèbes dès aujourd'hui ne sera plus captive.
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
J'ai des forces assez pour tenir la campagne,
Et si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polynice et ses fiers alliés
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

JOCASTE

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel! souiller vos armes?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?
Si par un parricide il la fallait gagner,
Ah! mon fils, à ce prix voudriez-vous régner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter votre frère, et régner avec lui.

ÉTÉOCLE

Appelez-vous régner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

JOCASTE

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
Œdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régnerait son année;
Et n'ayant qu'un Etat à mettre sous vos lois,
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire.
Le sort vous appela le premier à l'empire,
Vous montâtes au trône; il n'en fut point jaloux :
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous?

ÉTÉOCLE

Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre;
Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre;

Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.
Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence?
Voudrait-elle obéir à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim?
Prendrait-elle pour roi l'esclave de Mycène[8],
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis?
Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il espérait par lui de voir Thèbes en cendre;
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes;
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines :
Il la faut accuser si je manque de foi;
Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
Qu'auprès du diadème, il n'est rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor : ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien! puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide :
Versez le sang d'un frère; et si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre;
Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand.

ÉTÉOCLE

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous satisfaire :
Il faut sortir du trône et couronner mon frère;
Il faut, pour seconder votre injuste projet,
De son roi que j'étais devenir son sujet;
Et pour vous élever au comble de la joie,

Il faut à sa fureur que je me livre en proie;
Il faut par mon trépas...

JOCASTE

Ah ciel! quelle rigueur!
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire :
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je désire.
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frère à cet honneur suprême.
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous;
Votre règne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime;
Et cet illustre effort, loin d'affaiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois.
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paraît impossible,
Et si le diadème a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.
Accordez cette grâce aux larmes d'une mère.
Et cependant[9], mon fils, j'irai voir votre frère;
La pitié dans son âme aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte :
J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte;
Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir.

ÉTÉOCLE

Madame, sans sortir, vous le pouvez revoir;
Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusque dans ce palais.
J'irai plus loin encore; et pour faire connaître
Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,

Que l'on fasse parler et le peuple et les Dieux.
Si le peuple y consent, je lui cède ma place ;
Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse.
Je ne force personne ; et j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

SCÈNE IV

JOCASTE • ÉTÉOCLE • ANTIGONE
CRÉON • OLYMPE

CRÉON

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes :
Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes ;
L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée ;
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polynice, et lui parler de paix.
Créon, la Reine ici commande en mon absence ;
Disposez tout le monde à son obéissance ;
Laissez, pour recevoir et pour donner ses lois,
Votre fils Ménecée, et j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.
Commandez-lui, Madame.

à Créon.

Et vous, vous me suivrez.

CRÉON

Quoi ? Seigneur...

ÉTÉOCLE

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON

Et vous quittez ainsi la puissance absolue ?

ÉTÉOCLE

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas :
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.

SCÈNE V

JOCASTE • ANTIGONE • CRÉON
OLYMPE

CRÉON

Qu'avez-vous fait, Madame? et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE

Il va tout conserver;
Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.

CRÉON

Eh quoi, Madame, eh quoi? dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le Roi se laisse ôter la victoire des mains?

JOCASTE

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle :
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne pas les séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire?

CRÉON

Leur courroux est trop grand...

JOCASTE

Il peut être adouci.

CRÉON

Tous deux veulent régner.

JOCASTE

Ils régneront aussi.

CRÉON

On ne partage point la grandeur souveraine ;
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE

L'intérêt de l'Etat leur servira de loi.

CRÉON

L'intérêt de l'Etat est de n'avoir qu'un roi,
Qui d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différents,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire
Un frère détruirait ce qu'aurait fait un frère ;
Vous les verriez toujours former quelque attentat[10],
Et changer tous les ans la face de l'Etat.
Ce terme limité, que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour à tour :
Pareils à des torrents qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

JOCASTE

On les verrait plutôt par de nobles projets
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine :
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piège où vous les attendez.
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis ;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune.

Vous inspirez au Roi[11] vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON

Je ne me repais point de pareilles chimères.
Mes respects pour le Roi sont ardents et sincères;
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime;
Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime :
Je ne m'en cache point. Mais à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

JOCASTE

Je suis mère, Créon; et si j'aime son frère,
La personne du Roi ne m'en est pas moins chère.
De lâches courtisans peuvent bien le haïr;
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres :
Les ennemis du Roi ne sont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes père, et dans ces ennemis
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON

Oui, je le sais, Madame, et je lui fais justice :
Je le dois, en effet, distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un;
Et je souhaiterais, dans ma juste colère,
Que chacun le haït comme le hait son père.

ANTIGONE

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CRÉON

Je le vois bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige;
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,

C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles;
Leurs grandes actions sont les plus criminelles :
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE

Ecoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE

Mais un père à ce point doit-il être emporté?
Vous avez trop de haine.

CRÉON

Et vous, trop de bonté.
C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes;
Tout vous semble permis; mais craignez mon courroux :
Vos libertés enfin retomberaient sur vous.

ANTIGONE[13]

L'intérêt du public agit peu sur son âme,
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.
Je le sais; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON

Je le ferai, Madame; et je veux par avance
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris;
Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le Roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.
Adieu : faites venir Hémon et Polynice.

JOCASTE

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux;
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCÈNE VI

JOCASTE • ANTIGONE • OLYMPE

ANTIGONE

Le perfide! A quel point son insolence monte!

JOCASTE

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt, si nos désirs sont exaucés des Cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère :
Appelons promptement Hémon et votre frère;
Je suis pour ce dessein prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polynice,
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin fais parler mes douleurs.

ANTIGONE, *demeurant un peu après sa mère.*

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O Ciel, en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle; et permets en ce jour
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

ANTIGONE • HÉMON

HÉMON

Quoi ? vous me refusez votre aimable présence
Après un an entier de supplice et d'absence ?
Ne m'avez-vous, Madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux ?

ANTIGONE

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère ?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère ?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix ?

HÉMON

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles :
Ils iront bien sans nous consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses dieux.
Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ?
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié ?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié ?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidèle ?
Songiez-vous que la mort menaçait loin de vous
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
Ah ! d'un si bel objet quand une âme est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas !
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas !
Un moment loin de vous me durait une année ;
J'aurais fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé jusques à mon retour
Que mon éloignement vous prouvait mon amour,

Et que le souvenir de mon obéissance
Pourrait en ma faveur parler en mon absence,
Et que pensant à moi vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE

Oui, je l'avais bien cru, qu'une âme si fidèle
Trouverait dans l'absence une peine cruelle ;
Et si mes sentiments se doivent découvrir,
Je souhaitais, Hémon, qu'elle vous fît souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas : mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitait rien qu'il n'éprouvât en lui.
Surtout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre,
O Dieux ! à quels tourments mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis !
Mille objets de douleur déchiraient mes entrailles :
J'en voyais et dehors et dedans nos murailles ;
Chaque assaut à mon cœur livrait mille combats
Et mille fois le jour je souffrais le trépas.

HÉMON

Mais enfin qu'ai-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même ?
J'ai suivi Polynice ; et vous l'avez voulu :
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès lors une amitié sincère ;
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père ;
Sur moi par ce départ j'attirai son courroux ;
Et pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice :
C'est moi que vous serviez en servant Polynice ;
Il m'était cher alors comme il est aujourd'hui,
Et je prenais pour moi ce qu'on faisait pour lui.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avais sur son cœur une entière puissance ;
Je trouvais à lui plaire une extrême douceur,

Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur[14].
Ah ! si j'avais encor sur lui le même empire,
Il aimerait la paix, pour qui mon cœur soupire.
Notre commun malheur en serait adouci :
Je le verrais, Hémon ; vous me verriez aussi.

HÉMON

De cette affreuse guerre il abhorre l'image :
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque, pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le Ciel, touché de nos misères,
Achèvera bientôt de réunir les frères.
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE

Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage.
Je les connais tous deux, et je répondrais bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les Dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCÈNE II

ANTIGONE • HÉMON • OLYMPE

ANTIGONE

Hé bien ! apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?
Que faut-il faire ?

OLYMPE

Hélas !

ANTIGONE

Quoi ? qu'en a-t-on appris ?
Est-ce la guerre, Olympe ?

OLYMPE

Ah ! c'est encore pis !

HÉMON

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE

Princes, pour en juger, écoutez leur réponse :

Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
Il faut, par un ordre fatal,
Que le dernier du sang royal
Par son trépas ensanglante vos terres.

ANTIGONE

O Dieux, que vous a fait ce sang infortuné,
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contents de la mort de mon père ?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère ?

HÉMON

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas ;
Votre vertu vous met à couvert du trépas :
Les Dieux savent trop bien connaître l'innocence.

ANTIGONE

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, serait un faible appui ;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte,
Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains : oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous ;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux princes des Thébains
De n'être pas sortis du dernier des humains.

HÉMON

Peut-on se repentir d'un si grand avantage ?
Un si noble trépas flatte tout mon courage ;
Et du sang de ses rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE

Et quoi ! si parmi nous on a fait quelque offense,
Le Ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance ?

Et n'est-ce pas assez du père et des enfants,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocents ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres :
Punissez-nous, grands Dieux ; mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui ;
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le Ciel punit sur vous et sur votre famille
Et les crimes du père et l'amour de la fille ;
Et ce funeste amour vous nuit encore plus
Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus.

HÉMON

Quoi ? mon amour, Madame ? Et qu'a-t-il de funeste ?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste ?
Et puisque sans colère il est reçu de vous,
En quoi peut-il du Ciel mériter le courroux ?
Vous seule en mes soupirs êtes intéressée :
C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée.
Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissants,
Ils seront criminels ou seront innocents[15].
Que le Ciel à son gré de ma perte dispose,
J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
Aussi bien que ferais-je en ce commun naufrage ?
Pourrais-je me résoudre à vivre davantage ?
En vain les Dieux voudraient différer mon trépas,
Mon désespoir ferait ce qu'ils ne feraient pas.
Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine :
Attendons... Mais voici Polynice et la Reine.

SCÈNE III

JOCASTE • POLYNICE • ANTIGONE
HÉMON

POLYNICE

Madame, au nom des Dieux, cessez de m'arrêter :
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.

J'espérais que du Ciel la justice infinie
Voudrait se déclarer contre la tyrannie,
Et que lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendrait à chacun son légitime rang.
Mais puisque ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace:
De ce peuple déjà j'ai ressenti l'audace;
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance.
De ses inimitiés rien n'arrête le cours:
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.

JOCASTE

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre règne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLYNICE

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître?
Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être?
Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice:
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter;
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLYNICE

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes ;
De ce titre odieux mes droits me sont garants[16] :
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appelez de ce nom Etéocle lui-même.

JOCASTE

Il est aimé de tous.

POLYNICE

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir ;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple, et tyran de son frère.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître :
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître :
Mais je croirais trahir la majesté des rois,
Si je faisais le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes ?
Vous lassez-vous déjà d'avoir posé les armes ?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verser du sang, moi, de verser des pleurs ?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ?
Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère :
Le cruel pour vous seule avait de l'amitié.

ANTIGONE

Ah ! si pour vous son âme est sourde à la pitié,
Que pourrais-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang ;
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montrait tant d'horreur pour le crime,
Dont l'âme généreuse avait tant de douceur,

Qui respectait sa mère et chérissait sa sœur.
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère :
Il méconnaît sa sœur, il méprise sa mère ;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers, ou bien des ennemis.

POLYNICE

N'imputez point ce crime à mon âme affligée :
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée ;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connais toujours, et suis toujours le même.

ANTIGONE

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encor à tant de déplaisirs ?

POLYNICE

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère
Que de lui faire ici cette injuste prière,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieu ! qu'est-ce qu'Etéocle a de plus inhumain ?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE

Non, non, vos intérêts me touchent davantage.
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point :
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me serait un supplice,
S'il en devait coûter le sceptre à Polynice ;
Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus longtemps.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie :
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie
Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grâce légère
Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère ?

JOCASTE

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter?
Quoi? ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve?
Dès qu'elle a commencé faut-il qu'elle s'achève?
Vous voyez qu'Etéocle a mis les armes bas;
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas.

ANTIGONE

Oui, mon frère, il n'est pas comme vous inflexible:
Aux larmes de sa mère il a paru sensible;
Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui.
Vous l'appelez cruel, vous l'êtes plus que lui.

HÉMON

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine
Laisser agir encor la princesse et la Reine:
Accordez tout ce jour à leur pressant désir;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au prince votre frère
De dire que sans vous la paix se pouvait faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur,
Et vous aurez surtout satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat! Son âme est toute émue!

SCÈNE IV

JOCASTE • POLYNICE • ANTIGONE
HÉMON • Un soldat.

UN SOLDAT

Seigneur, on est aux mains, et la trêve est rompue.
Créon et les Thébains, par l'ordre de leur roi,
Attaquent votre armée, et violent leur foi.
Le brave Hippomédon[17] s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance.
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLYNICE

Ah ! les traîtres ! Allons, Hémon, il faut sortir.
à la Reine.
Madame, vous voyez comme il tient sa parole ;
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE

Polynice ! Mon fils... Mais il ne m'entend plus :
Aussi bien que mes pleurs mes cris sont superflus.
Chère Antigone, allez, courez à ce barbare :
Du moins, allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir ;
Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

JOCASTE • OLYMPE

JOCASTE

Olympe, va-t'en voir ce funeste spectacle :
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle,
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménecée[18] est sorti.

OLYMPE

Je ne sais quel dessein animait son courage :
Une héroïque ardeur brillait sur son visage ;
Mais vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout :
Eclaircis promptement ma triste inquiétude.

OLYMPE

Mais vous dois-je laisser en cette solitude ?

JOCASTE

Va : je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis !

SCÈNE II

JOCASTE, *seule.*

Dureront-ils toujours, ces ennuis si funestes ?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?
O Ciel, que tes rigueurs seraient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accablait les coupables !
Et que tes châtiments paraissent infinis,

Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis !
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infâme
Où de mon propre fils je me trouvai la femme,
Le moindre des tourments que mon cœur a soufferts
Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers.
Et toutefois, ô Dieux, un crime involontaire
Devait-il attirer toute votre colère ?
Le connaissais-je, hélas ! ce fils infortuné ?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands Dieux la suprême justice !
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas :
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas !
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

SCÈNE III

JOCASTE • ANTIGONE

JOCASTE

Hé bien ! en est-ce fait ? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide ?
Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE

Ah ! Madame, en effet
L'oracle est accompli, le Ciel est satisfait.

JOCASTE

Quoi ? mes deux fils sont morts ?

ANTIGONE

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'Etat, et le calme à votre âme :
Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un héros pour l'Etat s'est lui-même immolé.

Je courais pour fléchir Hémon et Polynice ;
Ils étaient déjà loin avant que je sortisse :
Ils ne m'entendaient plus, et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelaient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille ;
Et moi, je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardait comme moi
L'approche d'un combat qui le glaçait d'effroi.
A cet instant fatal, le dernier de nos princes,
L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces,
Ménecée, en un mot, digne frère d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon,
De l'amour du pays montrant son âme atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte ;
Et se faisant ouïr des Grecs[19] et des Thébains :
Arrêtez, a-t-il dit, *arrêtez, inhumains !*
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle :
Les soldats, étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours ;
Et ce prince aussitôt poursuivant son discours :
Apprenez, a-t-il dit, *l'arrêt des destinées,*
Par qui vous allez voir vos misères bornées.
Je suis le dernier sang de vos rois descendu,
Qui par l'ordre des Dieux doit être répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre,
Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre.
Il se tait, et se frappe en achevant ces mots ;
Et les Thébains, voyant expirer ce héros,
Comme si leur salut devenait leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang,
Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
Créon, à son exemple, a jeté bas les armes,
Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes ;
Et l'un et l'autre camp, les voyant retirés,
Ont quitté le combat, et se sont séparés.
Et moi, le cœur tremblant, et l'âme toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.
Est-il possible, ô Dieux, qu'après ce grand miracle
Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle?
Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes fils s'en laissent désarmer?
La refuserez-vous, cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

ANTIGONE

Oui, oui, cette vertu sera récompensée:
Les Dieux sont trop payés du sang de Ménecée;
Et le sang d'un héros, auprès des Immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE

Connaissez mieux du Ciel la vengeance fatale:
Toujours à ma douleur il met quelque intervalle;
Mais, hélas! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr.
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix,
Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amène mon fils; il veut que je le voie;
Mais, hélas! combien cher me vend-il cette joie!
Ce fils est insensible et ne m'écoute pas;
Et soudain il me l'ôte, et l'engage aux combats.
Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère,
Il feint de s'apaiser, et devient plus sévère:
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
Polynice endurci n'écoute que ses droits;

Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix,
Oui, du lâche Créon. Cette âme intéressée
Nous ravit tout le fruit du sang de Ménecée ;
En vain pour nous sauver ce grand prince se perd :
Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes héros cet infidèle père...

ANTIGONE

Ah ! le voici, Madame, avec le Roi mon frère.

SCÈNE IV

JOCASTE • ÉTÉOCLE
ANTIGONE • CRÉON

JOCASTE

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi ?

ÉTÉOCLE

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps[20] ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute allait être cruelle,
Et son événement vidait notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas
De tous les combattants a retenu le bras.
Ce prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des Dieux la réponse fatale ;
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE

Ah ! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
De votre ambition vaincre l'emportement ?
Un exemple si beau vous invite à le suivre.
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre :

Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frère :
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O Dieux ! aimer un frère, est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort ?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre
De répandre son sang qu'en vous d'aimer le vôtre ?

ÉTÉOCLE

Son illustre vertu me charme comme vous,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux ;
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie :
La gloire bien souvent nous porte à la haïr ;
Mais peu de souverains font gloire[21] d'obéir.
Les Dieux voulaient son sang ; et ce prince sans crime
Ne pouvait à l'Etat refuser sa victime ;
Mais ce même pays, qui demandait son sang,
Demande que je règne, et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure :
Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure ;
Et Thèbes me verra, pour apaiser son sort,
Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON

Ah ! Ménecée est mort, le Ciel n'en veut point d'autre :
Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre ;
Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE

Eh quoi ? même Créon pour la paix se déclare ?

CRÉON

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé :
Mon fils est mort, Seigneur.

ÉTÉOCLE

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON

Sur qui me vengerais-je en ce malheur extrême ?

ÉTÉOCLE

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même
Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON

Ah ! dans ses ennemis
Je trouve votre frère, et je trouve mon fils !
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre ?
Et dois-je perdre un fils, pour en venger un autre ?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré :
Serai-je sacrilège, ou bien dénaturé ?
Souillerai-je ma main d'un sang que je révère ?
Serai-je parricide, afin d'être bon père ?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce serait me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.
Je me consolerai si ce fils que je plains
Assure par sa mort le repos des Thébains.
Le Ciel promet la paix au sang de Ménecée ;
Achevez-la, Seigneur : mon fils l'a commencée ;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu ;
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Ménecée il n'est rien d'impossible.
Que Thèbes se rassure après ce grand effort :
Puisqu'il change votre âme, il changera son sort.
La paix dès ce moment n'est plus désespérée :
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis :
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.
à Étéocle.
Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche ;
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche ;

Soulagez une mère, et consolez Créon :
Rendez-moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE

Mais enfin c'est vouloir que je m'impose un maître :
Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être ;
Il demande surtout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCÈNE V

JOCASTE • ÉTÉOCLE • ANTIGONE
CRÉON • ATTALE

ATTALE

Polynice, Seigneur, demande une entrevue :
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON

Peut-être qu'adouci
Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs mêmes sont las de servir sa colère ;
Et j'ai su depuis peu que le Roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène, et le fait roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et lui promettez tout, hormis le diadème.

ÉTÉOCLE

Hormis le diadème, il ne demande rien.

JOCASTE

Mais voyez-le du moins.

CRÉON

Oui, puisqu'il le veut bien :
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire ;
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE

Allons donc le chercher.

JOCASTE

Mon fils, au nom des Dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE

Hé bien, Madame, hé bien ! qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE

Ah ! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCÈNE VI

CRÉON • ATTALE

CRÉON

L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse ; et cette âme farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone
Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône ;
Nous verrons, quand les Dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE

Et qui n'admirerait un changement si rare ?
Créon même, Créon pour la paix se déclare !

CRÉON

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins?

ATTALE

Oui, je le crois, Seigneur, quand j'y pensais le moins;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous moments cet effort magnanime
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménecée, en mourant, n'a rien fait de plus beau;
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie
Lui pourrait bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON

Ah! sans doute, qui peut d'un généreux effort
Aimer son ennemi peut bien aimer la mort[22].
Quoi? je négligerais le soin de ma vengeance,
Et de mon ennemi je prendrais la défense?
De la mort de mon fils Polynice est l'auteur,
Et moi je deviendrais son lâche protecteur?
Quand je renoncerais à cette haine extrême,
Pourrais-je bien cesser d'aimer le diadème?
Non, non: tu me verras d'une constante ardeur
Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères:
Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Surtout depuis deux ans ce noble soin m'inspire:
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire.
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Etéocle d'abord j'appuyai l'injustice;
Je lui fis refuser le trône à Polynice.
Tu sais que je pensais dès lors à m'y placer;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?

Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi par vos conseils vont-ils se voir tous deux?

CRÉON

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du Ciel me la rend trop cruelle.
Il s'arme contre moi de mon propre dessein;
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumait lorsque pour mon supplice
Hémon m'abandonna pour servir Polynice:
Les deux frères par moi devinrent ennemis;
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour, je fais rompre la trêve,
J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
On se bat; et voilà qu'un fils désespéré
Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils; et je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même.
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis:
Il m'en coûterait trop s'il m'en coûtait deux fils.
Des deux princes d'ailleurs la haine est trop puissante:
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
Mais leur éloignement ralentit leur colère:
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient:
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,
Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même:
On porte ses remords avec le diadème.

CRÉON

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins :
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
Du plaisir de régner une âme possédée
De tout le temps passé détourne son idée ;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche :
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

ÉTÉOCLE • CRÉON

ÉTÉOCLE

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre ;
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut ; mais je répondrais bien
Que par cette entrevue on n'avancera rien.
Je connais Polynice et son humeur altière ;
Je sais bien que sa haine est encor toute entière ;
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours ;
Et pour moi, je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine.

ÉTÉOCLE

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais :
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée :
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année ;
Elle est née avec nous ; et sa noire fureur
Aussitôt que la vie entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance ;
Que dis-je ? nous l'étions avant notre naissance.
Triste et fatal effet d'un sang incestueux !
Pendant qu'un même sein nous enfermait tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
On dirait que le Ciel, par un arrêt funeste,
Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste ;

Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue :
Plus il approche, et plus il me semble odieux ;
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurais même regret qu'il me quittât[23] l'empire :
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié ;
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne ;
Et puisqu'enfin mon cœur ne saurait se trahir,
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toujours son cœur aspire au diadème ;
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner,
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CRÉON

Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible ;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Eprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes ;
Et si je demandais qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous régniez toujours.
Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,
S'il faut avec la paix recevoir Polynice.
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux ;
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche ;
Ne le soumettez pas à ce prince farouche :
Si la paix se peut faire, il la veut comme moi ;
Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.
Cependant écoutez le prince votre frère,
Et s'il se peut, Seigneur, cachez votre colère ;
Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II

ÉTÉOCLE • CRÉON • ATTALE

ÉTÉOCLE

Sont-ils bien près d'ici?
Vont-ils venir, Attale?

ATTALE

Oui, Seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la princesse et la Reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ÉTÉOCLE

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!

CRÉON

Ah! le voici! Fortune, achève mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage!

SCÈNE III

JOCASTE • ÉTÉOCLE • POLYNICE
ANTIGONE • HÉMON • CRÉON

JOCASTE

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déjà le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frère, après deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous prîtes naissance;
Et moi, par un bonheur où je n'osais penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mes fils, cette union si chère;
Et que chacun de vous reconnaisse son frère.
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits;
Mais pour en mieux juger, voyez-les de plus près.
Surtout que le sang parle et fasse son office.
Approchez, Etéocle; avancez, Polynice...
Hé quoi? loin d'approcher, vous reculez tous deux?
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux[24]?

N'est-ce point que chacun d'une âme irrésolue,
Pour saluer son frère, attend qu'il le salue ;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier ?
Etrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime !
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux ;
Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage.
Quoi ? vous n'en faites rien ? C'est à vous d'avancer ;
Et venant de si loin, vous devez commencer :
Commencez, Polynice, embrassez votre frère ;
Et montrez...

ÉTÉOCLE

Hé, Madame ! à quoi bon ce mystère ?
Tous ces embrassements ne sont guère à propos :
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLYNICE

Quoi ? faut-il davantage expliquer mes pensées :
On les peut découvrir par les choses passées :
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi ;
Et tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLYNICE

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse.

POLYNICE

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE

O Dieux ! que je me vois cruellement déçue !
N'avais-je tant pressé cette fatale vue,
Que pour les désunir encor plus que jamais ?
Ah ! mes fils, est-ce là comme on parle de paix ?
Quittez, au nom des Dieux, ces tragiques pensées.
Ne renouvelez point vos discordes passées :
Vous n'êtes pas ici dans un champ[25] inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main ?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance :
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance ?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour ;
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour :
Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines ;
Enfin moi, qui pour vous pris toujours tant de peines,
Qui pour vous réunir immolerais... Hélas !
Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas !
Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'âme trop dure :
Ils ne connaissent plus la voix de la nature.
à Polynice.
Et vous, que je croyais plus doux et plus soumis...

POLYNICE

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis :
Il ne saurait régner sans se rendre parjure.

JOCASTE

Une extrême justice est souvent une injure.
Le trône vous est dû, je n'en saurais douter ;
Mais vous le renversez en voulant y monter.
Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre ?
Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
Détruire cet empire afin de le gagner ?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?
Thèbes avec raison craint le règne d'un prince
Qui de fleuves de sang inonde sa province.
Voudrait-elle obéir à votre injuste loi ?

Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.
Dieux ! si devenant grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas !
Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas ?

POLYNICE

Ah ! si je suis cruel, on me force de l'être ;
Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint ;
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma patrie ;
De ses gémissements mon âme est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours :
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ;
Et sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce[26],
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse :
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE

Du sang de votre frère ?

POLYNICE

Oui, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène.
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler ;
A tout autre qu'à toi je craignais d'en parler ;
Tout autre aurait voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE

J'accepte ton dessein, et l'accepte avec joie.
Créon sait là-dessus quel était mon désir :
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadème,
Et te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein ;
Et commencez par moi votre horrible dessein.
Ne considérez point que je suis votre mère,
Considérez en moi celle de votre frère.
Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc.
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie :
Cet ennemi sans moi ne verrait pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune :
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une ;
Et sans être ni doux ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver votre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime ;
Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne,
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchais un moment de régner.
Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mère ?

POLYNICE

J'épargne mon pays.

JOCASTE

Et vous tuez un frère.

POLYNICE

Je punis un méchant.

JOCASTE

Et sa mort aujourd'hui
Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aille chercher un maître ;
Qu'errant et vagabond, je quitte mes Etats,

Pour observer des lois qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits serai-je la victime?
Le diadème est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé?
Et cependant il règne, et je suis exilé!

JOCASTE

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne...

POLYNICE

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté,
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un prince étranger que je brigue la place?
Non, non: sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLYNICE

Non, non, la différence est trop grande pour moi:
L'un me ferait esclave, et l'autre me fait roi.
Quoi? ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme?
D'un éclat si honteux je rougirais dans l'âme.
Le trône, sans l'amour, me serait donc fermé?
Je ne régnerais pas, si l'on ne m'eût aimé?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître;
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître,
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point roi, Madame, ou l'être à juste titre;
Que le sang me couronne; ou, s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

JOCASTE

Faites plus, tenez tout de votre grand courage:
Que votre bras tout seul fasse votre partage;

Et dédaignant les pas des autres souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même :
Qu'un superbe laurier soit votre diadème ;
Régnez et triomphez, et joignez à la fois
La gloire des héros à la pourpre des rois.
Quoi ? votre ambition serait-elle bornée
A régner tour à tour l'espace d'une année ?
Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter,
Quelque trône où vous seul ayez droit de monter.
Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLYNICE

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères ?

JOCASTE

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme :
La foudre l'environne aussi bien que le crime.
Votre père et les rois qui vous ont devancés,
Sitôt qu'ils y montaient, s'en sont vus renversés.

POLYNICE

Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterais plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE

Je saurai t'épargner une chute si vaine.

POLYNICE

Ah ! ta chute, crois-moi, précédera la mienne !

JOCASTE

Mon fils, son règne plaît.

POLYNICE

Mais il m'est odieux.

JOCASTE

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE

Et j'ai pour moi les Dieux.

ÉTÉOCLE

Les Dieux de ce haut rang te voulaient interdire,
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire :
Ils ne savaient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître ;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être :
L'un des deux tôt ou tard se verrait renversé,
Et d'un autre soi-même on y serait pressé[27].
Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec lui partager la couronne.

POLYNICE

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumière des cieux.

JOCASTE

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie.
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sauraient vous changer,
Que tardez-vous ? allez vous perdre et me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères ;
Montrez en vous tuant comme vous êtes frères :
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour ;
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse ;
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse.
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir ;
Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

ANTIGONE

Madame... O ciel ! que vois-je ? Hélas ! rien ne les touche !

HÉMON

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE

Princes...

ÉTÉOCLE

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLYNICE

Courons. Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE

Adieu, Princesse, adieu.

ANTIGONE

Mes frères, arrêtez. Gardes, qu'on les retienne ;
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
C'est leur être cruels que de les respecter.

HÉMON

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE

Ah ! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore.
Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
Hélas ! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

ANTIGONE, *seule.*

A quoi te résous-tu, princesse infortunée?
Ta mère vient de mourir dans tes bras :
Ne saurais-tu suivre ses pas,
Et finir en mourant ta triste destinée?
A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc :
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle ?
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre? dois-je mourir?
Un amant me retient, une mère m'appelle :
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend.
Ce que veut la raison, l'amour me le défend
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, hélas! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour!

Oui, tu retiens, Amour, mon âme fugitive ;
Je reconnais la voix de mon vainqueur :
L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivrait au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi :
Je ne vivrais pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidèle...
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II

ANTIGONE • OLYMPE

ANTIGONE

Hé bien! ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE

J'y suis courue en vain : c'en était déjà fait.
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui courait et qui criait aux armes;
Et pour vous dire enfin d'où venait sa terreur,
Le Roi[28] n'est plus, Madame, et son frère est vainqueur.
On parle aussi d'Hémon : l'on dit que son courage
S'est efforcé longtemps de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus :
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE

Ah! je n'en doute pas, Hémon est magnanime :
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime.
Je l'avais conjuré d'empêcher ce forfait;
Et s'il l'avait pu faire, Olympe, il l'aurait fait.
Mais, hélas! leur fureur ne pouvait se contraindre :
Dans des ruisseaux de sang elle voulait s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits :
La mort seule entre vous pouvait mettre la paix.
Le trône pour vous deux avait trop peu de place;
Il fallait entre vous mettre un plus grand espace.
Et que le Ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivants, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore!
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque, de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous[29]!

OLYMPE

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice
Que si la mort vous eût enlevé Polynice.

Ce prince était l'objet qui faisait tous vos soins;
Les intérêts du Roi vous touchaient beaucoup moins.

ANTIGONE

Il est vrai, je l'aimais d'une amitié sincère :
Je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais son frère;
Et ce qui lui donnait tant de part dans mes vœux,
Il était vertueux, Olympe, et malheureux.
Mais, hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime.
Son frère plus que lui commence à me toucher :
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE

Créon vient.

ANTIGONE

Il est triste, et j'en connais la cause :
Au courroux du vainqueur la mort du Roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCÈNE III

ANTIGONE • CRÉON • ATTALE • OLYMPE

CRÉON

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vrai que la Reine...

ANTIGONE

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON

O Dieux ! puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau?

OLYMPE

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau;
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON

Ah! Madame, il est vrai que les Dieux ennemis...

ANTIGONE

N'imputez qu'à vous seul la mort du Roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colère.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit :
Il a cru vos conseils ; sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes;
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes;
De la chute des rois vous êtes les auteurs ;
Mais les rois en tombant entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrâce mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle :
Le Ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON

Madame, je l'avoue; et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE

Mes frères et vos fils ! Dieux ! que veut ce discours?
Quelqu'autre qu'Etéocle a-t-il fini ses jours?

CRÉON

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE

J'ai su que Polynice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres;
Mais, hélas ! apprenez les unes et les autres

ANTIGONE

Rigoureuse Fortune, achève ton courroux.
Ah! sans doute, voici le dernier de tes coups.

CRÉON

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère
Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire :
Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis;
Et prêts à s'égorger, ils paraissaient amis.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage;
Et la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soupirait dans l'âme,
Et qui se souvenait de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrêtaient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et pour les séparer s'expose à leur furie :
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours;
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie!

CRÉON

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras;
Et me reconnaissant : *Je meurs*, dit-il tout bas,
Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse.
En vain à mon secours votre amitié s'empresse :
C'est à ces furieux que vous devez courir.

Séparez-les, mon père, et me laissez mourir.
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle ;
Seulement Polynice en paraît affligé :
Attends, Hémon, dit-il, *tu vas être vengé.*
En effet sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le Roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, et les Grecs[30] à la joie;
Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polynice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime ;
Dans le sang de son frère il semble se baigner :
Et tu meurs, lui dit-il, *et moi je vais régner.*
Regarde dans mes mains l'empire et la victoire ;
Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
Et pour mourir encore avec plus de regret,
Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet.
En achevant ces mots d'une démarche fière,
Il s'approche du Roi couché sur la poussière,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le Roi, qui semble mort, observe tous ses pas :
Il le voit, il l'attend, et son âme irritée
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée[31].
L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piège funeste ;
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,
Il lui perce le cœur ; et son âme ravie,
En achevant ce coup abandonne la vie.
Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.
Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère :
Et l'on dirait qu'encore il menace son frère.

Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

ANTIGONE

Fatale ambition, aveuglement funeste!
D'un oracle cruel suite trop manifeste!
De tout le sang royal il ne reste que nous;
Et plût aux Dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mère!

CRÉON

Il est vrai que des Dieux le courroux embrasé
Pour nous faire périr semble s'être épuisé;
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme.
En m'arrachant mes fils...

ANTIGONE

Ah! vous régnez, Créon;
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude.
Et ne contraignez point ma triste inquiétude.
Aussi bien mes chagrins passeraient jusqu'à vous;
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le trône vous attend, le peuple vous appelle;
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu : nous ne faisons tous deux que nous gêner.
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah! Madame, régnez, et montez sur le trône :
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez :
La couronne est à vous.

CRÉON

Je la mets à vos piés.

ANTIGONE

Je la refuserais de la main des Dieux même;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème!

CRÉON

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connais indigne ;
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire, enfin, Madame?

ANTIGONE

M'imiter.

CRÉON

Que ne ferais-je point pour une telle grâce !
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse :
Je suis prêt...

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCÈNE IV

CRÉON • ATTALE

ATTALE

Son courroux serait-il adouci?
Croyez-vous la fléchir?

CRÉON

Oui, oui, mon cher Attale :
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale,
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône et l'amant couronné.
Je demandais au Ciel la princesse et le trône :
Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour,
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour ;
Il allume pour moi deux passions contraires ;
Il attendrit la sœur, il endurcit les frères ;

Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

ATTALE

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père.
L'ambition, l'amour n'ont rien à désirer;
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer.
En perdant vos deux fils...

CRÉON

Oui, leur perte m'afflige,
Je sais ce que de moi le rang de père exige;
Je l'étais; mais surtout j'étais né pour régner;
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire :
C'est un don que le Ciel ne nous refuse guère.
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux :
Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône est un bien dont le Ciel est avare;
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare;
Bien peu sont honorés d'un don si précieux :
La terre a moins de rois que le Ciel n'a de dieux.
D'ailleurs tu sais qu'Hémon adorait la princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse.
S'il vivait, son amour au mien serait fatal :
En me privant d'un fils, le Ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joie,
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie;
Et sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone;
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi :
J'étais père et sujet, je suis amant et roi.
La princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
Que... Mais Olympe vient.

ATTALE

Dieux! elle est toute en larmes.

SCÈNE V

CRÉON • OLYMPE • ATTALE

OLYMPE

Qu'attendez-vous, Seigneur ? la princesse n'est plus.

CRÉON

Elle n'est plus, Olympe ?

OLYMPE

Ah ! regrets superflus !
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine,
Et du même poignard dont est morte la Reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fière princesse a percé son beau sein.
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,
Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet[32] ce que j'ai dû sentir.
Mais sa belle âme enfin, toute prête à sortir :
Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie,
Dit-elle ; et ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras,
Et j'ai cru que mon âme allait suivre ses pas :
Heureuse mille fois si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle !

Elle s'en va.

SCÈNE VI

CRÉON • ATTALE

CRÉON

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux !
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore ;
Et pour ne me point voir, vous les fermez encore !
Quoique Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,

Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine ;
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine
Ou pour vous adoucir ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc...

ATTALE *et des gardes.*

Ah ! Seigneur, quelle cruelle envie !

CRÉON

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie.
Amour, rage, transports, venez à mon secours ;
Venez, et terminez mes détestables jours ;
De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
Toi, justifie, ô Ciel, la foi de tes oracles :
Je suis le dernier sang du malheureux Laïus ;
Perdez-moi, Dieux cruels, ou vous serez déçus.
Reprenez, reprenez cet empire funeste :
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
Le trône et vos présents excitent mon courroux ;
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes ;
Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.
Polynice, Etéocle, Jocaste, Antigone[23],
Mes fils, que j'ai perdus pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez... Mon trépas va venger votre perte ;
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte ;
Je ressens à la fois mille tourments divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.

Il tombe entre les mains des gardes.

FIN DE LA THÉBAIDE

COMMENTAIRE

Quel est le sujet de *la Thébaïde?* La haine. Il y a bien des haines dans le théâtre de Racine. Axiane hait Taxile, Hermione Andromaque, Néron Britannicus, Roxane Atalide, Eriphile Iphigénie, Aman Mardochée, Joad Mathan. Ce sont là des haines franches, hétérogènes pourrait-on dire. Il y a aussi des haines ambiguës, familiales ou amoureuses, celles qui opposent des êtres *naturellement* très proches : Agrippine et Néron, Xipharès et Pharnace, Roxane et Bajazet, Hermione et Pyrrhus, Athalie et Joas. Dans *la Thébaïde,* la haine est de cette sorte-là. C'est une haine homogène, elle oppose le frère au frère, le même au même[1]. Etéocle et Polynice sont si semblables, que la haine est entre eux comme un courant interne qui agite une même masse. La haine ne divise pas les deux frères : Racine nous dit sans cesse qu'elle les rapproche ; ils ont besoin l'un de l'autre pour vivre et pour mourir, leur haine est l'expression d'une complémentarité, elle tire sa force de cette unité même : ils se haïssent de ne pouvoir se distinguer.

C'est donc peu de dire qu'ils sont proches : ils sont contigus. Frères jumeaux, enfermés dès l'origine de la vie dans le même œuf, élevés ensemble dans le même lieu, ce palais où aujourd'hui ils sont confrontés[2], ils ne se sont jamais quittés ; un arrêt de leur père les a condamnés à occuper la même fonction, et cette fonction (la royauté de Thèbes) est une place : occuper le même trône, c'est, à la lettre, occuper le même espace[3] ; combattre pour ce

1. Pendant le XVIIe siècle, *la Thébaïde* s'est surtout appelée *les Frères ennemis.*

2. " Considérez ces lieux où vous prîtes naissance... " (IV, 3.)

3. " Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître ;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être... " (IV, 3.)

trône, c'est disputer le lieu où ils veulent loger leur propre corps, c'est rompre enfin cette loi qui les a faits jumeaux.

Née d'une unité physique, c'est dans le corps même de l'adversaire que la haine va chercher sa force d'entretien. Condamnés par la nature et la décision de leur père à une coexistence infinie, les deux frères puisent dans cet enlacement le ferment précieux de leur conflit. Dès avant leur naissance, nous dit Racine, dans le ventre même de leur mère, déjà collés l'un à l'autre, les deux fœtus combattaient[4]. De cette scène originelle, leur vie n'est qu'une répétition monotone. Le trône où les place en même temps leur père (car la succession alternée des règnes n'est évidemment qu'un substitut mathématique de la coïncidence des espaces), le trône ne fait que répéter cette aire primitive. Ce qu'ils souhaitent pour vider leur haine, ce n'est nullement la bataille, l'anéantissement stratégique, abstrait, de l'ennemi : c'est le corps à corps individuel, c'est l'embrassement physique ; et c'est ainsi qu'ils meurent, dans le champ clos. Que ce soit matrice, trône ou arène, ils ne peuvent jamais échapper au même espace qui les enferme, un protocole unique a réglé leur naissance, leur vie et leur mort. Et l'effort qu'ils font pour s'arracher l'un de l'autre n'est que le triomphe final de leur identité.

Le premier conflit racinien est donc déjà un corps à corps. C'est là, je crois, l'originalité de *la Thébaïde :* non que deux frères se haïssent, thème hérité d'un folklore très ancien ; mais que cette haine soit la haine de deux corps, que le corps soit l'aliment souverain de la haine[5].

> " Le trône pour vous deux avait trop peu de place ;
> Il fallait entre vous mettre un plus grand espace..." (V, 2.)

4. " Pendant qu'un même sein nous renfermait tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine." (IV, 1.)

5. " Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,
Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser." (III, 6.)
" Plus il approche, et plus il me semble odieux." (IV, 1.)

Dès ce moment, l'impatience du héros racinien est physique, il lutte toujours contre une fascination, commune à l'amour et à la haine[6] : Eros est une puissance ambiguë.

Racine a bien compris que c'était en insistant sur la nature corporelle de cette haine qu'il rendait le mieux compte de sa gratuité. Il y a sans doute entre les deux frères une contestation politique autour du pouvoir : Polynice s'appuie sur le droit divin, Etéocle sur le suffrage populaire, deux conceptions du Prince semblent s'affronter. Mais en fait, le vrai Prince, c'est Créon : lui veut régner. Pour les deux frères, le trône n'est qu'un alibi[7] : ils se haïssent absolument, et ils le savent par cette émotion physique qui les saisit l'un en face de l'autre[8]. Racine a très bien deviné cette vérité toute moderne, que c'est finalement le corps d'autrui qui est son essence la plus pure : c'est parce qu'elle est physique que la haine des deux frères est une haine d'essence[9]. Organique, elle a toutes les fonctions d'un absolu : elle occupe, nourrit, console du malheur, donne de la joie, permane au-delà de la mort[10] ; bref elle est une transcendance. Elle fait vivre en même temps qu'elle fait mourir, et c'est là son ambiguïté très moderne.

Car cette première haine racinienne, par une confusion capitale, est déjà à la fois un mal et son remède. Il faut ici remonter à son origine : le Sang qui coule dans les veines des deux ennemis, l'inceste, la faute du Père. Or nous savons que chez Racine, le Sang, le Destin et les Dieux sont une même force négative, un *mana,* un *ailleurs* dont le vide dessine l'irresponsabilité humaine. Les deux frères ne peuvent être responsables d'une haine qui leur vient d'un au-delà d'eux-mêmes — et c'est là leur mal-

6. "...Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour." (IV, 1.)

7. "J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire." (IV, 1.)

8. "...Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous ! " (IV, 2.)

9. "Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais." (IV, 1.)

10. "Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère." (V, 3.)

heur — mais ils peuvent en inventer les formes, faire de cette haine un protocole auquel ils président pleinement : assumer leur haine, c'est déjà rencontrer la liberté tragique, qui n'est autre que la reconnaissance d'une Nécessité. Les deux frères se connaissent haineux comme Phèdre se connaîtra coupable, et cela accomplit la tragédie. Nous voici au cœur de la métaphysique racinienne : l'homme paye de sa faute le caprice des Dieux[11], il se fait coupable pour absoudre les Dieux ; en accomplissant un crime qu'il n'a pas voulu, il redresse d'une façon propitiatoire l'absurdité scandaleuse d'un Dieu qui punit ce qu'il a lui-même ordonné[12], confond la faute et la punition, fait de l'acte humain à la fois un crime et un tourment, et ne définit l'homme que pour le condamner. Ainsi s'ébauche dans *la Thébaïde* un système blasphématoire qui aura son couronnement dans les dernières tragédies, *Phèdre, Athalie*. Le fond de ce système est une théologie inversée : l'homme prend sur lui la faute des Dieux, son Sang rachète leur malignité. Les Dieux ont mis injustement la haine entre Etéocle et Polynice ; en acceptant de vivre cette haine, Etéocle et Polynice justifient les Dieux.

Entre les Dieux, puissants et coupables, et l'homme, faible et innocent, il s'établit ainsi une sorte de compromis, qui est le Mal ; une légalité très archaïque nourrit les deux termes du rapport de force : les Dieux et les hommes ; telle est l'économie de la tragédie rigoureuse. Mais nous savons que celle de Racine est un système baroque ; un héritage très ancien, venu à la fois du fond des âges et du fond de Racine, y lutte avec les premières forces de l'esprit bourgeois ; la tragédie racinienne est impure, il y a toujours en elle quelque point de pourrissement. Dans *la Thébaïde,* ce point existe : c'est Créon. Créon esquisse une rupture de la légalité tragique[13], à

11. Les Dieux ? ou Dieu ? Racine dit élégamment : le Ciel.

12. " Voilà de ces grands Dieux la suprême justice !
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ;
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas ! " (III, 2.)

13. Cette rupture est également ébauchée par Hémon, qui définit son amour *contre* les Dieux. (II, 2.)

peu près comme Pyrrhus dans *Andromaque* ou Néron dans *Britannicus*. Du complexe parasitaire qui unit les Dieux et les frères, il entend s'échapper. Pour lui, le monde existe, et c'est là son salut. La haine des jumeaux est un mouvement sans objet, qui tourne infiniment sur lui-même ; les passions de Créon savent s'arrêter sur une fin qui leur est extérieure, elles se donnent des objets réels, mondains : il aime une femme, il veut régner ; son échec même est contingent, il n'est pas un Destin. Face à la Loi collective, au Sang familial, au Temps répété de la Vendetta, il dessine le statut du premier homme racinien, qui ne reconnaît plus le Passé comme une valeur et ne veut puiser qu'en lui sa propre Loi[14].

L'opposition poétique n'est donc pas entre les deux frères, elle est entre eux et Créon. Faisant du Sang qui les unit la substance même de leur haine, les jumeaux vivent la Nature comme un enfer, mais ils n'en sortent pas ; ils ne font que substituer à la fraternité son contraire ; en inversant les termes du rapport affectif, ils y restent enfermés, et c'est la symétrie même de leur situation qui leur interdit toute issue ; ils sont collés l'un à l'autre par un rapport d'agression, c'est-à-dire de pure complémentarité. Créon, lui, rompt ce protocole ; il n'a pas d'ennemis, il n'a que des obstacles : indifférent, et non hostile, à la filialité[15], sa liberté passe par une *dénaturation* explicite[16] : il est déjà cette figure secondaire et pourtant menaçante que l'on trouve dans toute la tragédie racinienne comme la Destruction de la Tragédie, et qui est l'Individu.

R. B.

14. "Et sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds." (V, 4.)

15. "Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire." (V, 4.)

16. "La nature est confuse et se tait aujourd'hui." (V, 2, var.)

ALEXANDRE LE GRAND

Tragédie

Racine entreprit d'écrire *Alexandre* dans le courant de l'année 1664 ; en février 1665, trois actes et demi sont prêts, et Racine peut en faire une lecture publique. La première représentation eut lieu le 4 décembre 1665, au Palais Royal, concurremment à une ancienne tragédie de Boyer, *le Grand Alexandre,* jouée par la troupe rivale de Molière, à l'Hôtel de Bourgogne.

Le succès fut tout de suite très grand. Madame, Monsieur, le Grand Condé assistent à l'une des premières représentations. Et c'est en plein succès, le 18 décembre 1665, par un procédé dont l'immoralité est peu discutable, que Racine, sans retirer sa pièce à Molière, la donne aussi aux Grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, qui avaient la réputation de jouer mieux la tragédie. Ulcéré, Molière continue cependant à représenter *Alexandre* jusqu'au 27 décembre. Pendant une dizaine de jours, la pièce est donc jouée sur deux théâtres à la fois, avec un égal succès. Puis, à partir du 27 décembre, seul l'Hôtel de Bourgogne continue à la jouer.

L'œuvre suscita des observations, tout au moins des incertitudes : les uns trouvaient Alexandre trop tendre, les autres trop guerrier. Mais ces discussions mêmes attestent la considération du public et de la critique : la réputation de Racine commence avec *Alexandre*.

La pièce fut imprimée en 1666, puis en 1672, 1681 et 1689 ; elle figure en outre dans les recueils de 1676, 1687 et 1697. L'Epître au Roi ne se trouve que dans les éditions de 1666 et 1672. La première préface est de 1672, la seconde de 1676.

AU ROI

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de Votre Majesté, *c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais,* Sire, *j'espère que* V. M. *ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme* Elle *n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plus tôt paru devant Elle, qu'Elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les peuples du*

monde se taisent, comme l'Ecriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration, que jusques ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais,* Sire, *votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasements et sur les ruines; et déjà* V. M. *est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérants. Et l'on sait avec quelle ardeur* V. M. *Elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne laisait encore que pleurer pour les victoires de son père. Mais Elle me permettra de lui dire que, devant Elle, on n'a point vu de roi qui à l'âge d'Alexandre ait fait paraître la conduite d'Auguste, qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avait pas eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de Lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais,* Sire, *je ne songe pas qu'en voulant louer* V. M., *je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces,* Votre Majesté *se couvrira Elle-même d'une gloire toute nouvelle; que nous La reverrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas*

* *Siluit terra in conspectu ejus* (.... et toute la terre se tut devant lui). (*Maccabées*, I, 1, 3.)

souffrir que V. M. *ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages; mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,*

SIRE,

de Votre Majesté,

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce ; et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait : je me fais trop de justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès que l'on ait représenté mon *Alexandre,* et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme et m'exciter à faire mieux dans la suite. Mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée de certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas. On se contente de ne le plus voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite à ma pièce le visage de ces censeurs. Ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisait. Ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner. Ce n'est pas, comme j'ai déjà dit, que je croie ma pièce sans défauts. On sait avec quelle déférence j'ai écouté les avis sincères de mes véritables amis, et l'on verra même que j'ai profité en quelques endroits des conseils que j'en ai reçus. Mais je n'aurais jamais fait si

je m'arrêtais aux subtilités de quelques critiques, qui prétendent assujettir le goût du public aux dégoûts d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs, par un branlement de tête et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la *Poétique* d'Aristote.

En effet, que répondrais-je à ces critiques qui condamnent jusques au titre de ma tragédie, et qui ne veulent pas que je l'appelle *Alexandre,* quoique Alexandre en fasse la principale action, et que le véritable sujet de la pièce ne soit autre chose que la générosité de ce conquérant? Ils disent que je fais Porus plus grand qu'Alexandre. Et en quoi paraît-il plus grand? Alexandre n'est-il pas toujours vainqueur? Il ne se contente pas de vaincre Porus par la force de ses armes, il triomphe de sa fierté même par la générosité qu'il fait paraître en lui rendant ses Etats. Ils trouvent étrange qu'Alexandre, après avoir gagné la bataille, ne retourne pas à la tête de son armée, et qu'il s'entretienne avec sa maîtresse, au lieu d'aller combattre un petit nombre de désespérés qui ne cherchent qu'à périr. Cependant, si l'on en croit un des plus grands capitaines de ce temps, Ephestion n'a pas dû s'y trouver lui-même. Ils ne peuvent souffrir qu'Ephestion fasse le récit de la mort de Taxile en présence de Porus, parce que ce récit est trop à l'avantage de ce prince. Mais ils ne considèrent pas que l'on ne blâme les louanges que l'on donne à une personne en sa présence, que quand elles peuvent être suspectes de flatterie, et qu'elles font un effet tout contraire quand elles partent de la bouche d'un ennemi et que celui qu'on loue est dans le malheur. Cela s'appelle rendre justice à la vertu, et la respecter même dans les fers. Il me semble que cette conduite répond assez bien à l'idée que les historiens nous donnent du favori d'Alexandre. Mais au moins, disent-ils, il devrait épargner la patience de son maître, et ne pas tant vanter devant lui la valeur de son ennemi. Ceux qui tiennent ce langage ont sans doute oublié que Porus vient d'être défait par Alexandre, et que les louanges que l'on donne

au vaincu retournent à la gloire du vainqueur. Je ne réponds rien à ceux qui blâment Alexandre de rétablir Porus en présence de Cléofile. C'est assez pour moi que ce qui passe pour une faute auprès de ces esprits qui n'ont lu l'histoire que dans les romans, et qui croient qu'un héros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa maîtresse, a reçu des louanges de ceux qui, étant eux-mêmes de grands héros, ont droit de juger de la vertu de leurs pareils. Enfin la plus importante objection que l'on me fasse, c'est que mon sujet est trop simple et trop stérile. Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité. Mais de quoi se plaignent-ils si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont liées nécessairement les unes avec les autres, si tous les acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir, et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin ? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble. Les uns disent que Taxile n'est pas assez honnête homme ; les autres, qu'il ne mérite point sa perte. Les uns soutiennent qu'Alexandre n'est pas assez amoureux ; les autres me reprochent qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier. Je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis, et je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence, et avec des sentiments si opposés.

SECONDE PRÉFACE

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais surtout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui était entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur, qui lui demandait comment il voulait qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses Etats, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie, et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avait trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : " O Athéniens, combien de travaux j'endure pour me faire louer de vous ! " J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractère a plu énormément sur notre théâtre, jusque-là que des personnes m'ont reproché que je faisais ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus ; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la gloire d'Alexandre, que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est

dans le malheur. " Car, comme dit Sénèque, nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. *Ita affecti sumus, ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser.*"

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention : Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenait assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin : *Regna Cleofidis reginæ petit, quæ, cum se dedisset ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat ; filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui postea regnum Indorum potitus est**. Il paraît par la suite de ce passage que les Indiens regardaient cette Cléofile comme les Romains regardèrent Cléopâtre. Aussi y a-t-il quelque conformité entre les aventures de ces deux reines ; et Cléofile en usa avec Alexandre à peu près comme Cléopâtre en a usé depuis envers César. L'une eut un fils, qu'elle appelait Alexandre ; et l'autre eut un fils, qu'elle appelait Césarion. On pouvait ajouter cette ressemblance au parallèle que l'on a fait de ces deux conquérants, d'autant plus qu'ils se ressemblent beaucoup dans la manière dont ils ont été amoureux. Cette passion ne les a jamais tourmentés plus que de raison. Et quand Cléofile aurait été sœur de Taxile, comme elle l'est dans ma tragédie, je suis persuadé que l'amour qu'Alexandre avait pour elle ne l'aurait pas empêché de rétablir Porus en présence de cette princesse.

* *Regna... potitus est :* " (Alexandre) marche vers les Etats de la reine Cléofide. Celle-ci ayant fait sa soumission, fut rétablie par Alexandre dans sa royauté, et ses charmes firent pour elle ce que son courage n'avait pu faire. Elle eut de son vainqueur un fils qu'elle nomma Alexandre et qui devint roi des Indes". Justin (*Abrégé de l'histoire philippique de Trogue-Pompée,* XII, 7).

ACTEURS

ALEXANDRE.
PORUS, TAXILE, rois dans les Indes.
AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.
CLÉOFILE, sœur de Taxile.
ÉPHESTION.
Suite d'Alexandre.

La scène est sur le bord de l'Hydaspe, dans le camp de Taxile.

ALEXANDRE LE GRAND

ACTE PREMIER

SCÈNE I

TAXILE • CLÉOFILE

CLÉOFILE

Quoi? vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense,
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois?
Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre :
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés :
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE

Voulez-vous que frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples indiens

Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens?
Quitterai-je Porus? Trahirai-je ces princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces,
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en rois?
En voyez-vous un seul qui sans rien entreprendre
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et le croyant déjà maître de l'univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire;
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui!

CLÉOFILE

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse :
Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage
Ai-je mérité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah! sans doute il lui croit l'âme trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse :
Il cherche une vertu qui lui résiste moins,
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'est point le partage des lâches :
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.

Ah! si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire?
Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours :
Il ne tenait qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son âme;
Cent messages secrets m'assurent de sa flamme;
Pour venir jusqu'à moi ses soupirs embrasés
Se font jour au travers de deux camps opposés[1].
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre :
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;
Et sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate[2] a pu vous désarmer;
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée;
Et quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre;
Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre,
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits.
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruisent ses charmes :
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colère;
Il faut aller...

CLÉOFILE

Hé bien! perdez-vous pour lui plaire :
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal;
Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne :
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne;
Et par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE

Ah! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE

Mais vous-même
Doutez-vous en effet[3] qu'Axiane ne l'aime?
Quoi? ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la Victoire;
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins :
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains;
Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre;
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre.
Elle se fait un dieu de ce prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant?

TAXILE

Je tâchais d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas! dans son erreur affermissez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet[4] odieux?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère;
Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE

Espérez, j'y consens :
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer :
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste Renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée.
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître :
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers;

Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes :
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE

Ah! ma sœur, je me trouble; et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus ou l'ami d'Alexandre.

SCÈNE II

PORUS • TAXILE

PORUS

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étaient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlants d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre; et nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue
Par des cris généreux éclater à ma vue :
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages :
Il se sent faible encore; et pour nous retenir,
Ephestion demande à nous entretenir,
Et par de vains discours...

TAXILE

Seigneur, il faut l'entendre;
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS

La paix! Ah! de sa main pourriez-vous l'accepter?
Hé quoi? nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Etats
Pour attaquer des rois qui ne l'offensaient pas!
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières,
Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner?

TAXILE

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne ;
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
Un roi qui fait trembler tant d'Etats sous ses lois
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS

Loin de le mépriser, j'admire son courage;
Je rends à sa valeur un légitime hommage;
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre;
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces.
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius[5] en mourant l'aurait-il vu son roi?

TAXILE

Seigneur, si Darius avait su se connaître,
Il régnerait encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil qui causa son trépas
Avait un fondement que vos mépris n'ont pas :
La valeur d'Alexandre à peine était connue;
Ce foudre était encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi
Ignorait jusqu'au nom d'un si faible ennemi.

Il le connut bientôt; et son âme étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée.
Il se vit terrassé d'un bras victorieux;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers.
Non, ne nous flattons point : sa douceur nous outrage;
Toujours son amitié traîne un long esclavage.
En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi :
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
Qui grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage?
D'un favorable accueil honorons son passage;
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ! L'osez-vous croire?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire?
Votre empire et le mien seraient trop achetés,
S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés.
Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace
De son passage ici ne laissât point de trace?
Combien de rois, brisés à ce funeste écueil,
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil!
Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous régnerions flotteraient sur nos têtes;

Et nos sceptres, en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il aurait parlé tomberaient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province :
Jamais de ses liens il ne dégage un prince :
Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussière il leur cherche des rois[6].
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage :
Votre seul intérêt m'inspire ce langage.
Porus n'a point de part dans tout cet entretien;
Et quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.

PORUS

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

TAXILE

La Reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS

Un esclave est pour elle un objet de courroux[7].

TAXILE

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne?
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS

Hé bien! je l'avouerai, que ma juste colère
Aime la guerre autant que la paix vous est chère;
J'avouerai que brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon âme importunée
Attend depuis longtemps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avait déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie
Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie;
Je l'attirais ici par des vœux si puissants
Que je portais envie au bonheur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompait mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchait un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle;
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerais un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiraient des faiblesses du mien.

SCÈNE III

PORUS • AXIANE

AXIANE

Quoi? Taxile me fuit! Quelle cause inconnue...

PORUS

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue;
Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourrait-il soutenir vos regards?
Mais laissons-le, Madame; et puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.
Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE

Mais, Seigneur, que dit-il?

PORUS

Il en fait trop paraître.
Cet esclave déjà m'ose vanter son maître;
Il veut que je le serve...

AXIANE

Ah! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter:
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.
Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore;
Et ne le forçons point par ce cruel mépris
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS

Hé quoi? vous en doutez? et votre âme s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui?
Hé bien! aidez-le donc à vous trahir vous-même.
Il vous peut arracher à mon amour extrême;
Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE

Et vous croyez qu'après une telle insolence
Mon amitié, Seigneur, serait sa récompense?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirais au don qu'on lui ferait de moi?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime?

Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime ?
Entre Taxile et vous s'il fallait prononcer,
Seigneur, le croyez-vous, qu'on me vît balancer ?
Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sais-je pas que sans moi sa timide valeur
Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur ?
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère ;
Mais je connus bientôt qu'elle avait entrepris
De l'arrêter au piège où son cœur était pris.

PORUS

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle !
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle ?
Pourquoi par tant de soins voulez-vous épargner
Un prince...

AXIANE

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée ?
Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée ;
Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.
Vous me voulez livrer, sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien ! Seigneur, allez : contentez votre envie ;
Combattez ; oubliez le soin de votre vie ;
Oubliez que le Ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparait peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
Allait... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée :
Un si long entretien vous serait ennuyeux ;
Et c'est vous retenir trop longtemps en ces lieux.

PORUS

Ah! Madame, arrêtez, et connaissez ma flamme.
Ordonnez de mes jours; disposez de mon âme.
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas;
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas?
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats et les miens allaient tout entreprendre;
Que c'était pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine :
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE

Ne craignez rien : ce cœur, qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas;
Mais de vos alliés ne vous séparez pas.
Ménagez-les, Seigneur; et d'une âme tranquille
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile;
Montrez en sa faveur des sentiments plus doux.
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS

Hé bien! Madame, allez, j'y consens avec joie.
Voyons Ephestion, puisqu'il faut qu'on le voie;
Mais sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Ephestion, et le combat après.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

CLÉOFILE • ÉPHESTION

ÉPHESTION

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.
Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître ;
Et que pour ce héros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix, faut-il faire la guerre ?
Prononcez : Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire
De mes faibles attraits garde encor la mémoire ;
Que traînant après lui la victoire et l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne :
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION

Ah ! si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchait que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces,
Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres ;
De ses retranchements il découvre les vôtres ;
Mais après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ?
Si pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
Si votre esprit, armé de mille défiances...

CLÉOFILE

Hélas ! de tels soupçons sont de faibles défenses ;
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme.
Je craignais que le temps n'en eût borné le cours ;
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus : quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis[8] m'arrêta prisonnière,
Mon cœur, qui le voyait maître de l'univers,
Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude ;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignait de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais tout couvert de sang, veut-il que je le voie ?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter ?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉPHESTION

Non, Madame : vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ;
Il présente la paix à des rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage ;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage ;
Et disposez des rois qu'épargne son courroux
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE

N'en doutez point, Seigneur, mon âme inquiétée
D'une crainte si juste est sans cesse agitée :
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son âme :
Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême ?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant cent rois se sont perdus ;
Je sais tous ses exploits ; mais je connais Porus.
Nos peuples, qu'on a vus, triomphants à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés ;
Et je crains...

ÉPHESTION

Ah ! quittez une crainte si vaine :
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses Etats,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici...

CLÉOFILE

Seigneur, achevez votre ouvrage :
Par vos sages conseils dissipez cet orage :
Ou s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II

PORUS • TAXILE • ÉPHESTION

ÉPHESTION

Avant que le combat qui menace vos têtes
Mette tous vos Etats au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.
Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,
Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la Victoire ;
Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage ;
Et recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos Etats.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre ou tenir tout de lui.

TAXILE

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnaître une vertu si rare,
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples :
Vous adorez des dieux[9] qui nous doivent leurs temples ;
Des héros[10] qui chez vous passaient pour des mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels ;
Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves :
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres Etats, devenus vos conquêtes,
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces Etats qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts ;
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes ;
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage :
Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déjà comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes Etats.

PORUS

Je croyais, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans.
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace,

Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il[11] portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'Etats, de déserts, de rivières
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières ?
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers
Sans connaître son nom et le poids de ses fers ?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout, sitôt qu'elle commence à luire ;
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison ;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes !
Plus d'Etats, plus de rois. Ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore ;
De tant de souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls ? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,
Et qu'on dise partout, dans une paix profonde :
Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde :
Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

ÉPHESTION

Votre projet du moins nous marque un grand courage.
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point : marchez contre mon maître.
Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître,
Et que la renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits au moins vous conter la moitié ;
Vous verriez...

PORUS

Que verrais-je ? et que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Serait-ce sans efforts les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ?
Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse,
D'un roi[12] déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,
Et qui tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres[13], éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des lois ;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans ;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter[14] passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve partout les armes à la main ;
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
Un seul rocher[15] ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts et presque plus de temps
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,

Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer ;
C'est elle...

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui l'arrachant du sein de ses Etats,
Au trône de Cyrus[16] lui fit porter ses pas,
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes ;
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS

Allez donc : je l'attends, ou je le vais chercher.

SCÈNE III

PORUS • TAXILE

TAXILE

Quoi ? vous voulez, au gré de votre impatience...

PORUS

Non, je ne prétends point troubler votre alliance.
Ephestion, aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat, sous mes drapeaux rangées ;
De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat :
A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCÈNE IV

AXIANE • PORUS • TAXILE

AXIANE, *à Taxile.*

Ah ! que dit-on de vous, Seigneur ? Nos ennemis

Se vantent que Taxile est à moitié soumis ;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
Madame ; avec le temps ils me connaîtront mieux.

AXIANE

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux :
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence ;
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V

AXIANE • PORUS

AXIANE

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche ; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis :
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays ;
Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS

Madame, en le perdant, je perds un faible appui,
Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance ;
Je craignais beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
Nous affaiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre ;
Et courant presque seul au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS

Hé quoi ? voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître ?
Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter ?
Non, non, je n'en crois rien. Je connais mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre âme.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissants appas
Excitaient tous nos rois, les traînaient aux combats,
Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
Ne voulait pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif que pour le mériter.
Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort, mériter votre chaîne ;
Et puisque mes soupirs s'expliquaient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai peut-être amener votre cœur
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE

Hé bien ! Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître ;
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après, dans votre camp j'attendrai votre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon âme :
Triomphez et vivez.

PORUS

Qu'attendez-vous, Madame ?
Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir ?

Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne,
Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné
Ignore à quelle gloire il était destiné ?
Parlez.

AXIANE

Que vous dirai-je ?

PORUS

Ah ! divine Princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse faiblesse,
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourrait bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ?
Peut-il...

AXIANE

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

AXIANE • CLÉOFILE

AXIANE

Quoi? Madame, en ces lieux on me tient enfermée?
Je ne puis au combat voir marcher mon armée?
Et commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison?
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître?
Cet humble adorateur se déclare mon maître!
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur!

CLÉOFILE

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
D'un roi qui pour vainqueur ne connaît que vos charmes;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur partout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête :
Tout est tranquille....

AXIANE

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi? lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi,
Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi,
On me parle de paix? et le camp de Taxile
Garde dans ce désordre une assiette tranquille?
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLÉOFILE

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête si chère ?
Il sait trop les hasards...

AXIANE

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner !
Et tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde[17] !

CLÉOFILE

Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement
A votre impatience est un cruel tourment ;
Et si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille
Vous le ferait chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE

Je ferais plus, Madame : un mouvement si beau
Me le ferait chercher jusque dans le tombeau,
Perdre tous mes Etats, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE

Vous triomphez, Madame ; et déjà votre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur ;
Mais sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate :
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui....

CLÉOFILE

Mon frère vient ; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre.

AXIANE

Ah ! je n'en doute plus ; et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCÈNE II

TAXILE • AXIANE • CLÉOFILE

TAXILE

Madame, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE

Quoi ? Porus....

TAXILE

C'en est fait ; et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu),
Ce n'est point que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire ;
Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatants,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps ;
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'était précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés ;
Et lui-même à la fin entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite,
Et de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avait refusé.

AXIANE

Qu'il avait refusé ! Quoi donc ? pour ta patrie
Ton indigne courage attend que l'on te prie ?
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes Etats ?
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,

Dis-moi, n'était-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'Etat périssant n'a pu t'encourager !
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival.
Aussi bien c'en est fait : sa disgrâce et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore, et je veux avant la fin du jour
Déclarer à la fois ma haine et mon amour,
Lui vouer à tes yeux une amitié fidèle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu : tu me connais. Aime-moi, si tu veux.

TAXILE

Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux,
Madame ; n'attendez ni menaces ni chaînes :
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devait moins hasarder ;
Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
La sacrilège main qui le voudrait abattre.

AXIANE

Quoi ? par l'un de vous deux mon sceptre raffermi
Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi ?
Et sur mon propre trône on me verrait placée
Par le même tyran qui m'en aurait chassée ?

TAXILE

Des reines et des rois vaincus par sa valeur
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère :
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié.
Penses-tu que j'imite une faible Persane ?

Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane?
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
J'aille vanter partout la douceur de ses fers?
S'il donne les Etats, qu'il te donne les nôtres;
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux,
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats;
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus[18] regarde le supplice.
Adieu.

SCÈNE III

TAXILE • CLÉOFILE

CLÉOFILE

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport :
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit?

TAXILE

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur, plein de son nom, n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse;
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connaître Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage :
Et sa présence auguste appuyant ses projets,

Ses yeux comme son bras font partout des sujets.
Il sortait du combat. Ebloui de sa gloire,
Je croyais dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois à ma vue oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse ·
Retournez, m'a-t-il dit, *auprès de la princesse;*
Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur.
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire;
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE

Je vais donc.... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV

ALEXANDRE • TAXILE • CLÉOFILE
ÉPHESTION • Suite d'Alexandre

ALEXANDRE

Allez, Ephestion. Que l'on cherche Porus;
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.

SCÈNE V

ALEXANDRE • TAXILE • CLÉOFILE

ALEXANDRE, *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée?
Mais ne le craignez point : son empire est à vous;
D'une ingrate à ce prix fléchissez le courroux.
Maître de deux Etats, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE

Ah ! c'en est trop, Seigneur : prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.
Ne tardez point : allez où l'amour vous appelle ;
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI

ALEXANDRE • CLÉOFILE

ALEXANDRE

Madame, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui ?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire ?
Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avais promis que l'effort de mon bras
M'approcherait bientôt de vos divins appas ;
Mais dans ce même temps souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre âme.
Je suis venu : l'amour a combattu pour moi ;
La Victoire elle-même a dégagé ma foi :
Tout cède autour de vous : c'est à vous de vous rendre ;
Votre cœur l'a promis : voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLÉOFILE

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible ;
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages :
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ;

Et quand vous le voudrez, vos bontés à leur tour
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes
Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous :
La gloire fit toujours vos transports les plus doux ;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

ALEXANDRE

Que vous connaissez mal les violents désirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupirait que pour la renommée ;
Les peuples et les rois, devenus mes sujets,
Etaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
Aussi bien que ses rois ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits ;
Amoureux de la gloire, et partout invincible,
Il mettait son bonheur à paraître insensible.
Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différents !
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite ;
Il vient avec plaisir avouer sa défaite :
Heureux si votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux à leur tour avouaient leur pouvoir !
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire ?
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire,
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris
Ne devaient arrêter que de faibles esprits ?
Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,

Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux par l'éclat de la guerre
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLÉOFILE

Oui, vous y traînerez la victoire captive ;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'Etats, tant de mers qui vont nous désunir
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du monde ;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous,
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune princesse,
Au fond de ses Etats vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les moments bienheureux
Où ce grand conquérant l'assurait de ses feux ?

ALEXANDRE

Hé quoi ? vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer ?

CLÉOFILE

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE

Ah ! s'il disposait seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde, asservi sous ses lois,
Bientôt en ma faveur irait briguer son choix.

CLÉOFILE

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Apaisez seulement une reine offensée ;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE

Porus était sans doute un rival magnanime :
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint :
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitait point :
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Allait entre nous deux finir notre querelle,
Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

SCÈNE VII

ALEXANDRE • CLÉOFILE • ÉPHESTION

ALEXANDRE

Hé bien ! ramène-t-on ce prince téméraire ?

ÉPHESTION

On le cherche partout ; mais quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
Dérobe ce captif au soin de vos soldats.
Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse ;
Et puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

AXIANE, *seule*

N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs ?
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend malgré moi m'attacher à la vie :
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre ;
On te découvrirait au bruit de tes efforts ;
Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas ! en me quittant, ton ardeur redoublée
Semblait prévoir les maux dont je suis accablée,
Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,
Me demandaient quel rang tu tenais dans mon cœur ;
Que sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causait tant d'alarmes.
Et pourquoi te cachais-je avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours ?
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu prêt de rompre le silence !
Combien de fois, sensible à tes ardents désirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs !
Mais je voulais encor douter de ta victoire ;
J'expliquais mes soupirs en faveur de la gloire :
Je croyais n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand Roi,
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimais que toi.
J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque empire :
Je te l'ai dit cent fois ; mais je devais te dire
Que toi seul en effet m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connaître en voyant tes exploits ;

Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurais moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air, et que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon âme, au tombeau descendue,
Te jure une amitié si longtemps attendue ;
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne : il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

SCÈNE II

ALEXANDRE • AXIANE

AXIANE

Hé bien, Seigneur, hé bien ! trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE

Votre douleur est libre autant que légitime.
Vous regrettez, Madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemi ; mais je ne l'étais pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître,
L'éclat de sa vertu me l'avait fait connaître ;
Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
Je savais...

AXIANE

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre

Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE

Oui, j'ai cherché Porus ; mais quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchais pas afin de le détruire.
J'avouerai que brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats,
Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyais, par mes combats divers,
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
Tenir la Renommée entre nous suspendue ;
Et voyant de son bras voler partout l'effroi,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un ennemi si noble a su m'encourager ;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente.
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers.
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire,
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudrait pas n'avoir point combattu.

AXIANE

Hélas ! il fallait bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque de toutes parts trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il était vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
Fallait-il par la ruse attaquer sa vertu,
Et loin de remporter une gloire parfaite,

D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
Triomphez ; mais sachez que Taxile en son cœur
Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur,
Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice ;
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire :
Jamais on ne m'a vu dérober[19] la victoire,
Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis, au lieu de les dompter.
Quoique partout, ce semble, accablé sous le nombre,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre :
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras,
Et le jour a partout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces :
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes ;
Mais s'ils avaient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurais sauvés ou combattus tous deux.
Oui, croyez...

AXIANE

Je crois tout. Je vous crois invincible.
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers,
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers ?
Et que vous avaient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives ?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ?
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières ?
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux ?
Hélas ! nous l'admirions sans en être jaloux.
Contents de nos Etats, et charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur
Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.

Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE

Je le vois bien, Madame,
Vous voulez que saisi d'un indigne courroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée ;
Mais quand votre vertu ne m'aurait point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé.
Mon âme, malgré vous à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui vous avoueriez que le sang et les larmes
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes :
Vous verriez...

AXIANE

Ah ! Seigneur, puis-je ne les point voir,
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?
N'ai-je pas vu partout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie ?
Mais que sert à ce cœur que vous persécutez
De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser partout la main qui me tourmente ?
Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,
Tant de peuples contents me rendent-ils Porus ?
Non, Seigneur ; je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,

Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE

J'excuse les transports d'une amitié si tendre ;
Mais, Madame, après tout, ils doivent me surprendre.
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile et lui votre cœur en balance
Tant qu'ont duré ses jours a gardé le silence ;
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui ?
Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs :
Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Régnez, et de ce sang soutenez mieux la gloire ;
Et redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos Etats par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands rois, choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE

Quoi ? le traître !

ALEXANDRE

Hé ! de grâce, prenez des sentiments plus doux ;
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses Etats, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment ni devoir ne l'avaient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
Songez que réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois ;
Que pour vos intérêts tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs ;
Je le laisse lui-même expliquer ses désirs.

Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude.
L'entretien des amants cherche la solitude ;
Je ne vous trouble point.

SCÈNE III

AXIANE • TAXILE

AXIANE

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut en ta faveur combattre ma colère ;
On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
Es-tu prêt... ?

TAXILE

Ah ! Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?

AXIANE

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais ;
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes ;
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi,
Et juge qui des deux était digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un esclave et d'un roi faisait la différence.
Je l'aimai, je l'adore ; et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire :
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée ?
L'image de Porus n'en peut être effacée.
Quand j'irais, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrais, Madame, et ne vous plairais pas.
Je ne puis donc...

AXIANE

Tu peux recouvrer mon estime :
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucés
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore ;
Venge nos libertés qui respirent encore ;
De mon trône et du tien deviens le défenseur,
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien. Je vois sur ton visage
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros :
Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos[30].

TAXILE

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître,
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains,
Que vous et vos Etats, tout est entre mes mains ;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière
Je pourrai...

AXIANE

Je t'entends. Je suis ta prisonnière :
Tu veux peut-être encor captiver mes désirs,
Que mon cœur en tremblant réponde à tes soupirs.
Hé bien ! dépouille enfin cette douceur contrainte ;
Appelle à ton secours la terreur et la crainte ;
Parle en tyran tout prêt à me persécuter :

Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Surtout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE

Ah ! plutôt...

SCÈNE IV

TAXILE • CLÉOFILE

CLÉOFILE

Ah ! quittez cette ingrate princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
Oubliez...

TAXILE

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime ; et quand les vœux que je pousse pour elle
N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère après tout n'a rien qui me surprenne :
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étais aimé, je serais moins haï.
Je la verrais, sans vous, par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue ;
Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant
Que de l'avoir réduite à douter un moment ?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine :
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre ;
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre ;
Et sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILE

Allez donc, retournez sur le champ de bataille ;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?
Courez : on est aux mains, et Porus vous attend.

TAXILE

Quoi ? Porus n'est point mort ? Porus vient de paraître ?

CLÉOFILE

C'est lui : de si grands coups le font trop reconnaître.
Il l'avait bien prévu : le bruit de son trépas
D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie ;
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
Que dis-je ? Votre camp, séduit par cette ingrate,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.
Adieu.

SCÈNE V

TAXILE, *seul*

Quoi ? la fortune, obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire ?
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il était, me l'avaient préféré ?
Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête,
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons : n'attendons pas dans un lâche courroux
Qu'un si grand différend se termine sans nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

ALEXANDRE • CLÉOFILE

ALEXANDRE

Quoi ? vous craigniez Porus même après sa défaite ?
Ma victoire à vos yeux semblait-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée ;
Mais, Seigneur, c'est un roi malheureux et soumis,
Et dès lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre :
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre :
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre,
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse...

CLÉOFILE

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse.
Et s'il m'était permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirais qu'il fut le plus grand de nos princes,
Que son bras fut longtemps l'appui de nos provinces,

Qu'il a voulu peut-être en marchant contre vous
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât partout à la suite du vôtre.
Mais si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.
Et maintenant encor que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux?
Mon âme loin de vous languira solitaire.
Hélas! s'il condamnait mes soupirs à se taire,
Que deviendrait alors ce cœur infortuné?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné?

ALEXANDRE

Ah! c'en est trop, Madame; et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'Etats qu'on m'a vu conquérir,
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Mallien[21] m'attend, prêt à me rendre hommage.
Si près de l'Océan[22], que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément
Comme vainqueur du monde et comme votre amant?
Alors...

CLÉOFILE

Mais quoi, Seigneur? toujours guerre sur guerre
Cherchez-vous des sujets au-delà de la terre?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants
Des pays inconnus même à leurs habitants?
Qu'espérez-vous combattre en des climats[23] si rudes?

Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer,
Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée
Vingt fois renouvelée et vingt fois consumée?
Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié,
Et leurs gémissements vous font assez connaître...

ALEXANDRE

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître.
Ces cœurs qui dans un camp, d'un vain loisir déçu,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs :
Son rival ne peut plus traverser ses désirs,
Je vous l'ai dit, Madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE

Seigneur, voici la Reine.

SCÈNE II

ALEXANDRE • AXIANE • CLÉOFILE

ALEXANDRE

Hé bien! Porus respire.
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend...

AXIANE

Hélas! il me l'ôte à jamais!
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine;
Sa mort était douteuse, elle devient certaine :
Il y court; et peut-être il ne s'y vient offrir

Que pour me voir encore et pour me secourir.
Mais que ferait-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée ;
En vain quelques guerriers, qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur :
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvais, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux !
Mais Taxile m'enferme ; et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître :
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie.
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE

Vos soins s'étendraient jusqu'à lui ?
Le bras qui l'accablait deviendrait son appui ?
J'attendrais son salut de la main d'Alexandre ?
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis,
Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis,
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre :
La gloire également vous arma l'un et l'autre ;
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver,
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE

Ses mépris redoublés, qui bravent ma colère,
Mériteraient sans doute un vainqueur plus sévère.
Son orgueil en tombant semble s'être affermi ;
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi.
J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre ;
De mes ressentiments je fais Taxile arbitre :
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner ;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE

Moi, j'irais à ses pieds mendier un asile ?
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile ?
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas ?
Ah ! Seigneur, votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une âme généreuse est facile à séduire !
Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admirait des vertus qui ne sont point en vous[24].
Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle :
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE

Hé bien ! aimez Porus sans détourner sa perte ;
Refusez la faveur qui vous était offerte ;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux ;
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même :
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCÈNE III

ALEXANDRE • PORUS • AXIANE
CLÉOFILE • ÉPHESTION • Gardes d'Alexandre

ALEXANDRE

Hé bien ! de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
Où sont ces beaux succès qui vous avaient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée :
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine, elle seule à mes bontés rebelle,
Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle,
Et que sans balancer vous mouriez, seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile :
Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS

Taxile ?

ALEXANDRE

Oui.

PORUS

Tu fais bien, et j'approuve tes soins :
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire ;
Il t'a donné sa sœur ; il t'a vendu sa gloire ;
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille :
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE

Quoi ? Taxile ?

CLÉOFILE

Qu'entends-je ?

ÉPHESTION

Oui, Seigneur, il est mort :
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus était vaincu ; mais au lieu de se rendre,
Il semblait attaquer, et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourants,
Le mettaient à l'abri de leurs corps expirants.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenait encor contre toute une armée,
Et d'un bras qui portait la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendait l'abord.
Je l'épargnais toujours. Sa vigueur affaiblie
Bientôt en mon pouvoir aurait laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu :
Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.
C'en est fait, a-t-il dit, *et ta perte est certaine,*
Porus ; il faut périr, ou me céder la Reine.
Porus, à cette voix ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups ;
Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille :

N'entends-je pas, dit-il, *l'infidèle Taxile,*
Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi?
Viens, lâche, poursuit-il, *Axiane est à toi :*
Je veux bien te céder cette illustre conquête;
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
Approche. A ce discours, ces rivaux irrités
L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe; et lui perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes ;
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui,
Et votre gloire, hélas! n'est funeste qu'à lui.
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous?

AXIANE

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile :
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère :
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venait-il chercher?
Au courroux du vainqueur venait-il l'arracher?
Il venait accabler, dans son malheur extrême,
Un roi que respectait la Victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau?
Que voulez-vous de plus? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime;
Vengez-vous; mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi;
Alexandre le sait, Taxile en a gémi.

Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême
De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même.

PORUS

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'étais, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus ; crains encor cette main désarmée
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.
Etouffe dans mon sang ces semences de guerre ;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnaisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle ; et sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser :
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc. Dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS

En roi.

ALEXANDRE

Hé bien ! c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus : je vous rends vos Etats.
Avec mon amitié recevez Axiane :
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux ; et seuls de tant de rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.
à Cléofile.
Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre ;
Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.

Je vous aime ; et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudrait par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
Il en triompherait ; et bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendrait en vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laissez régner Porus couronné par mes mains,
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentiments que ce rang vous inspire ;
Faites dans sa naissance admirer votre empire,
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE

Oui, Madame, régnez ; et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez ; et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS

Seigneur, jusqu'à ce jour l'univers en alarmes
Me forçait d'admirer le bonheur de vos armes ;
Mais rien ne me forçait, en ce commun effroi,
De reconnaître en vous plus de vertus qu'en moi :
Je me rends ; je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, Seigneur : rangez l'univers sous vos lois ;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
Je vous suis ; et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu ?
Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie et la couronne :
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne ;
Mais ne me pressez point : en l'état où je suis,
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

ACTE V. SCÈNE III.

ALEXANDRE

Oui, Madame, pleurons un ami si fidèle ;
Faisons en soupirant éclater notre zèle,
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir.

FIN D'ALEXANDRE LE GRAND

COMMENTAIRE

A première vue, l'*Alexandre* est une œuvre de style encore féodal : on y voit l'affrontement de deux combattants, également valeureux, dont l'un est intraitable face à l'autre qui est victorieux ; la vendetta s'éterniserait si par un acte de générosité sublime, le vainqueur impérial ne mettait fin pour toujours au conflit : la Monarchie triomphante interrompt la loi ancienne et fonde un ordre nouveau : c'est du moins ce que Racine voulait qu'on applaudît dans sa pièce[1].

En fait, Alexandre et Porus forment un faux couple. Alexandre est un dieu, il ne combat pas ; ou mieux encore, pourvu de troupes réelles et non d'armes verbales, il combat hors de la tragédie. Le vrai couple ici, c'est Porus et Taxile, soutenus par leurs doubles, Axiane et Cléofile ; ce sont eux, les deux rois indiens, qui sont les vrais Frères ennemis. L'un, courageux, fier, est le gardien orgueilleux de la loi vendettale, l'autre cherche à la rompre au prix d'une valeur assez inouïe dans la tragédie : la lâcheté. Tout l'intérêt d'*Alexandre* (et non des moindres), c'est la lâcheté de Taxile.

Taxile pactise avec l'ennemi avant même de le combattre ; il sait produire astucieusement les alibis nécessaires à toute collaboration politique : pacifiste, il fait appel aux valeurs de civilisation, évoque les affinités culturelles, religieuses, des deux pays en guerre, rappelle opportunément qu'un ancien circuit d'échanges les rapproche : l'Histoire est du côté de la Paix. C'est un collaborateur né : Alexandre a flairé en lui la collaboration avant

1. " Le véritable sujet de la pièce... (est)... la générosité de ce conquérant. " (Préface I.)

même qu'il se déclare[2]. Bien plus : il se peut que de la lâcheté, il ait un véritable goût et qu'il soit traître par l'un de ces projets profonds où l'homme brûle sa liberté[3]. Sa bassesse n'est pas circonstancielle : non seulement il est prêt à céder son pays à l'occupant (pour des avantages qui ne sont d'ailleurs pas précisés), mais aussi sa sœur[4] ; il y a en lui comme un sens gratuit du proxénétisme (pour ne pas employer un mot plus trivial) ; la lâcheté lui est de si peu d'intérêt, il la sent tellement comme sa liberté, qu'il éprouve à son égard comme une coquetterie : en un mot, la lâcheté est un rôle qu'il assume. Le choix en est si manifeste dans Taxile qu'on n'hésite pas à porter à son crédit quelques mauvais sentiments dont il n'a pas encore donné la preuve, notamment l'ingratitude[5] (dont on sait la place éminente dans l'enfer racinien).

Cette lâcheté a-t-elle un cœur, une fibre centrale ? C'est une lâcheté physique. Axiane le sait très bien : lorsqu'elle veut acculer Taxile à sa vérité c'est la peur du combat qu'elle trouve : que Taxile combatte, dit-elle ironiquement, s'il veut démentir sa propre essence[6]. Cette lâcheté a d'ailleurs chez Racine même un nom physique : c'est la mollesse[7]. Taxile est fait d'une matière visqueuse, qui cède pour mieux triompher. Lui-même connaît sa propre

2. Taxile dit d'Alexandre :
" Il cherche une vertu qui lui résiste moins,
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins. " (I, 1.)

3. Cléofile dit à son frère, en évoquant les " sujets " d'Alexandre :
" Ah ! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être... " (I, 1.)

4. " Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour. " (I, 1.)

5. Axiane à Taxile :
" Des traîtres comme toi font souvent des ingrats. " (III, 2.)

6. Axiane à Taxile :
" Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
. . . . . .
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes... " (IV, 3.)

7. Porus en parlant de Taxile :
" Je craignais beaucoup plus sa molle résistance. " (II, 5.)

substance et sait en donner la théorie[8] ; il sent Alexandre comme une force séparatrice, un " torrent " ; il suffit de céder à son passage, puis de se fermer, de se reconstituer derrière lui. Son arme est l'effacement, sa défense le glissement ; les mots les plus cinglants ne l'atteignent pas, la " gloire " ne l'intimide pas (s'il se fait tuer, c'est pour posséder Axiane, non pour la mériter) ; seul le résultat compte, qui est d'obtenir Axiane. Il est donc logique que ce " lâche " prenne délibérément à son compte la puissance qui est la plus antipathique à la tragédie : la durée[9].

Il y a pourtant dans cette masse molle quelque chose qui en trouble l'homogénéité : Taxile est amoureux. L'être se divise[10], sa lâcheté même n'est plus unie ; le personnage atteint alors — d'une façon dérisoire — au statut du héros tragique : il est disjoint, un scandale intérieur attente à sa quiétude, cette quiétude fût-elle celle de la bassesse. La dualité saisit ici de véritables substances : d'un côté l'être de Taxile, sa mollesse, son élasticité, sa douceur ; de l'autre côté, le *faire* de Taxile, cet amour inconditionnel pour une femme dure, contrainte (elle n'avoue même pas son amour à Porus), serrée, dont la parole pénètre comme un acier[11]. Car ce qui joint Taxile à Axiane, c'est en fait une complémentarité : ils sont unis par un rapport *exactement* contraire, l'être et le *faire* de Taxile sont *exactement* divisés. Aussi le couple racinien est-il ici, non pas Axiane et Porus ou Alexandre et Cléofile, mais bien Axiane et Taxile ; l'un et l'autre vont se ranger dans la grande contradiction racinienne des substances, y rejoindre les couples construits à leur image, les solaires et les ombreux, Pyrrhus et Andromaque, Néron et Junie, Roxane et Bajazet, Mithridate et Monime.

8. I, 2.

9. C'est son double Cléofile qui le dit en s'adressant à Taxile :
" Alexandre et le temps vous rendront le plus fort. " (III, 3.)

10. " Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ? " (I, 3.)

11. " Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi. " (IV, 3.)

L'ombre — dont on sait qu'elle est bien plus substance liée que privation de lumière — l'ombre est ici l'homme ; c'est la femme qui est virile, parce que c'est elle qui blesse, divise, mutile. Taxile court sans cesse après sa virilité, il sait qu'il ne peut la tenir que d'Axiane ; comme tous les hommes raciniens, il tente de confondre en lui le mâle et le geôlier, de faire d'Axiane un objet captif, puisque chez Racine ce seul rapport fait une sexualité pleine. Mais la tentative est dérisoire, parce que les termes en sont dès l'origine inversés : la masse ne peut envelopper le fer, ce qui lie vaincre ce qui mutile, c'est là, chez Racine, un échec qui est pour ainsi dire *donné* et qui fait tout le sens de son théâtre.

L'opposition substantielle qui organise en quelque sorte le rapport de Taxile et d'Axiane se voit encore mieux si l'on songe que Taxile a un double : Cléofile[12]. De même substance morale que Taxile[12], Cléofile en est à la fois la sœur et la mère, car c'est d'elle que Taxile tient sa mollesse, c'est-à-dire son être[14]. Près de Cléofile, Taxile n'est que trop lui-même, c'est un héros réconcilié ; mais par là même, passer à Axiane, c'est se retourner contre Cléofile : le passage douloureux de la mère à l'amante ne se fait une fois de plus chez Racine que dans le désastre : Taxile perd à la fois l'une et l'autre, comme Néron perd Agrippine et Junie. Double avant d'être ennemie, Cléofile représente bien cette oscillation racinienne entre le même et l'autre, qui ne trouve jamais son repos.

Ce qu'il y a de très intéressant dans Cléofile, c'est que c'est un double heureux : moins parce qu'elle est aimée que parce qu'elle accepte de s'aliéner à qui l'aime.

12. Duplicité parfaite, puisque Cléofile *vend* Taxile comme Taxile a vendu Cléofile :

" Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne ",

dit Axiane à Taxile. (III, 2.)

13. Cléofile empiège, son arme est la ruse :

" Sais-je pas que sans moi sa timide valeur
Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur ? " (I, 3.)

14. " Elle en a fait un lâche... " (V, 3.)

Ombreuse et captive, elle retrouve un rapport *droit* avec le solaire Alexandre. Non seulement elle assume sa captivité (c'est comme captive qu'elle a aimé Alexandre[15]), mais aussi elle fait de cette captivité l'ombre heureuse que fait un dieu : Alexandre, dit-elle, purifie ce qu'il touche[16], il abolit toutes contradictions[17], il est source absolue de valeurs[18]. Ainsi la générosité du conquérant couronne un ordre juste des substances : la clémence guerrière, l'oblation morale expriment en fait la réussite rare d'un rapport humain.

La façon dont tout ce monde exorcise en quelque sorte l'échec de Taxile est fort curieuse, car elle annonce déjà une autre tragédie de Racine, qui présente le même genre d'oblation et aura le même succès qu'*Alexandre : Iphigénie*. Dans ces deux œuvres, la tragédie est indirecte, reléguée : dérisoire dans *Alexandre* sous les traits de Taxile, secondaire dans *Iphigénie* sous ceux d'Eriphile. Ici et là, c'est le personnage noir qui prend sur lui la tragédie et en libère tout un peuple d'acteurs qui ne demandent qu'à vivre ; et ici comme là, le mal ainsi fixé, la tragédie exorcisée, les vivants peuvent très bien lui rendre un solennel (et hypocrite) hommage : au sacrifice spectaculaire d'Eriphile arrachant le couteau des mains de Calchas pour s'en frapper, correspond le " superbe tombeau " élevé à Taxile par Alexandre, Porus, Axiane et même Cléofile[19] : c'est la tragédie qui est ici sacrifiée, là enterrée.

R. B.

15. " Mon cœur...
Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude. " (II, 1.)

16. " Son choix à votre nom n'imprime point de taches. " (I, 1.)

17. " Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis. " (I, 1.)

18. " C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus ou l'ami d'Alexandre. " (I, 1.)

19. " Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir. " (V, scène dern.)

ANDROMAQUE

Tragédie

Racine avait connu Thérèse Du Parc en 1664 ou 1665; à Pâques 1667, il l'entraîne à l'Hôtel de Bourgogne. On dit que c'est pour elle qu'il écrivit *Andromaque;* elle joua le rôle de la captive. C'est aussi pendant ces deux années, qui séparent *Alexandre* d'*Andromaque,* que Racine fut reçu par Madame et qu'elle lui donna des conseils sur la conduite de sa nouvelle pièce.

La première représentation eut lieu le 17 novembre 1667, dans l'appartement de la Reine, devant le Roi et la Cour. Les représentations publiques qui suivirent, à l'Hôtel de Bourgogne, furent un triomphe : par *Andromaque,* Racine accéda à la gloire. Il y eut des ennemis : le parti cornélien, les doctes et même une petite cabale (montée par le duc de Créquy et Madame d'Olonne). Mais la pièce était tellement à la mode que son succès rejaillit sur la *Folle querelle* de Subligny, œuvre médiocre consacrée à la critique d'*Andromaque* et jouée par Molière au Palais-Royal en mai 1668.

L'édition originale est sans doute de janvier 1668; une seconde édition eut lieu en 1673; puis l'œuvre figure dans les éditions collectives.

On a suggéré des rapprochements : le personnage d'Andromaque serait inspiré par Henriette de France, mère de Madame; et les emportements de Pyrrhus poursuivant sa captive rappelleraient ceux du jeune Louis XIV amoureux de La Vallière et se traînant à ses pieds.

A MADAME*

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de mes lecteurs que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis? On savait que Votre Altesse Royale *avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie; on savait que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements; on savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi,* Madame, *si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée.*

* Henriette d'Angleterre, épouse de Monsieur, frère du Roi ; elle reçut plusieurs fois Racine et lui aurait donné des conseils pour sa pièce.

*Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudraient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'*Andromaque *tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de* Votre Altesse Royale.

Mais, Madame, *ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne saurait tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous? Pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des sentiments si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?*

On sait, Madame, *et* Votre Altesse Royale *a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe, par les connaissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous, qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les règles. La règle souveraine est de plaire à* Votre Altesse Royale.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, Madame, *c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connaissance : les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la faiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,*

MADAME,

de Votre Altesse Royale,

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

Virgile, au troisième livre de *l'Enéide :* c'est Enée qui parle :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem...
Solemnes tum forte dapes et tristia dona...
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras...
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
" O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori ! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos...
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras [1]."

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie. Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

Mais véritablement mes personnages sont si fameux dans l'antiquité que, pour peu qu'on la connaisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés. Aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité

de Pyrrhus, que Sénèque, dans sa *Troade,* et Virgile, dans le second (livre) de *l'Enéide,* ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire.

Encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser cette captive à quelque prix que ce fût. J'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon[2] a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire? Pyrrhus n'avait pas lu nos romans. Il était violent de son naturel. Et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudraient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables. Mais je les prie de se souvenir que ce n'est pas à moi de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de dépeindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était, et tel qu'on dépeint son fils. Et Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants[3]. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plutôt l'indignation que la pitié du spectateur; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

SECONDE PRÉFACE

Virgile, au troisième livre de *l'Enéide :* c'est Enée qui parle :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem...
Solemnes tum forte dapes et tristia dona...
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras...
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
" O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori ! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos...
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras [1]."

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie. Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il

ne s'agit point de Molossus. Andromaque ne connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils. Et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu ; mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvait pas être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franciade*[1], qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'*Hélène* ! Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie ; et qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Egypte, dont elle n'était point partie. Tout cela fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Egyptiens, comme on peut le voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable et en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au talon, quoique Homère le fasse blesser au bras, et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide qui la fait vivre jusqu'au combat et

à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelque contrariété de cette nature qu'un ancien commentateur[5] de Sophocle remarque fort bien " qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable, mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet ".

ACTEURS

ANDROMAQUE[6], veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.
PYRRHUS[7], fils d'Achille, roi d'Épire.
ORESTE[8], fils d'Agamemnon.
HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.
PYLADE, ami d'Oreste.
CLÉONE, confidente d'Hermione.
CÉPHISE, confidente d'Andromaque.
PHŒNIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.
Suite d'Oreste.

La scène est à Bulbrote, ville d'Epire, dans une salle du palais de Pyrrhus.

ANDROMAQUE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ORESTE • PYLADE

ORESTE

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenterait d'abord[9] Pylade aux yeux d'Oreste ;
Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu ?

PYLADE

J'en rends grâces au Ciel, qui, m'arrêtant sans cesse,
Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,

Presque aux yeux de l'Epire, écarta nos vaisseaux.
Combien, dans cet exil, ai-je souffert d'alarmes !
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes,
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger
Que ma triste amitié ne pouvait partager !
Surtout je redoutais cette mélancolie
Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie :
Je craignais que le Ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.
Mais je vous vois, Seigneur ; et si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Epire :
Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE

Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ?
L'amour me fait ici chercher une inhumaine ;
Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher ou la vie ou la mort ?

PYLADE

Quoi ! votre âme à l'amour en esclave asservie
Se repose sur lui du soin de votre vie ?
Par quel charme[10], oubliant tant de tourments soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Epire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez ; enfin, vous ne m'en parliez plus :
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE

Je me trompais moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime :
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs ?
Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs.
Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille[11],
Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis[12].

Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que, parmi tant d'alarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguait tous ses charmes,
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut en l'oubliant punir tous ses mépris.
Je fis croire et je crus ma victoire certaine ;
Je pris tous mes transports pour des transports de haine.
Détestant[13] ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiais ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand semblait avoir troublés.
J'y courus. Je pensais que la guerre et la gloire
De soins plus importants rempliraient ma mémoire ;
Que, mes sens reprenant leur première vigueur,
L'amour achèverait de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus ;
Toute la Grèce éclate en murmures confus ;
On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse,
Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,
Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
Reste de tant de rois sous Troie ensevelis.
J'apprends que pour ravir son enfance au supplice
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
Ménélas, sans le croire, en paraît affligé
Et se plaint d'un hymen si longtemps négligé.
Parmi les déplaisirs[14] où son âme se noie,
Il s'élève en la mienne une secrète joie.
Je triomphe ; et pourtant je me flatte d'abord

Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place.
De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
Je sentis que ma haine allait finir son cours ;
Ou plutôt je sentis que je l'aimais toujours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoie à Pyrrhus, j'entreprends ce voyage.
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant dont la vie alarme tant d'Etats.
Heureux si je pouvais, dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma princesse !
Car enfin n'attends pas que mes feux redoublés
Des périls les plus grands puissent être troublés.
Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne ;
J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi qui connais Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE

Je vous abuserais, si j'osais vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre :
Non que de sa conquête il paraisse flatté.
Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté ;
Il l'aime : mais enfin cette veuve inhumaine
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ;
Et chaque jour encor on lui voit tout tenter
Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête,
Et fait couler des pleurs, qu'aussitôt il arrête.
Hermione elle-même a vu plus de cent fois
Cet amant[15] irrité revenir sous ses lois,
Et, de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui :

Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
Epouser ce qu'il hait et punir ce qu'il aime.

ORESTE

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir?

PYLADE

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance
Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes;
Toujours prête à partir, et demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE

Ah! si je le croyais, j'irais bientôt, Pylade,
Me jeter...

PYLADE

Achevez, Seigneur, votre ambassade.
Vous attendez le Roi : parlez, et lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez, demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE

Hé bien! va donc disposer la cruelle
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II

PYRRHUS • ORESTE • PHŒNIX

ORESTE

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,

Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups.
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous.
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles,
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie :
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée :
De soins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur; et, sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait, en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise;
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?

La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?
Et seul de tous les Grecs ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?
Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère ;
Cassandre dans Argos a suivi votre père ;
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse :
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin.
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle était autrefois cette ville
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie ; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie et quel est son destin.
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler.
Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère !
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
Non, Seigneur ; que les Grecs cherchent quelque autre proie ;
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie.
De mes inimitiés le cours est achevé ;
L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

ORESTE

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice
Où le seul fils d'Hector devait être conduit;
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père;
Il a par trop de sang acheté leur colère.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer;
Et jusque dans l'Epire il les peut attirer :
Prévenez-les.

PYRRHUS

Non, non. J'y consens avec joie :
Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troie;
Qu'ils confondent leur haine et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice
Dont la Grèce d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur; et quelque jour
Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

ORESTE

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups :
Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

PYRRHUS

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère;
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père;
Et je saurai peut-être accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène :
Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III

PYRRHUS • PHŒNIX

PHŒNIX

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse ?

PYRRHUS

On dit qu'il a longtemps brûlé pour la princesse.

PHŒNIX

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer ?
S'il lui rendait son cœur, s'il s'en faisait aimer ?

PYRRHUS

Ah ! qu'ils s'aiment, Phœnix ; j'y consens : qu'elle parte !
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte :
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui !

PHŒNIX

Seigneur...

PYRRHUS

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme ;
Andromaque paraît.

SCÈNE IV

PYRRHUS • ANDROMAQUE • CÉPHISE

PYRRHUS

Me cherchiez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me serait-il permis ?

ANDROMAQUE

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

PYRRHUS

Ah! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux, qui ne sait point encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector!

PYRRHUS

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE

Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père :
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes;
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux,
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,

Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse !
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile :
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS

Hé quoi ! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ?
J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie ;
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie :
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir ;
Nos ennemis communs devraient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;

Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère :
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector !
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur ; c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine :
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS

Et le puis-je, Madame ? Ah ! que vous me gênez[16] !
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire ;
Je sais que pour régner elle vint dans l'Epire ;
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez ?
Ah ! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

ANDROMAQUE

Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ?
Aurait-elle oublié vos services passés ?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme ?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
Et quel époux encore ! Ah ! souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre père immortel :

Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence ;
Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande ; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE

Hélas ! il mourra donc ! Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence ;
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...

PYRRHUS

Allez, Madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver :
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

HERMIONE • CLÉONE

HERMIONE

Je fais ce que tu veux : je consens qu'il me voie ;
Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyais, je ne le verrais pas.

CLÉONE

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour ?

HERMIONE

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui,
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait ; un autre l'abandonne.
L'ingrate, qui mettait son cœur à si haut prix,
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris !
Ah ! Dieux !

CLÉONE

Ah ! dissipez ces indignes alarmes :
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père.

HERMIONE

Dans ses retardements si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire il faudrait que vous le prévinssiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez?

HERMIONE

Si je le hais, Cléone! Il y va de ma gloire,
Après tant de bontés dont il perd la mémoire.
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir!
Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.

CLÉONE

Fuyez-le donc, Madame; et puisqu'on vous adore...

HERMIONE

Ah! laisse à ma fureur le temps de croître encore!
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer;
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle!

CLÉONE

Quoi! vous en attendez quelque injure nouvelle?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux?
Après ce qu'il a fait, que saurait-il donc faire?
Il vous aurait déplu, s'il pouvait vous déplaire.

HERMIONE

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis?
Je crains de me connaître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire;
Crois que je n'aime plus, vante-moi ma victoire;
Crois que dans son dépit mon cœur est endurci;
Hélas! et, s'il se peut, fais-le-moi croire aussi.
Tu veux que je le fuie? Hé bien! rien ne m'arrête :
Allons, n'envions plus son indigne conquête;
Que sur lui sa captive étende son pouvoir;
Fuyons... Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir!
Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place!

S'il venait à mes pieds me demander sa grâce !
Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager !
S'il voulait... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune ;
Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déjà sur le fils attiré leur colère ;
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir ;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
Voyez si sa douleur en paraît soulagée.
Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée ?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE

Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté.
Je n'ai point du silence affecté le mystère :
Je croyais sans péril pouvoir être sincère,
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur.
Et qui ne se serait comme moi déclarée
Sur la foi d'une amour si saintement jurée ?
Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardents que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.
Mais c'en est trop, Cléone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus.

Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime ;
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons : qu'il vienne enfin.

CLÉONE

Madame, le voici.

HERMIONE

Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici.

SCÈNE II

HERMIONE • ORESTE • CLÉONE

HERMIONE

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste princesse ?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

ORESTE

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste ;
Vous le savez, Madame, et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures ;
Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru partout où ma perte certaine
Dégageait mes serments et finissait ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
Qui n'apaisaient leurs dieux que du sang des mortels :
Ils m'ont fermé leur temple ; et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.
Enfin je viens à vous, et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon désespoir n'attend que leur indifférence :
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance ;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,

Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime
Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage.
A des soins plus pressants la Grèce vous engage.
Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés ?
Songez à tous ces rois que vous représentez[17].
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame : il me renvoie ; et quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE

L'infidèle !

ORESTE

Ainsi donc, tout prêt à le quitter[18],
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déjà même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE

Hé quoi ! toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?
J'ai passé dans l'Epire où j'étais reléguée.
Mon père l'ordonnait : mais qui sait si depuis
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis ?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes ?
Que l'Epire jamais n'ait vu couler mes larmes ?
Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

ORESTE

Souhaité de me voir ! Ah ! divine princesse...
Mais, de grâce, est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
Ouvrez vos yeux : songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste, si longtemps l'objet de leur courroux.

HERMIONE

Oui, c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes ;
Vous que mille vertus me forçaient d'estimer ;
Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer.

ORESTE

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrais trop.

ORESTE

Vous m'en aimeriez plus.
Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire !
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
Et, l'amour seul alors se faisant obéir,
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O Dieux ! tant de respects, une amitié si tendre...
Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre !
Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui,
Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui :
Car enfin il vous hait ; son âme ailleurs éprise
N'a plus...

HERMIONE

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ?
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris,
Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE

Poursuivez : il est beau de m'insulter ainsi.
Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise ici ?

Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance?
Je les ai méprisés? Ah! qu'ils voudraient bien voir
Mon rival comme moi mépriser leur pouvoir!

HERMIONE

Que m'importe, Seigneur, sa haine ou sa tendresse?
Allez contre un rebelle armer toute la Grèce;
Rapportez-lui le prix de sa rébellion;
Qu'on fasse de l'Epire un second Ilion.
Allez. Après cela direz-vous que je l'aime?

ORESTE

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE

Mais, Seigneur, cependant[19], s'il épouse Andromaque?

ORESTE

Hé! Madame.

HERMIONE

Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenait l'époux!

ORESTE

Et vous le haïssez? Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer : vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite;

Mon devoir m'y retient ; et je n'en puis partir
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre ;
Du Troyen ou de moi faites-le décider :
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder,
Enfin qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre.

SCÈNE III

ORESTE, *seul.*

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement :
Je vous réponds déjà de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne :
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ;
Tout autre objet[20] le blesse ; et peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler : c'en est fait. Quelle joie
D'enlever à l'Epire une si belle proie !
Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector ;
Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,
Epire : c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.

SCÈNE IV

PYRRHUS • ORESTE • PHŒNIX

PYRRHUS

Je vous cherchais, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avoue ; et depuis que je vous ai quitté,
J'en ai senti la force et connu l'équité.
J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
A moi-même, en un mot, je devenais contraire ;
Que je relevais Troie, et rendais imparfait

Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime,
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

ORESTE

Seigneur, par ce conseil[21] prudent et rigoureux,
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS

Oui, mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage :
D'une éternelle paix Hermione est le gage ;
Je l'épouse. Il semblait qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y représentez tous les Grecs et son père,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends, avec la paix, son cœur de votre main.

ORESTE

Ah ! Dieux !

SCÈNE V

PYRRHUS • PHŒNIX

PYRRHUS

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître ?

PHŒNIX

Ah ! je vous reconnais, et ce juste courroux,
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile,
C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,
Que la gloire à la fin ramène sous ses lois,
Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;
Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,

Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs, j'allais sacrifier,
Quels périls... Un regard m'eût tout fait oublier !
Tous les Grecs conjurés fondaient sur un rebelle.
Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS

Tu l'as vu comme elle m'a traité.
Je pensais, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée :
J'allais voir le succès de ses embrassements ;
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
Sa misère l'aigrit, et, toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurais mon secours :
C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.
Et quelle est sa pensée ? Attend-elle en ce jour
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

PHŒNIX

Sans doute, c'est le prix que vous gardait l'ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS

Je vois ce qui la flatte :
Sa beauté la rassure ; et, malgré mon courroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrais aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille ;
Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione ; et, content[22] de lui plaire,

Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer :
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

PHŒNIX

Quoi ! toujours Andromaque occupe votre esprit ?
Que vous importe, ô Dieux ! sa joie ou son dépit ?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ?

PYRRHUS

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire :
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi ;
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHŒNIX

Allez, Seigneur, vous jeter à ses pieds ;
Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS

Je le vois bien, tu crois que, prêt à l'excuser,
Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHŒNIX

Vous aimez : c'est assez.

PYRRHUS

Moi, l'aimer ? une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte ?
Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi,
Je puis perdre son fils, peut-être je le doi :
Etrangère... que dis-je ? Esclave dans l'Epire,

Je lui donne son fils, mon âme, mon empire ;
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son persécuteur ?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine ;
Il faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler !
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !
Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause :
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantôt votre faiblesse ?

PYRRHUS

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse,
Crains-tu pour ma colère un si faible combat ?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

PHŒNIX

Oui, voyez-la, Seigneur ; et, par des vœux soumis,
Protestez-lui...

PYRRHUS

Faisons tout ce que j'ai promis.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

ORESTE • PYLADE

PYLADE

Modérez donc, Seigneur, cette fureur extrême,
Je ne vous connais plus; vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez...

ORESTE

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade, je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice.
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse;
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Oui, je le veux.

PYLADE

Hé bien, il la faut enlever;
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites?
Dissimulez : calmez ce transport inquiet;
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et surtout Hermione.
A ses regards surtout cachez votre courroux.
O Dieux! en cet état pourquoi la cherchiez-vous!

ORESTE

Que sais-je? De moi-même étais-je alors le maître?
La fureur m'emportait, et je venais peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE

Et quel était le fruit de cet emportement?

ORESTE

Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue?

Il épouse, dit-il, Hermione demain ;
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah! plutôt cette main dans le sang du barbare...

PYLADE

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizarre.
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE

Non, non ; je le connais, mon désespoir le flatte :
Sans moi, sans mon amour, il dédaignait l'ingrate;
Ses charmes jusque-là n'avaient pu le toucher :
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah ! Dieux ! c'en était fait : Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue allait être éloignée;
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus [22],
Pour se donner à moi n'attendait qu'un refus;
Ses yeux s'ouvraient, Pylade ; elle écoutait Oreste,
Lui parlait, le plaignait. Un mot eût fait le reste.

PYLADE

Vous le croyez?

ORESTE

Hé quoi! ce courroux enflammé
Contre un ingrat...

PYLADE

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'aurait accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût pas retardée?
M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoi? votre amour se veut charger d'une furie
Qui vous détestera, qui, toute votre vie,
Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
Voudra...

ORESTE

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui rirait, Pylade ; et moi, pour mon partage,

Je n'emporterais donc qu'une inutile rage?
J'irais loin d'elle encor tâcher de l'oublier ?
Non, non, à mes tourments je veux l'associer,
C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

PYLADE

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade :
Oreste ravisseur!

ORESTE

Et qu'importe, Pylade?
Quand nos Etats vengés jouiront de mes soins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins?
Et que me servira que la Grèce m'admire,
Tandis que je serai la fable de l'Epire?
Que veux-tu? Mais, s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine.
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi?
Assez et trop longtemps mon amitié t'accable :
Evite un malheureux, abandonne un coupable,
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit[24].
Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t'en.

PYLADE

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
Au travers des périls un grand cœur [25] se fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour?
Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.

Nos vaisseaux sont tout prêts et le vent nous appelle.
Je sais de ce palais tous les détours obscurs :
Vous voyez que la mer en vient battre les murs;
Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié;
Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié;
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne puis-je à mon tour dans un sort plus heureux...

PYLADE

Dissimulez, Seigneur; c'est tout ce que je veux.
Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate :
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate ;
Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE

Va-t'en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II

HERMIONE • ORESTE • CLÉONE

ORESTE

Hé bien, mes soins vous ont rendu votre conquête;
J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE

On le dit; et de plus on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE

Et votre âme à ses vœux ne sera point rebelle?

HERMIONE

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût point infidèle?
Que sa flamme attendrait si tard pour éclater?
Qu'il reviendrait à moi, quand je l'allais quitter?

Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce,
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse,
Que mes yeux sur votre âme étaient plus absolus[26].

ORESTE

Non, Madame : il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire.

HERMIONE

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foi :
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi ?
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse :
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partais ; et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir.

ORESTE

Ah ! que vous saviez bien, cruelle... Mais, Madame,
Chacun peut à son choix disposer de son âme.
La vôtre était à vous. J'espérais ; mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ?
Tel est votre devoir, je l'avoue ; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCÈNE III

HERMIONE • CLÉONE

HERMIONE

Attendais-tu, Cléone, un courroux si modeste[27] ?

CLÉONE

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains, d'autant plus qu'auteur de son ennui
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare :
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector,
Qui cent fois, effrayés de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché leur asile,
Et qu'on verrait encor, sans l'appui de son fils,
Redemander Hélène aux Troyens impunis?
Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même :
Il veut tout ce qu'il fait ; et, s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs :
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien! chère Cléone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter?
Intrépide, et partout suivi de la victoire,
Charmant, fidèle enfin, rien ne manque à sa gloire.
Songe...

CLÉONE

Dissimulez; votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE

Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme?
Sortons : que lui dirais-je?

SCÈNE IV

ANDROMAQUE • HERMIONE
CLÉONE • CÉPHISE

ANDROMAQUE

Où fuyez-vous, Madame?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,

Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui[28];
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE

Je conçois vos douleurs; mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer : j'y souscrirai, Madame.

SCÈNE V

ANDROMAQUE • CÉPHISE

ANDROMAQUE

Quel mépris la cruelle attache à ses refus!

CÉPHISE

Je croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce...
Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI

PYRRHUS • ANDROMAQUE
PHŒNIX • CÉPHISE

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Où donc est la princesse ?
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux ?

PHŒNIX

Je le croyais.

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux !

PYRRHUS

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE

Hélas ! tout m'abandonne.

PHŒNIX

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE

Qu'attendez-vous ? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE

Il a promis mon fils.

CÉPHISE

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ?
Quel orgueil !

ANDROMAQUE

Je ne fais que l'irriter encor.
Sortons.

PYRRHUS

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE

Ah ! Seigneur, arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère !
Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié !
Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers !

PYRRHUS

J'étais aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée ;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée :
C'en est fait.

ANDROMAQUE

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas : Andromaque, sans vous,
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS

Non, vous me haïssez ; et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble :
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE

Madame...

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
à Pyrrhus.
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils? Je respire, je sers.
J'ai fait plus : je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois :
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille :
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité!
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

PYRRHUS

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII

PYRRHUS • ANDROMAQUE • CÉPHISE

PYRRHUS *continue.*

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux.
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,

S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à nous trahir?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-nous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête;
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner;
Je vous le dis : il faut ou périr ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
Songez-y : je vous laisse, et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII

ANDROMAQUE • CÉPHISE

CÉPHISE

Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce,
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE

Hélas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle :
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE

Quoi ! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur ?

CÉPHISE

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent?
Qu'il méprisât, Madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits et les rend superflus?

ANDROMAQUE

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue;
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis.

CÉPHISE

Hé bien ! allons donc voir expirer votre fils.
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, Madame !

ANDROMAQUE

Ah ! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme !
Quoi ! Céphise, j'irai voir expirer encor

Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector !
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage !
Hélas ! je m'en souviens, le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils et le prit dans ses bras :
Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père.
Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux !
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir ?
Non, tu ne mourras point : je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CÉPHISE

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE

Hé bien ! va l'assurer...

CÉPHISE

De quoi ? de votre foi ?

ANDROMAQUE

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi ?
O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !
Allons.

CÉPHISE

Où donc, Madame ? et que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

ANDROMAQUE • CÉPHISE

CÉPHISE

Ah ! je n'en doute point ; c'est votre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme !
Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame, il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports : père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds ;
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous :
Il prévient leur fureur ; il lui laisse sa garde :
Pour ne pas l'exposer, lui-même se hasarde,
Mais tout s'apprête au temple ; et vous avez promis.

ANDROMAQUE

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassements ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit craître[29]
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois !

ANDROMAQUE

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE

Que dites-vous ? ô Dieux !

ANDROMAQUE

O ma chère Céphise !
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise :
Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux ;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc ? as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur !
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor :
Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie,
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des liens immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste,
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème :
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.

Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi :
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ;
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentiments doivent être effacés !
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CÉPHISE

Hélas !

ANDROMAQUE

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCÈNE II

HERMIONE • CLÉONE

CLÉONE

Non, je ne puis assez admirer[20] ce silence.
Vous vous taisez, Madame ; et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits ?
Vous soutenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyait frémir au seul nom d'Andromaque ?
Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer

Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer ?
Il l'épouse ; il lui donne, avec son diadème,
La foi que vous venez de recevoir vous-même,
Et votre bouche encor, muette à tant d'ennui,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui ?
Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste !
Et qu'il vaudrait bien mieux...

HERMIONE

Fais-tu venir Oreste ?

CLÉONE

Il vient, Madame, il vient ; et vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il allait se ranger,
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire :
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
Mais il entre.

SCÈNE III

ORESTE • HERMIONE • CLÉONE

ORESTE

Ah ! Madame, est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
Avez-vous en effet[21] souhaité ma présence ?
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
Veulent...

HERMIONE

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE

Si je vous aime ? O Dieux ! mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés,
Quels témoins croirez-vous si vous ne les croyez ?

HERMIONE

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE

Hé bien, allons, Madame :
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme ;
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon ;
De Troie en ce pays réveillons les misères,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE

Non, Seigneur, demeurons :
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi ! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irais attendre ailleurs une lente vengeance !
Et je m'en remettrais au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas !
Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure.
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE

Qui ?

HERMIONE

Pyrrhus.

ORESTE

Pyrrhus, Madame ?

HERMIONE

Hé quoi ? votre haine chancelle ?
Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier ;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE

Moi, je l'excuserais ? Ah ! vos bontés, Madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme.
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins :
Soyons ses ennemis, et non ses assassins ;
Faisons de sa ruine une juste conquête.

Quoi! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'Etat
Que pour m'en acquitter par un assassinat?
Souffrez, au nom des Dieux, que la Grèce s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...

HERMIONE

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime à moi seule adressée?
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé[32];
Que je le hais; enfin, Seigneur, que je l'aimai?
Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avait su plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,
N'importe; mais enfin réglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçus,
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain:
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE

Hé bien! il faut le perdre, et prévenir sa grâce;
Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse?
Comment puis-je sitôt servir votre courroux?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Epire,
Vous voulez par mes mains renverser un empire;
Vous voulez qu'un roi meure; et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment;
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime!
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime,
Je ne m'en défends plus; et je ne veux qu'aller
Reconnaître la place où je dois l'immoler;
Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE

Mais, cependant, ce jour, il épouse Andromaque;
Dans le temple déjà le trône est élevé,

Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous ? Il vous offre sa tête :
Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête ;
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger ;
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous malgré lui prendre soin de sa vie ?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie ;
Soulevez vos amis ; tous les miens sont à vous.
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
Mais quoi ? déjà leur haine est égale à la mienne :
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
Parlez : mon ennemi ne vous peut échapper,
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez ou suivez une fureur si belle ;
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ;
Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE

Mais, Madame, songez...

HERMIONE

Ah ! c'en est trop, Seigneur.
Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content ; mais enfin je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre et ne mériter rien.
Partez : allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus ;
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Je m'en vais seule au temple, où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher ;
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher.
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées ;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame : il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez[32].

HERMIONE

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV

HERMIONE • CLÉONE

CLÉONE

Vous vous perdez, Madame ; et vous devez songer...

HERMIONE

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre ;
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants !
Ah ! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissait le regret de mourir ma victime !
Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'Etat.
Chère Cléone, cours : ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

CLÉONE

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi ?
O Dieux ! qui l'aurait cru, Madame ? C'est le Roi.

HERMIONE

Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione !

SCÈNE V

PYRRHUS • HERMIONE • PHŒNIX

PYRRHUS

Vous ne m'attendiez pas, Madame ; et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice ;
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ;
Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne. Oui, Madame, et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous dirait que dans les champs troyens
Nos deux pères sans nous formèrent ces liens,
Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes sans amour engagés l'un à l'autre ;
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis :
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire :
Je vous vis avec eux arriver en Epire ;
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle :
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle ;
Je vous reçus en reine ; et jusques à ce jour
J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte ; et, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste :
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour immortel.
Après cela, Madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures :
Je crains votre silence, et non pas vos injures ;
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi ? sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne ?
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ?
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse :
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce ?
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ;
Mais, Seigneur, en un jour ce serait trop de joie ;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée :
De votre propre main Polyxène égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

PYRRHUS

Madame, je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage ;
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé ;
Mais enfin je consens d'oublier le passé.

Je rends grâces au Ciel que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :
Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre.
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre :
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE

Je ne t'ai point aimé, cruel ? Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait fidèle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens ; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être :
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi !
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ;

Va profaner des Dieux la majesté sacrée :
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCÈNE VI

PYRRHUS • PHŒNIX

PHŒNIX

Seigneur, vous entendez : gardez de négliger
Une amante en fureur qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée ;
La querelle[24] des Grecs à la sienne est liée ;
Oreste l'aime encore ; et peut-être à ce prix...

PYRRHUS

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

HERMIONE, *seule.*

Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore?
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
Le cruel! de quel œil il m'a congédiée :
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore! Et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui!
Je tremble au seul penser du coup qui le menace!
Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce!
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
Qu'il périsse! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage :
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage;
Il croit que, toujours faible et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
A le vouloir? Hé quoi? c'est donc moi qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits,

A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'Etats,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire...

SCÈNE II

HERMIONE • CLÉONE

HERMIONE

Ah! qu'ai-je fait, Cléone? et que viens-tu me dire?
Que fait Pyrrhus?

CLÉONE

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels et le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
Mener en conquérant sa nouvelle conquête;
Et, d'un œil où brillaient sa joie et son espoir,
S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie;
Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE

Et l'ingrat? jusqu'au bout il a poussé l'outrage?
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?
L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouait-il son infidélité?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE

Madame, il ne voit rien : son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.

Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voilà dans ses transports le seul soin qui lui reste.

HERMIONE

Le perfide ! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE

Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE

Hé bien ! à me venger n'est-il pas préparé ?

CLÉONE

Je ne sais.

HERMIONE

Tu ne sais ? Quoi donc ? Oreste encore,
Oreste me trahit ?

CLÉONE

Oreste vous adore ;
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ;
Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même ;
Il craint la Grèce, il craint l'univers en courroux ;
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête :
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur
S'il en devait sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE

Non, non, il les verra triompher sans obstacle ;
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sais de quels remords son courage est atteint :
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière ;

Ses yeux, pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas ;
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquérir à ce prix, sans danger ;
Je me livre moi-même, et ne puis me venger !
Allons : c'est à moi seule à me rendre justice.
Que de cris de douleur le temple retentisse ;
De leur hymen fatal troublons l'événement[35] ;
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.
Je mourrai ; mais au moins ma mort me vengera :
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III[36]

ORESTE • HERMIONE • CLÉONE

ORESTE

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie !
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE

Il est mort ?

ORESTE

Il expire : et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avais promis ; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face,
Il semblait que ma vue excitât son audace,
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
Je vous donne, a-t-il dit, *ma couronne et ma foi,*

Andromaque; régnez sur l'Epire et sur moi.
Je voue à votre fils une amitié de père;
J'en atteste les Dieux, je le jure à sa mère.
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnais pour le roi des Troyens.
A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
L'infidèle s'est vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper :
Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,
Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE

Qu'ont-ils fait?

ORESTE

Pardonnez à leur impatience :
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance;
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous;
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie!
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?

Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE

O Dieux ! Quoi ? ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyais-tu pas dans mes emportements
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance ?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?
Voilà de ton amour le détestable fruit :
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire :
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

SCÈNE IV

ORESTE, *seul.*

Que vois-je ? est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? et suis-je Oreste enfin ?
Quoi ! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
J'assassine à regret un roi que je révère ;
Je viole en un jour les droits des souverains,

Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,
Ceux même des autels où ma fureur l'assiège ;
Je deviens parricide, assassin, sacrilège.
Pour qui ? pour une ingrate à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage. Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux !
Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire !

SCÈNE V

ORESTE • PYLADE • Soldats d'Oreste

PYLADE

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte.
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis ;
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,
Commande qu'on le venge, et peut-être sur nous
Veut venger Troie encore et son premier époux.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne ;
Nos Grecs nous rejoindront ; et tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre :
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.
Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE

Hermione, Seigneur ? Il la faut oublier.
Quoi ? toujours l'instrument et l'objet de sa rage,

Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage ?
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ?

ORESTE

Elle meurt ? Dieux ! qu'entends-je ?

PYLADE

Eh quoi ! vous l'ignoriez ?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée
Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus porté sur des soldats
Que son sang excitait à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue,
Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au ciel, se frapper et tomber.

ORESTE

Grâce aux Dieux ! Mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir ;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.
Hé bien ! je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grâce au Ciel, j'entrevoi...
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE

Ah ! Seigneur !

ORESTE

Quoi ? Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?

Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse[37] ?
Elle vient l'arracher au coup qui le menace ?
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi ?
Hé bien ? filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse ;
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

FIN D'ANDROMAQUE

COMMENTAIRE

Dans *la Thébaïde,* il n'y a d'autre issue à la vengeance que le meurtre ; dans *Alexandre,* que la lâcheté ou la clémence surhumaine. Voici que dans *Andromaque* Racine pose une troisième fois la même question : comment passer d'un ordre ancien à un ordre nouveau? Comment la mort peut-elle accoucher de la vie ? Quels sont les droits de l'une sur l'autre ?

L'ordre ancien est jaloux : il *maintient.* C'est l'ordre de la Fidélité (la langue du XVIIe siècle dispose ici d'un mot précieusement ambigu, à la fois politique et amoureux, c'est la *Foi*) ; son immobilité est consacrée par un rite, le serment. Andromaque a juré fidélité à Hector, Pyrrhus s'est engagé solennellement envers Hermione[1]. Cet ordre formaliste est un cercle, *il est ce dont on ne peut sortir,* la clôture est sa définition suffisante. Naturellement cette clôture est ambiguë : elle est prison, mais elle peut être aussi asile[2], l'ordre ancien est une sécurité : Hermione s'y réfugie sans cesse[3], Pyrrhus frémit d'en sortir[4]. Il s'agit donc d'une Légalité véritable, d'un contrat : la Loi demande, en échange de quoi elle protège. Dans les deux pièces précédentes,

1. " Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes. " (III, 7.)
" J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour. " (IV, 5.)

2. C'est là une ambiguïté fondamentale chez Racine :

" J'ai cru que sa prison deviendrait son asile ",
dit Andromaque en parlant d'Astyanax. (III, 6.)

3. Notamment pour se débarrasser d'Andromaque :

" Je conçois vos douleurs ; mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux. " (III, 4.)

4. " Considère, Phoenix, les troubles que j'évite. " (II, 5.)

cette ancienne Légalité (bien que chaque fois bicéphale : Etéocle et Polynice, Porus et Axiane) restait indifférenciée ; dans *Andromaque,* sans que sa revendication perde de sa violence, elle se divise.

Hermione en est la figure archaïque et par conséquent (puisqu'il s'agit en somme d'une crise d'individualisme) la mieux socialisée. Hermione est en effet le gage d'une société tout entière. Cette société *("les Grecs")* dispose d'une idéologie, la vendetta (le sac de Troie, punition du rapt d'Hélène, y alimente sans cesse la vie affective de la patrie), et d'une économie (comme dans toute société solidifiée, l'expédition était à la fois de morale et de profit[5]) ; en un mot, cette société (et Hermione avec elle) jouit d'une *bonne conscience*[6]. La figure centrale, l'alibi incessant, en est le Père (Ménélas), soutenu par les dieux, en sorte que rompre la fidélité à Hermione, c'est rejeter à la fois le Père, le Passé, la Patrie et la Religion[7]. Les pouvoirs de cette société sont entièrement délégués à Hermione, qui les délègue à son double, Oreste. La jalousie d'Hermione est d'ailleurs ambiguë : c'est une jalousie d'amoureuse, mais c'est aussi, au-delà d'Hermione elle-même, la revendication ombrageuse d'une Loi qui réclame son dû[8] et condamne à mort quiconque la trahit : ce n'est pas par hasard que Pyrrhus périt sous les coups des Grecs, qui se substituent au dernier moment, dans l'acte de vengeance, à des délégués que l'amour a rendus peu sûrs. La fidélité amoureuse est donc ici indissolublement liée à la fidélité légale, sociale et religieuse. Hermione concentre en elle des fonctions différentes mais qui sont toutes de contrainte : amoureuse, elle se donne sans cesse pour une "fiancée", une amante légale, solennellement engagée,

5. "Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie..." (II, 1.)

6. Le choix de Pyrrhus offense une légalité de caste. Andromaque est l'étrangère et la captive. (II, 1.)

7. "Va profaner des Dieux la majesté sacrée..." (IV, 5.)

8. "J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû." (IV, 5.)

dont le refus n'est pas un affront personnel mais un véritable sacrilège ; Grecque, elle est fille du Roi vengeur, déléguée d'un Passé qui dévore[9] ; morte enfin, elle est Erinnye, tourmenteuse, répétition incessante de la punition, vendetta infinie, triomphe définitif du Passé. Meurtrière du mâle, meurtrière de l'enfant qui est son véritable rival parce qu'il est l'avenir, Hermione est tout entière du côté de la Mort, mais d'une mort active, possessive, infernale ; venue d'un passé très ancien, elle est force plutôt que femme ; son double instrumental, Oreste, se donne lui-même pour le jouet (lamentable) d'une très antique fatalité qui le dépasse, sa pente le renvoie bien en arrière de lui-même[10].

Hermione est déléguée par le Père, Andromaque par l'Amant. Andromaque est exclusivement définie par sa fidélité à Hector, et c'est vraiment l'un des paradoxes du mythe racinien que toute une critique ait pu voir en elle la figure idéale d'une mère. Le dit-elle assez qu'Astyanax n'est pour elle que l'image (physique) d'Hector[11], que même son amour pour son fils lui a été expressément commandé par son mari. Son conflit n'est pas celui d'une épouse et d'une mère, il est celui qui naît de deux ordres contraires émanés d'une même source : Hector veut à la fois vivre comme mort et comme substitut, Hector lui a enjoint à la fois la fidélité à la tombe et le salut du fils parce que le fils c'est lui : il n'y a en fait qu'un même Sang, et c'est à lui qu'Andromaque doit être fidèle[12]. Devant la contradiction de son devoir ce n'est nullement sa maternité qu'Andro-

9. " Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer. " (V, scène dern.)

10. " Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne. " (I, 1.)

11. " C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche... " (II, 5.)

12. On peut imaginer la haine qu'Astyanax vivant pourrait développer contre ce Père qui tient toute sa place : beau sujet pour Racine que la suite d'*Andromaque* (mais c'est dans une certaine mesure *Britannicus*). La fidélité au mari est si dévorante, et l'assimilation du fils à l'époux si étroite, que la maternité en devient incestueuse :

" Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux. " (I, 4.)

maque consulte (et si elle l'avait consultée, aurait-elle hésité un instant ?) : c'est le mort, parce que c'est du mort qu'est partie la contradiction, et que par conséquent c'est lui seul qui peut la résoudre ; et c'est parce qu'Andromaque n'est pas une mère, mais une amante, que la tragédie est possible.

Naturellement, il y a une symétrie entre les deux fidélités, celle d'Hermione et celle d'Andromaque. Comme force vindicative, derrière Hermione, il y a les Grecs ; au-delà d'Hector, il y a, pour Andromaque, Troie. A la Grèce des Atrides, correspond point par point l'Ilion des Enéades, ses ancêtres, ses familles, ses dieux, ses morts. Andromaque vit le rapport vendettal de la même façon qu'Hermione ; elle n'a cesse de replacer Pyrrhus dans le conflit des tribus, elle ne le voit que dans ce sang qui unit les deux partis d'un lien infini. Hermione et elle participent, en fait, à une légalité homologue. La différence, c'est qu'Andromaque est vaincue, captive, la légalité qu'elle perpétue est plus fragile que celle d'Hermione : ennemi de toute légalité, c'est à Andromaque, c'est-à-dire à la légalité la plus faible, que Pyrrhus s'attaque. Le passé d'Hermione est pourvu d'armes puissantes ; celui d'Andromaque est réduit à une pure valeur, il ne peut s'affirmer que verbalement (d'où l'invocation incessante d'Andromaque à Hector). Ce vide de la légalité troyenne est symbolisé par un objet qui détermine tous les mouvements offensifs : le tombeau d'Hector ; il est pour Andromaque refuge, réconfort, espoir, oracle aussi ; par une sorte d'érotisme funèbre, elle veut l'habiter, s'y enfermer avec son fils, vivre dans la mort une sorte de ménage à trois[13]. La fidélité d'Andromaque n'est plus que défensive ; sans doute le poids du Sang existe encore, Hector prolonge Troie ; mais tous les ancêtres sont morts ; la fidélité n'est plus ici que mémoire, oblation vertueuse de la vie au profit du souvenir.

La légalité d'Andromaque est fragile encore pour une autre raison. Andromaque se trouve devant un véritable

13. " Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis... " (I, 4.)

dilemme de fait, non de jugement ; l'alternative où la contraint Pyrrhus la met en face du réel ; en un mot, et si aliénée qu'elle soit, elle détient une responsabilité qui engage autrui, c'est-à-dire le monde. Sans doute essaie-t-elle de l'éluder : en remettant au tombeau du soin de décider, puis en imaginant une sorte d'état zéro de l'issue *(Laissez-moi le cacher dans quelque île déserte)*, enfin en choisissant le suicide. Il n'empêche qu'elle veut que l'enfant vive, et c'est en cela qu'elle rejoint Pyrrhus. Elle sent très bien que le salut de l'enfant consacre en fait une rupture de la légalité qu'elle représente, et c'est pour cela qu'elle y résiste tant (pendant trois actes, ce qui est beaucoup pour une mère). Bien plus, elle reconnaît tout ce que ce salut et cette rupture impliquent : une véritable transformation du Temps, l'abolition de la Loi vendettale[14], le fondement solennel d'un nouvel usage[15]. L'enjeu lui paraît si important qu'elle ne trouve que sa propre mort qui en soit la mesure exacte. Condamnée à représenter le Passé, elle s'immole quand ce Passé lui échappe. Le suicide d'Hermione est une apocalypse, Hermione est pure stérilité, elle entraîne volontairement, agressivement, dans sa propre mort toute la Légalité dont elle a la charge[16]. Le suicide d'Andromaque est un sacrifice ; il contient en germe un avenir accepté, et ce sacrifice concerne l'être même d'Andromaque : elle consent à se séparer d'une partie d'Hector (Astyanax), à amputer sa fonction de gardienne amoureuse, elle consent à une fidélité incomplète. Bien plus, sa mort signifie qu'Astyanax n'est plus tout à fait pour elle Hector seul ; pour la première fois, elle découvre l'existence d'un Astyanax II, vivant par lui-même, et non comme pur reflet du mort : son fils existe

14. " Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger. " (IV, 1.)

15. La fondation de la nouvelle Loi a lieu devant les dieux, à l'autel où Pyrrhus épouse Andromaque. Cette solennité rend à juste titre Andromaque sûre de Pyrrhus. Elle a compris que Pyrrhus veut réellement le salut de l'enfant.

16. " Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille... " (V, 3.)

enfin comme enfant, comme promesse. Cette "découverte" lui a été inspirée par le mort : Andromaque se fait ainsi médiatrice entre la mort et la vie : la mort accouche de la vie ; le Sang n'est pas seulement force constrictive, véhicule d'un épuisement ; il est aussi liquide germinatif, viabilité, avenir.

Or toute cette ancienne Légalité, cet ordre de la fidélité inconditionnelle, que ce soit sous sa forme agressive (Hermione) ou atténuée (Andromaque), se trouve dans un état critique, menacée dans l'un et l'autre cas par Pyrrhus. Le danger est nouveau, parce que la contestation ne vient plus comme dans *la Thébaïde* d'une morale "naturelle" (les objurgations de Jocaste et d'Antigone au nom d'une sainte filialité), mais d'une volonté de vivre, débarrassée au départ de tout alibi moral : tout est fermé devant Pyrrhus, en sorte que l'irruption est son mode fondamental d'être : du côté d'Hermione le Père, du côté d'Andromaque le Rival, toutes les places sont déjà prises : s'il veut être, il faut qu'il détruise. Jocaste opposait en somme à la Légalité tribale une Légalité plus restreinte, familiale. Pyrrhus va beaucoup plus loin : il revendique au nom d'une Légalité "à faire". Le conflit n'est plus ici entre la haine et l'amour ; il est beaucoup plus âprement (et justement) entre ce qui a été et ce qui veut être. Ce n'est plus la paix qui conteste la violence, ce sont deux violences qui s'affrontent ; au déchaînement d'Hermione, à la "bonne conscience" d'Andromaque, répond ouvertement le "dogmatisme" de Pyrrhus[17].

Le développement du mythe racinien a éloigné Pyrrhus dans un rang secondaire. Mais si l'on pense la pièce en termes de Légalité, nul doute que Pyrrhus ne dirige toute l'économie des forces[18]. Ce qui fait de lui la figure la plus émancipée de tout le théâtre racinien (et j'ose dire la plus

17. Le débat entre les deux Légalités est sans cesse recouvert par un débat proprement amoureux ; les personnages passent de l'un à l'autre par un tourniquet incessant. Mais ce tourniquet n'est pas une fuite ; l'amour n'est pas une mystification, mais seulement signe d'une totalité qui le comprend.

18. C'est d'ailleurs dans Pyrrhus que Racine a le plus modifié les données antiques. C'est, à ma connaissance, Charles Mauron, à qui je dois beaucoup

sympathique), c'est que dans tout ce théâtre c'est le seul personnage de bonne foi : décidé à rompre, il cherche lui-même Hermione (IV, 5), et s'explique devant elle sans recourir à aucun alibi ; il n'essaie pas de se justifier, il assume ouvertement la violence de la situation, sans cynisme et sans provocation. Sa justesse vient de sa libération profonde : il ne monologue pas, il n'est pas incertain sur les signes (contrairement à Hermione, tout embarrassée dans une problématique des apparences) ; il veut choisir en lui-même et pour lui seul entre le passé et l'avenir, le confort étouffé d'une Légalité ancienne et le risque d'une Légalité nouvelle. Le problème pour lui, c'est de vivre, de naître à un nouvel ordre, à un nouvel âge. Cette naissance ne peut être que violente : toute une société est là, qui le regarde, le *reconnaît,* et parfois il faiblit, son regard sur lui-même est prêt à se confondre avec le regard de l'ancienne Légalité qui l'a formé[19].

Mais plus souvent ce regard lui est intolérable, et c'est pour s'en affranchir qu'il combat. Le poids d'un amour non partagé se confond pour lui avec l'emprise de l'ordre ancien ; renvoyer Hermione, c'est expressément passer d'une contrainte collective à un ordre individuel où tout est possible ; épouser Andromaque, c'est commencer une *vita nuova* où toutes les valeurs du passé sont en bloc allégrement refusées : patrie, serments, alliances, haines ancestrales, héroïsme de jeunesse, tout est sacrifié à l'exercice d'une liberté, l'homme refuse ce qui s'est fait sans lui[20], la fidélité s'écroule, privée soudain d'évidence, les mots ne sont plus une terreur, l'ironie d'Hermione devient la vérité de Pyrrhus[21].

pour cette analyse d'*Andromaque,* et d'une manière plus générale pour la notion même de Légalité racinienne, qui a remis Pyrrhus au centre de la pièce. (*L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, éd. Ophrys, Gap, 1957.)

19. " J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
A moi-même, en un mot, je devenais contraire. " (II, 4.)

20. " Nos deux pères sans nous formèrent ces liens... " (IV, 5.)

21. " Tout cela part...
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi. " (IV, 5.)

De la destruction de l'ancienne Loi vendettale, Pyrrhus veut tirer non seulement un nouvel ordre d'action[22], mais aussi une administration nouvelle du temps, qui ne sera plus fondée sur le retour immuable des vengeances. Pour Andromaque, Hector et Pyrrhus se répondaient, comme meurtriers, l'un des femmes grecques, l'autre des femmes troyennes. Pour Hermione, l'Epire devait être une nouvelle Troie[23], elle-même une seconde Hélène[24]. C'est cette répétition que Pyrrhus veut briser. Cela veut dire que le Temps ne doit pas servir à imiter mais à mûrir ; son "cours" doit modifier le réel, convertir la qualité des choses[25]. Aussi le premier acte du nouveau règne de Pyrrhus (lorsqu'il consacre la rupture en conduisant Andromaque à l'autel), c'est d'abolir le Temps passé : détruire sa propre mémoire est le mouvement même de sa nouvelle naissance[26]. La rupture de Pyrrhus est donc fondation : il prend entièrement en charge l'enfant, il veut que l'enfant vive, s'exalte à fonder en lui une nouvelle paternité[27] ; il s'identifie pleinement à lui[28] : alors que par un mouvement inverse, représentante de l'ancienne Légalité, Andromaque *remontait* sans cesse d'Astyanax à Hector, Pyrrhus *descend* de lui-même à Astyanax : au père de la nature, il oppose un père de l'adoption.

22. " Animé d'un regard, je puis tout entreprendre. " (I, 4.)

23, « Qu'on fasse de l'Epire un second Ilion. » (II, 2.)

24. " Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière...
Et moi...
Je me livre moi-même, et ne puis me venger ! " (V, 2.)

25. " Hé quoi ! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ? " (I, 4.)
" Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir. " (I, 4.)

26. " Madame, il ne voit rien : son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire. " (V, 2.)

27. " Je vous rends votre fils, et je lui sers de père. " (I, 4.)
" Je voue à votre fils une amitié de père. " (V, 3.)

28. " Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours. " (I, 4.)
" Pour ne pas l'exposer, lui-même se hasarde. " (IV, 1.)

Sans doute cette naissance de Pyrrhus se fait-elle au prix d'un chantage ; nous ne sommes pas ici dans un monde des valeurs ; chez Racine, il n'y a jamais d'oblation[29]. Ce qui est cherché frénétiquement, c'est le bonheur, ce n'est pas la gloire, la réalité de la possession amoureuse, non sa sublimation. Mais ce chantage prend son droit dans la résistance même d'Andromaque ; il a pour objet un être entièrement aliéné à son passé et qui n'est pas lui-même. Ce que Pyrrhus veut d'Andromaque, c'est qu'elle accomplisse elle aussi sa rupture ; contre le passé, il utilise les armes du passé, au prix d'ailleurs d'un risque énorme. Qu'Andromaque entrevoie l'intention profonde de Pyrrhus et dans une certaine mesure y réponde, c'est ce que laisse supposer la variante de l'acte V, scène 3. Andromaque y prend congé de l'ancienne Légalité[30]. De toute manière, même si par scrupule critique on ne veut pas tenir compte de cette scène censurée, le dénouement de la pièce est sans équivoque : Andromaque prend expressément la relève de Pyrrhus. Pyrrhus mort, elle décide de vivre et de régner, non comme amante enfin débarrassée d'un tyran odieux, mais comme veuve véritable, comme héritière légitime du trône de Pyrrhus[31]. La mort de Pyrrhus n'a pas libéré Andromaque, elle l'a initiée : Andromaque a fait sa conversion, elle est libre.

R. B.

29. L'oblation de Bérénice est en fait une résignation. Mithridate ne meurt pas *pour* donner Monime à Xipharès. L'oblation d'Alexandre ne lui coûte rien, car c'est un dieu. Il n'y a qu'un personnage racinien qui aille jusqu'au bout de son sacrifice, c'est Hémon, dans *la Thébaïde*.

30. " Vous avez trouvé seule une sanglante voie
De suspendre en mon cœur le souvenir de Troie. "
(Variante de V, 3. Voir la note 36.)

31. " Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis ;
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle... " (V, 5.)

BRITANNICUS

Tragédie

Le parti cornélien ne cessait de ranger Racine parmi les "doucereux". Ce serait pour combattre Corneille sur son propre terrain, celui de l'Histoire, que Racine aurait écrit *Britannicus*.

La première représentation eut lieu le 13 décembre 1669 à l'Hôtel de Bourgogne; le public n'était pas nombreux : on exécutait ce jour-là en Grève le marquis de Courboyer. Mais le banc des auteurs était bien garni, et Corneille était là, seul dans une loge, bien en vue. Le succès fut médiocre, même au cours des quelques représentations qui suivirent.

La pièce fut imprimée en janvier 1670, précédée d'une préface rageuse dirigée contre Corneille; la seconde préface, adoucie, figure dans les recueils de 1676, 1687 et 1697. L'œuvre fut tout de suite dédiée au marquis d'Albert, duc de Chevreuse. Racine connaissait cet ancien élève de Port-Royal et avait vécu dans son entourage; il représentait bien ce groupe de grands seigneurs dont Racine recherchait l'approbation et qui d'ailleurs la lui donnaient.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHEVREUSE*

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage. Et si je vous avais demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurais obtenue. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre.

Non, Monseigneur, *il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré*

* A peu près contemporain de Racine, le duc de Chevreuse avait été lui aussi élève de Port-Royal ; il était le gendre de Colbert.

l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.*

Ne craignez pas, Monseigneur, *que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses louanges; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.*

La modération n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce me semble, ne devra être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

* Colbert.

PREMIÈRE PRÉFACE

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi. Ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très méchant homme. Il ne s'agit pas dans ma tragédie des affaires du dehors. Néron est ici dans son particulier et dans sa famille. Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourraient bien aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron. Je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs. A cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très méchant homme et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. "Néron, dit Tacite, porta impatiemment la

mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat.*"

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'*Andromaque,* le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie, et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

"Mais, disent-ils, ce prince n'entrait que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut; on les fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu." Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme[1] qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit; quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppute les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très sage. Qu'auraient-ils à me répondre si je leur disais que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Emilie de *Cinna,* comme la Sabine d'*Horace?* Mais j'ai à leur dire que, s'ils avaient bien lu l'histoire, ils y auraient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*[2]. Elle aimait tendrement son frère; et leurs ennemis, dit Tacite, "les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion". Si je la représente plus retenue qu'elle n'était, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paraisse sur le théâtre après la mort de Britannicus[3]. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. "Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la faire revenir, un autre l'aurait pu raconter pour elle." Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action; et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

"Tout cela est inutile, disent mes censeurs : la pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste." On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout. C'est ainsi que, dans l'*Antigone,* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils

devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre[4] qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur[5], un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour[6], une femme[7] qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander : " Que diraient Homère et Virgile s'ils lisaient ces vers? que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène?" Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages. Je l'aurais prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipsi videant,* dit Cicéron, *sed loquentur tamen*[8].

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné[9], *malevoli veteris poetæ,* et qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies.

. . . . . Occepta est agi;
Exclamat, etc.[10]

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où, selon Aulu-Gelle, on ne recevait personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le

consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

Enfin je suis très persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. Il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit. Et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux, qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre :

Homine imperito nunquam quidquam injustius[41].

SECONDE PRÉFACE

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté. Les critiques se sont évanouies ; la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité, j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite. Et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter ; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde ; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis.

Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux ; car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres, et il leur cache sa haine sous de fausses caresses : *factus natura velare odium fallacibus blanditiis*[12]. En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit*[13]. Il ne pouvait souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires, *fato quodam, an quia prævalent illicita ; metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium prorumperet*[14].

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*[15]. Ce passage prouve deux choses. Il prouve que Néron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices, et que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour ; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque. En voici la raison. Ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, l'autre pour les lettres ; et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum*[16] ; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta*[17]. Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : *civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*[18].

Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*[19]. Je ne dis que ce mot d'Agrippine ; car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut

un coup de foudre pour elle ; et " il parut, dit Tacite, par sa frayeur et sa consternation, qu'elle était aussi innocente de cette mort qu'Octavie ; Agrippine perdait en lui sa dernière expérience, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand : *sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat*[20] ".

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avait beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans, et on dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *neque segnem ei fuisse indolem ferunt; sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento*[21].

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse. Car il y avait longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *nam, ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet olim provisum erat*[22].

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une coquette qui s'appelait *Junia Silana*. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Calvina,* de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimaient tendrement ; et leurs ennemis, dit Tacite, " les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion ". Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçut jamais personne au-dessous de six ans ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection, et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

ACTEURS

NÉRON, empereur, fils d Agrippine[23].
BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius et de Messaline.
AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.
JUNIE, amante de Britannicus.
BURRHUS, gouverneur de Néron.
NARCISSE, gouverneur de Britannicus.
ALBINE, confidente d'Agrippine.
Gardes.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

BRITANNICUS

ACTE PREMIER

SCÈNE I

AGRIPPINE • ALBINE

ALBINE

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;

Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne[24], Albine, et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire ?
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ?
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius[25]
Avez nommé César l'heureux Domitius[26] ?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine :
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE

Il me le doit, Albine.
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi ;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat, Madame ? Ah ! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite.
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?
Rome, depuis deux ans par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls croit être retournée :
Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;
Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices :
De Rome, pour un temps, Caïus[27] fut les délices ;
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père ;
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée :
Et ce même Néron que la vertu conduit
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE

Vous, leur appui, Madame ?

AGRIPPINE

Arrête, chère Albine.
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout ; et moi, pour récompense[28],
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE

Quel dessein !

AGRIPPINE

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE

Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

ALBINE

Une injuste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère;
Sa prodigue amitié ne se réserve rien :
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien;
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste votre aïeul honora moins Livie.
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance?

AGRIPPINE

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :
Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore,
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'Etat,
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
Et que, derrière un voile, invisible et présente,
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'était point enivré.
Ce jour, ce triste jour, frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place.
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce;
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,

Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, et courant m'enbrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allais placer.
Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine,
Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

ALBINE

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
Daignez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit ; on ouvre. Allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement.
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui ?

SCÈNE II

AGRIPPINE • BURRHUS • ALBINE

BURRHUS

Madame,
Au nom de l'Empereur j'allais vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà, par une porte au public moins connue,
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur...

AGRIPPINE

Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi[29]?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat?
Pour être sous son nom les maîtres de l'Etat?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obcurs de quelque légion,
Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres.
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir, qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus, mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :

Je puis l'instruire au moins combien sa confidence[30]
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS

Je ne m'étais chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action :
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir?
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir :
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, Madame? On vous révère.
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire et grossir votre cour.
Mais le doit-il, Madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.

Tout l'empire n'est plus la dépouille[21] d'un maître.
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;
César nomme les chefs sur la foi des soldats ;
Thraséas[22] au sénat, Corbulon[23] dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée ;
Les déserts[24], autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ?
Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler :
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premières années !

AGRIPPINE

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie ?
De quoi l'accuse-t-il ? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Etat,
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

BURRHUS

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée,
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame ; aucun objet ne blesse ici ses yeux :
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle

Peuvent de son époux faire un prince rebelle ;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce[35] d'Auguste.

AGRIPPINE

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par-delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée[36] :
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire ;
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS

Quoi, Madame ! toujours soupçonner son respect ?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager[37] l'Empire ?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?
Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ;
D'une mère facile affectez l'indulgence ;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine,
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?
Lorsque de sa présence il semble me bannir ?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place,
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
Et peut-être, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

SCÈNE III

AGRIPPINE • BRITANNICUS • NARCISSE
ALBINE

AGRIPPINE

Ah, Prince ! où courez-vous ? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS

Ce que je cherche ? Ah Dieux !
Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris !
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère.
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures :
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures ;

Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCÈNE IV

BRITANNICUS • NARCISSE

BRITANNICUS

La croirai-je, Narcisse ? et dois-je sur sa foi
La prendre pour arbitre entre son fils et moi ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours ?

NARCISSE

N'importe. Elle se sent comme vous outragée ;
A vous donner Junie, elle s'est engagée :
Unissez vos chagrins ; liez vos intérêts.
Ce palais retentit en vain de vos regrets :
Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS

Ah, Narcisse ! tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude ;
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
Je renonce à l'empire où j'étais destiné.
Mais je suis seul encor. Les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère ;
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connaissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,

Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours :
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE

Ah! quelle âme assez basse...
C'est à vous de choisir des confidents discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science :
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle.
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle;
Tes yeux, sur ma conduite, incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.
Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidèle discours.
Surtout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la Princesse.
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

NÉRON • BURRHUS • NARCISSE
Gardes

NÉRON

N'en doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;
Il séduit chaque jour Britannicus mon frère.
Ils l'écoutent tout seul : et qui suivrait leurs pas
Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte :
Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.
Allez : cet ordre importe au salut de l'Empire.
Vous, Narcisse, approchez.
aux gardes
Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE II

NÉRON • NARCISSE

NARCISSE

Grâces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errants à l'aventure ?
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE

Vous?

NÉRON

Depuis un moment, mais pour toute ma vie,
J'aime (que dis-je aimer?), j'idolâtre Junie.

NARCISSE

Vous l'aimez?

NÉRON

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes;
Belle, sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue:
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire:
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler;
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce;
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image;
Elle m'est apparue avec trop d'avantage,
Narcisse, qu'en dis-tu?

NARCISSE

Quoi, Seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron?

NÉRON

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère,
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
Enviât[38] à nos yeux sa naissante beauté ;
Fidèle à sa douleur et dans l'ombre enfermée,
Elle se dérobait même à sa renommée ;
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi, Narcisse ! tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer,
Seule dans son palais la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer ?
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE

Quoi ! s'il l'aime,
Seigneur ?

NÉRON

Si jeune encor, se connaît-il lui-même ?
D'un regard enchanteur[39] connaît-il le poison ?

NARCISSE

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.
A ses moindres désirs il sait s'accommoder ;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON

Que dis-tu ? Sur son cœur il aurait quelque empire ?

NARCISSE

Je ne sais ; mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,

D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant :
Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère.
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE

Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous ?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines :
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire,
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE

Quoi donc ! qui[40] vous arrête,
Seigneur ?

NÉRON

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.
Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins :
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force !

Le Ciel même en secret semble la condamner ;
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner ;
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche,
L'Empire vainement demande un héritier.

NARCISSE

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier ?
L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre aïeul, soupirait pour Livie :
Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et, d'un œil enflammé,
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien ?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
Vivez, régnez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous... Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas :
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON

Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver.
Mais (je t'expose ici mon âme toute nue)
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir

De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle,
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,
Mon génie étonné tremble devant le sien ;
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narcisse :
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi.
Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient surtout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON

J'y consens, porte-lui cette douce nouvelle :
Il la verra.

NARCISSE

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON

J'ai mes raisons, Narcisse ; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant[41] vante-lui ton heureux stratagème ;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même ;
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

SCÈNE III

NÉRON • JUNIE

NÉRON

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage.
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

JUNIE

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur :
J'allais voir Octavie, et non pas l'Empereur.

NÉRON

Je le sais bien, Madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE

Vous, Seigneur ?

NÉRON

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux ?

JUNIE

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore ?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore ?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grâce, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NÉRON

Quoi, Madame ! est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence ?
Ces trésors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes ?
Pourquoi, de cette gloire exclus[43] jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour ?
On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE

Je ne vous nierai point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille

Seul reste du débris d'une illustre famille.
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime ; il obéit à l'Empereur son père,
Et j'ose dire encore à vous, à votre mère.
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine :
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE

Ah ! Seigneur, songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars auteurs de ma naissance ?

NÉRON

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens :
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE

Et quel est donc, Seigneur, cet époux ?

NÉRON

Moi, Madame.

JUNIE

Vous ?

NÉRON

Je vous nommerais, Madame, un autre nom,
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'Empire.
Plus j'ai cherché, Madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains

A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années.
Claudius à son fils les avait destinées;
Mais c'était en un temps où de l'Empire entier
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du côté de l'Empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé ;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage ;
Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le Ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, Madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
Digne de l'univers à qui vous vous devez.

JUNIE

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux,
Et, lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON

Je vous ai déjà dit que je la répudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement ;
Je vous réponds de vous : consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire ;
Et ne préférez point, à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, sujet au repentir.

JUNIE

Le Ciel connaît, Seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée ;
Je sais de vos présents mesurer la grandeur ;
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,
Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière,

NÉRON

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame ; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère.
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;
Et pour Britannicus...

JUNIE

Il a su me toucher,
Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité sans doute est peu discrète ;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'Empire devait suivre son hyménée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.

L'Empire en est pour vous l'inépuisable source;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie,
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE

Ah ! Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ;
Mais, Madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourrait engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE

Moi ! Que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

NÉRON

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme.
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets :

J'entendrai des regards que vous croirez muets ;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !

SCÈNE IV

NÉRON • JUNIE • NARCISSE

NARCISSE

Britannicus, Seigneur, demande la Princesse.
Il approche.

NÉRON

Qu'il vienne.

JUNIE

Ah ! Seigneur !

NÉRON

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi.
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCÈNE V

JUNIE • NARCISSE

JUNIE

Ah ! cher Narcisse ! cours au-devant de ton maître ;
Dis-lui... Je suis perdue, et je le vois paraître.

SCÈNE VI

JUNIE • BRITANNICUS • NARCISSE

BRITANNICUS

Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?

Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore !
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?
Que faisait votre amant ? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux ;
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ?
Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive ?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours ?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;
Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE

Ah ! Seigneur ! vous parlez contre votre pensée.
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louait d'une commune voix ;
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS

Ce discours me surprend, il le faut avouer.
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable,
Et ce moment si cher, Madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ?
Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ?
Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ?
Néron vous plairait-il ? vous serais-je odieux ?
Ah ! si je le croyais... Au nom des Dieux, Madame,
Eclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre ?

SCÈNE VII

NÉRON • JUNIE • NARCISSE

NÉRON

Madame...

JUNIE

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII

NÉRON • NARCISSE

NÉRON

Hé bien ! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse, elle a paru jusque dans son silence.
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ;

Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante[43],
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter:
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse ; voudrais-tu résister à sa voix ?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;
Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I[44]

NÉRON • BURRHUS

BURRHUS

Pallas obéira, Seigneur.

NÉRON

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

BURRHUS

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe,
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater.
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

NÉRON

Quoi! De quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux;
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir; vous savez son courage;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON

Moi, Burrhus?

BURRHUS

Cet amour, Seigneur, qui vous possède...

NÉRON

Je vous entends, Burrhus, Le mal est sans remède.
Mon cœur s'en est dit plus que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin[45].

BURRHUS

Vous vous le figurez,
Seigneur, et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal faible dans sa naissance.
Mais, si dans son devoir votre cœur affermi
Voulait ne point s'entendre avec son ennemi,
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;
Surtout si de Junie évitant la présence
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence,
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'Etat ;
Je m'en reposerai sur votre expérience.
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus, et je ferais quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCÈNE II

BURRHUS, *seul.*

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie.
Cette férocité, que tu croyais fléchir,
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre !
O Dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?
Sénèque, dont les soins me devraient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoi ? si d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvais... La voici ; mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III

AGRIPPINE • BURRHUS • ALBINE

AGRIPPINE

Hé bien! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons!
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'Empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien. Jamais sans ses avis,
Claude, qu'il gouvernait, n'eût adopté mon fils.
Que dis-je? à son épouse on donne une rivale;
On affranchit Néron de la foi conjugale.
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même et nourrir dans son âme
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

BURRHUS

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire;
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandait en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plus tôt ramener son époux :
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains;
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :
Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,

Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus,
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit :
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses :
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sauront récuser l'illustre stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.
Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa [46], de son sang descendu,
Se vit exclu du rang vainement prétendu.
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie;
Et, s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV

AGRIPPINE • ALBINE

ALBINE

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE

Ah! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer!

ALBINE

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colère.
Quoi! pour les intérêts de la sœur ou du frère,
Faut-il sacrifier le repos de nos jours?
Contraindrez-vous César jusque dans ses amours?

AGRIPPINE

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en était ignorée.
Les grâces, les honneurs par moi seule versés,
M'attiraient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse :
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse.
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée...
Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrais du Ciel hâter l'arrêt fatal[47],
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCÈNE V

BRITANNICUS • AGRIPPINE
NARCISSE • ALBINE

BRITANNICUS

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur

De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du sénat s'intéresse pour nous.
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus! les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace.
Il ne m'en reste plus; et vos soins trop prudents
Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance :
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère :
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère,
J'essaierai tour à tour la force et la douceur;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI

BRITANNICUS • NARCISSE

BRITANNICUS

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous?

BRITANNICUS

Ce que j'attends, Narcisse?
Hélas!

NARCISSE

Expliquez-vous.

BRITANNICUS

Si par ton artifice,
Je pouvais revoir...

NARCISSE

Qui?

BRITANNICUS

J'en rougis. Mais enfin,
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE

Après tous mes discours, vous la croyez fidèle?

BRITANNICUS

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux; mais je sens malgré moi
Que je ne le crois pas autant que je le dois.
Dans ses égarements mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité,
Je la voudrais haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire et dès le premier jour
Trame une perfidie inouïe à la cour?

NARCISSE

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'Empereur médité la défaite?

Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,
Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah, Dieux! A l'Empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII

BRITANNICUS • JUNIE

JUNIE

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu; réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon âme :
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS

Je vous entends, Madame.
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien! il faut partir.

JUNIE

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS

Ah! vous deviez du moins plus longtemps disputer!
Je ne murmure point qu'une amitié commune[48]
Se range du parti que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir;
Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée,
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'était point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice;
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice.
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,
Madame : il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE

Dans un temps plus heureux ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance.
Mais Néron vous menace : en ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :
Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS

Quoi! le cruel...

JUNIE

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinait le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS

Néron nous écoutait, Madame! Mais, hélas!
Vos yeux auraient pu feindre, et ne m'abuser pas,
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvait me préserver!
Il fallait...

JUNIE

Il fallait me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,

Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire !
De combien de soupirs interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignais la pâleur ;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;
Je craignais mon amour vainement renfermé ;
Enfin j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas ! pour son bonheur, Seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre !
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux ;
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre.

BRITANNICUS

Ah ! n'en voilà que trop ! C'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés !
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?
Quand pourrais-je à vos pieds expier ce reproche ?

JUNIE

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII

NÉRON • BRITANNICUS • JUNIE

NÉRON

Prince, continuez des transports si charmants.
Je conçois vos bontés par ses remerciements,
Madame : à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre :

Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que je la voie;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS

Il ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver,
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés,
J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS

Et qui m'en instruira?

NÉRON

Tout l'Empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les empoisonnements, le rapt et le divorce?

NÉRON

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON

Elle se tait du moins; imitez son silence.

BRITANNICUS

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON

Souhaitez-la : c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS

Je ne ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON

Je vous entends. Hé bien, gardes!

JUNIE

Que faites-vous?
C'est votre frère. Hélas! c'est un amant jaloux!
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie.
Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales,
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés :
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés.

NÉRON

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la ramène.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur.

JUNIE

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX

NÉRON • BURRHUS

BURRHUS

Que vois-je? O Ciel!

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés.
Je reconnais la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,

Que pour faire jouer ce ressort odieux.
Apercevant Burrhus.
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS

Quoi ! Seigneur, sans l'ouïr? Une mère?

NÉRON

Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

AGRIPPINE • BURRHUS

BURRHUS

Oui, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre :
César lui-même ici consent de vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée :
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras ;
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes comme nous
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse ;
C'est son appui qu'on cherche en cherchant votre appui.
Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II

AGRIPPINE • NÉRON

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'Empire et vous avait mis de distance.

Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Etaient même, sans moi, d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Ecartait Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille :
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditieux ;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite

Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite ;
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses :
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse,
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et, tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices ;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,

Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour ;
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée ;
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté :
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON

Je me souviens toujours que je vous dois l'Empire,
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis (j'ose ici vous le dire entre nous)
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs, disaient-ils, *et tant de déférences,*
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses ?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ?

Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander.
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse.
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours,
Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie ;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée.
Vous voulez présenter mon rival à l'armée :
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE

Moi, le faire empereur, ingrat ! L'avez-vous cru ?
Quel serait mon dessein ? Qu'aurais-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre ?
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère ?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours :
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.

Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
Je n'ai qu'un fils. O Ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ;
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;
J'ai fait ce que j'ai pu : vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON

Hé bien donc ! prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le courroux,
Que Junie à son choix puisse prendre un époux,
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure,
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON

Oui, Madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie ;
Avec Britannicus je me réconcilie ;
Et quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCÈNE III

NÉRON • BURRHUS

BURRHUS

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants !
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence ;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS

Quoi, Seigneur !

NÉRON

C'en est trop ; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus ?

NÉRON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON

Burrhus !

BURRHUS

De votre bouche, ô Ciel ! puis-je l'apprendre ?
Vous-même sans frémir, avez-vous pu l'entendre ?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?
Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle[49].
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô Ciel ! les avez-vous coulés !

Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire[50] à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité :
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'Empire,
Je voudrais, disiez-vous, *ne savoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.

Il se jette à genoux.

Me voilà prêt, Seigneur : avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur,
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides,
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV

NÉRON NARCISSE

NARCISSE

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON

Narcisse, c'est assez ; je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON

Oui, Narcisse, on nous réconcilie.

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur ; mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON

On répond de son cœur ; et je vaincrai le mien.

NARCISSE

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE

Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis ;
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi ?

NARCISSE

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment ;
Qu'à tout ce grand éclat, qu'à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste ;
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace ;
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage ?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours ?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
De vos propres désirs perdez-vous la mémoire ?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?

Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont point connus,
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet[51], mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés.
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ait point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes;
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile;
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit :
Son étroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, Seigneur, et devant vous
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
Néron, s'ils en sont crus, *n'est point né pour l'Empire;*
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
Burrhus conduit son cœur. Sénèque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singulière,

Il excelle à conduire un char dans la carrière
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que des soldats de moments en moments,
Vont arracher pour lui les applaudissements.
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NÉRON

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

BRITANNICUS • JUNIE

BRITANNICUS

Oui, Madame, Néron (qui l'aurait pu penser?)
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse;
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements;
Il éteint cet amour, source de tant de haine;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi! je ne serai plus séparé de vos charmes?
Quoi! même en ce moment je puis voir sans alarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire et l'Empereur?
Ah! Madame!... Mais quoi! quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,
Avec de longs regards se tournent vers les cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE

Je l'ignore moi-même,
Mais je crains.

BRITANNICUS

Vous m'aimez?

JUNIE

Hélas! si je vous aime?

BRITANNICUS

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE

Mais me répondez-vous de sa sincérité?

BRITANNICUS

Quoi? vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte;
Il me fuit, il vous cherche : un si grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine.
Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.
Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître;
Je m'en fie à Burrhus; j'en crois même son maître :
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert ou cesse de haïr.

JUNIE

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre;
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour;
Mais (si j'ose le dire) hélas! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

BRITANNICUS

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je? il reconnaît sa dernière injustice.

Ses remords ont paru même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avait dit, ma Princesse, à quel point...

JUNIE

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point[52] ?

BRITANNICUS

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE

Et que sais-je ? Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit[53] :
Je crains Néron ; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas ! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvrait contre vos jours quelques pièges dressés !
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
S'il préparait ses coups tandis que je vous vois !
Et si je vous parlais pour la dernière fois !
Ah ! Prince !

BRITANNICUS

Vous pleurez ! Ah ! ma chère Princesse !
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse ?
Quoi, Madame ! en un jour où plein de sa grandeur
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère !
Quoi ! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
Refuser un empire, et pleurer à mes yeux !
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes ;
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrais suspect par un plus long séjour.
Adieu, je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

JUNIE

Prince...

BRITANNICUS

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II

AGRIPPINE • BRITANNICUS • JUNIE

AGRIPPINE

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence :
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend pour éclater que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie :
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS

Allez, belle Junie, et d'un esprit content
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,
Madame ; et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III

AGRIPPINE • JUNIE

AGRIPPINE

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE

Après tous les ennuis[54] que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités?
Hélas! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,
Le changement, Madame, est commun à la cour,
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face.
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains :
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses !
Par quels embrassements il vient de m'arrêter !
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter ;
Sa facile bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.
Il s'épanchait en fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt, reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire ;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusaient contre nous de sa facilité.
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline ;
Rome encore une fois va connaître Agrippine :
Déjà de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit.
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus ?
Que peut-on faire ?

JUNIE

O Ciel ! sauvez Britannicus !

SCÈNE IV

AGRIPPINE • JUNIE • BURRHUS

AGRIPPINE

Burrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE

Ah ! mon Prince !

AGRIPPINE

Il expire ?

BURRHUS

Ou plutôt il est mort.
Madame.

JUNIE

Pardonnez, Madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V

AGRIPPINE • BURRHUS

AGRIPPINE

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS

Je n'y pourrai survivre,
Madame. Il faut quitter la cour et l'Empereur.

AGRIPPINE

Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'Empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain
César prend le premier une coupe à la main :
Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il ; *Dieux, que j'appelle à cette effusion,*
Venez favoriser notre réunion.
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie ;

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit pas de si puissants efforts :
Madame, la lumière à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :
La moitié s'épouvante et sort avec des cris ;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure penché ;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
Ce mal dont vous craignez, dit-il, *la violence*
A souvent sans péril attaqué son enfance.
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'Etat.

AGRIPPINE

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI[55]

AGRIPPINE • NÉRON • BURRHUS
NARCISSE

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux !

AGRIPPINE

Arrêtez, Néron ; j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort, je reconnais les coups ;
Je connais l'assassin.

NÉRON

Et qui, Madame ?

AGRIPPINE

Vous.

NÉRON

Moi ! voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheurs dont je ne sois coupable :
Et, si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous était cher : sa mort peut vous confondre ;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE

Non, non, Britannicus est mort empoisonné :
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON

Madame !... Mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE

Hé, Seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets.
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie :
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même ; et son cœur offensé
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres ;
Mais vous...

AGRIPPINE

Poursuis, Néron, avec de tels ministres.
Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.

Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies ;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes,
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi,
Adieu, tu peux sortir.

NÉRON

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII

AGRIPPINE • BURRHUS

AGRIPPINE

Ah, Ciel ! de mes soupçons quelle était l'injustice !
Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse !
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux ?
C'en est fait ; le cruel n'a plus rien qui l'arrête :
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS

Ah, Madame ! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au Ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle ;
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'Etat !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère ;
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,

Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, Madame ; et qu'il fasse périr
Un ministre importum qui ne le peut souffrir.
Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE VIII

AGRIPPINE • BURRHUS • ALBINE

ALBINE

Ah, Madame ! ah, Seigneur ! courez vers l'Empereur,
Venez sauver César de sa propre fureur.
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE

Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie ?

ALBINE

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie.
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;
Et, mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ces bras pressants elle tenait liés :
Prince, par ces genoux, dit-elle, *que j'embrasse,*
Protège en ce moment le reste de ta race,
Rome dans ton palais vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
On veut après sa mort que je lui sois parjure;
Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels
Dont ta vertu l'a fait partager les autels.
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,

Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ces pleurs, et, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui.
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire.
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie ;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets[56] en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice,
Il se perdrait, Madame.

AGRIPPINE

Il se ferait justice.
Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.
Voyons quel changement produiront ses remords,
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

FIN DE BRITANNICUS

COMMENTAIRE

Néron est l'homme de l'alternative ; deux voies s'ouvrent devant lui : se faire aimer ou se faire craindre[1], le Bien ou le Mal. Le dilemme saisit Néron dans son entier : son temps (veut-il accepter ou rejeter son passé ?) et son espace (aura-t-il un "particulier" opposé à sa vie publique ?). On voit que la journée tragique est ici véritablement active : elle va séparer le Bien du Mal, elle a la solennité d'une expérience chimique — ou d'un acte démiurgique : l'ombre va se distinguer de la lumière ; comme un colorant tout d'un coup empourpre ou assombrit la substance-témoin qu'il touche, dans Néron, le Mal va se fixer. Et plus encore que sa direction, c'est ce virement même qui est ici important : Britannicus est la représentation d'un acte, non d'un effet. L'accent est mis sur un *faire* véritable : *Néron se fait, Britannicus* est une naissance. Sans doute c'est la naissance d'un monstre ; mais ce monstre va vivre et c'est peut-être pour vivre qu'il se fait monstre.

L'alternative de Néron est pure, c'est-à-dire que ses termes en sont symétriques. Deux figures la dessinent, forment comme la double postulation de Néron. Burrhus et Narcisse sont des homologues. Comme conseiller vertueux, l'Histoire suggérait plutôt Sénèque. Racine a craint que l'intellectuel ne s'opposât pas suffisamment au cynique, il lui a substitué un militaire qui ne sait pas parler ; pour emporter la décision de Néron, Burrhus doit renoncer au langage, se jeter aux pieds de son maître, menacer de se tuer ; à Narcisse, il suffit de parler ; naturellement, pour être efficace, sa parole se fait indirecte ; la parole de Burrhus est topique, c'est pourquoi elle échoue ; celle de Narcisse est dialectique.

1. "Las de se faire aimer, il veut se faire craindre..." (I, 1.)

Car l'échec de Burrhus est celui d'une persuasion, non d'un système. La solution de Burrhus n'est pas sans valeur et Néron l'écoute. Cette solution est essentiellement mondaine: que Néron se fasse reconnaître par le monde, qu'il accepte d'être défini, créé par le regard de Rome, que ce regard soit la force unique qui le fait exister, et il sera heureux. On sait que pour Racine, le monde n'est pas vraiment le réel; il n'est qu'une forme réflexive, anonyme, de la conscience: c'est l'opinion publique *(Que dira-t-on de vous?)*; mais cette forme est véritablement démiurgique; dans l'esprit de Burrhus, elle suffit à *accoucher* Néron, à le faire passer de l'enfance à l'âge adulte, à le pourvoir enfin d'une paternité[2]. L'homme, selon Burrhus, est entièrement plastique sous le regard de la collectivité; il n'y a en lui aucun noyau de résistance, la passion est une illusion[3]. L'effort que Burrhus demande à Néron, c'est celui d'une réduction à la transparence; l'oblation des désirs n'est elle-même source de paix que parce qu'elle est renvoyée par l'approbation de la multitude.

Pour Narcisse, ce même monde justifie au contraire une opacité de l'homme; l'homme est un noyau fermé d'appétits, le monde n'est qu'un objet en face de ce "dogmatisme". Burrhus sublime le monde et Narcisse l'avilit[4], mais on le voit, c'est toujours dans la perspective d'une pure symétrie, c'est toujours au prix d'une distance artificielle entre le monde et lui, qu'ils promettent la vie à Néron. En somme, rien ne peut les départager, pas même la situation de Néron. Néron est empereur, il a la toute-puissance; mais cette circonstance, comme toujours chez Racine où le pouvoir est le branle même de la tragédie, ne fait que purifier l'alternative: la tyrannie permet l'assouvissement, mais elle est seule aussi à rendre possible l'oblation; la symétrie est

2. "Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père". (I, 1.)

3. "On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer." (III, 1.)

4. Politiquement, Narcisse est un "ultra"; il parle du peuple à peu près comme Polynice. (IV, 4.)

rigoureuse, qui oppose la crainte à l'amour. Néron est donc placé devant une sorte de tourniquet infini ; aucun des deux systèmes qui lui sont représentés ne comporte de valeur évidente, car ils ne sont que des signes inversés : l'accord au monde (conduire un char, faire du théâtre, composer des poèmes) peut devenir en un instant un signe infamant. Selon quelle clef choisir ? Eloigné par l'un et l'autre système, le monde ne peut répondre : les solutions s'effacent, Néron est renvoyé à son problème.

Ce problème reste celui d'une naissance, ou, si l'on veut, d'un passage, d'une initiation : Néron veut devenir un homme, il ne peut et il souffre. Cette souffrance, conformément au principe racinien, est une souffrance, sinon physique, tout au moins cénesthésique, c'est la souffrance du lien. Il y a beaucoup moins un être néronien qu'une situation néronienne, celle d'un corps paralysé qui s'efforce désespérément vers une mobilité autonome. Comme Pyrrhus, c'est essentiellement le Passé qui l'agrippe[5], l'enfance et les parents, le mariage même, voulu par la Mère[6] et qui n'a pu lui donner la paternité, bref la Morale. Mais la tragédie racinienne n'est jamais le procès direct d'une moralité ; le monde tragique est un monde substantiel ; Néron n'affronte pas des concepts, ni même des personnes, mais des formes, auxquelles il tente d'opposer d'autres formes ; puisque sa Mère l'oblige à lui livrer ses secrets, Néron essaiera de se créer un secret neuf, solitaire, d'où sa Mère est exclue ; tel est le sens de cette Porte redoutable qu'Agrippine essaye de forcer[7], et de ce Sommeil qu'il revendique, comme s'il s'agissait d'abord de rompre l'association biologique de la mère et de l'enfant. Ce

5 Comment ne pas savourer la coïncidence onomastique qui fait d'Aggripine le symbole de l'aggripement ? et de Narcisse celui du narcissisme ?

6. " Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et, d'un œil enflammé,
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé. " (II, 2.)

7. " Faut-il...
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ? " (I, 1.)

qu'il veut gagner, c'est un espace autonome, le trône est pour lui un espace à occuper dans sa dimension vitale[8]. Sous cette forme justement matérielle, la sujétion de Néron rejoint un très ancien thème d'aliénation, celui du Reflet (ou du Double): Néron n'est qu'un miroir, il renvoie (par exemple il reverse sur sa Mère le pouvoir qu'il a reçu d'elle[9]); le système optique dont il est prisonnier est parfait, sa Mère peut rester cachée (derrière un voile[10]), et parfois un second écran vient troubler le dispositif, Burrhus et Agrippine se disputant le reflet[11]. Or on sait que le thème du Double est magique, la personne est *volée;* le rapport d'Agrippine et de Néron est en effet un rapport d'envoûtement : c'est le corps même de la Mère qui fascine le fils, le paralyse, en fait un objet soumis, comme, dans l'hypnose, au *charme* du regard[12]. On voit une fois de plus combien la notion de Nature est ambiguë chez Racine : Agrippine est la mère *naturelle,* mais la Nature n'est qu'étouffement : Agrippine *assiège*[13] : ainsi se précise cette Anti-Physis racinienne qui explosera sur un mode ouvertement blasphématoire dans *Athalie.*

8. "Il m'écarta du trône où je m'allais placer." (I, 1.)

9. "Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère." (I, 1.)
"Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore..." (I, 1.)

10. "... Et que, derrière un voile, invisible et présente..." (I, 1.)

11. "Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?" (I, 2.)

12. "Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,...
Mais...
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
. . . . . .
Mon génie étonné tremble devant le sien." (II, 2.)

13. ..."J'assiégerai Néron de toutes parts". (III, 5.)

Au début de la pièce, Agrippine assiège déjà la porte de Néron. Quand elle le maudit, elle s'attribue à l'avance une fonction d'Erynnie :

"Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies..." (V, 6.)

Néron est donc au départ un organisme indifférencié. Le problème est pour lui de sécession : il faut disjoindre l'Empereur du Fils[14]. Cette disjonction, selon la mécanique racinienne, ne peut être qu'une secousse qui prend son élan dans un sens vital tout pur, un sentiment brut d'expansion, que j'ai déjà appelé le dogmatisme (le refus d'hériter), que Racine nomme *l'impatience*, et qui est le refus absolu opposé par un organisme à ce qui le contient excessivement. Paralysie physique et obligation morale sont emportées dans la même décharge. La forme sublimée du lien étant la reconnaissance, Néron se fait avant tout ingrat ; il décide qu'il ne doit rien à sa mère ; pareil à ces jeunes garçons qui renvoient insolemment à leurs parents la responsabilité de les avoir fait naître, il définit les dons d'Agrippine comme de purs intérêts[15]. Son immoralisme est proprement adolescent : il refuse toute médiation entre son désir d'exister et le monde ; le désir est pour lui une sorte d'*être-là* catégorique, que tout le monde doit reconnaître sur-le-champ[16]. Cette sorte de détonation entre le désir et son accomplissement, un geste brusque la signifie : l'appel aux gardes (pour arrêter, pour escorter)[17], ce qui est toujours, on le sait, une façon de sortir du langage, donc de la tragédie. Néron parle peu, il est fasciné par l'acte[18].

Ce personnage, théâtral selon l'Histoire, est d'un pragmatisme radical sur la scène ; il enlève à ses actes

14. " Il veut par cet affront...
...que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur. " (I, 2.)

15. IV, 2.

16. " Il faut que j'aime enfin. " (III, 1.)
" Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie. " (III, 1.)

17. Aggripine est au contraire un être du langage. Son langage est une substance dont elle étouffe son fils et à quoi Néron oppose fatalement des conduites de fuite, de silence et d'élision.

18. La surveillance cachée que Néron exerce sur Junie dans la célèbre scène 6 de l'acte II est un *acte*, au sens plein du terme, et fort rare dans la tragédie.

tout décor, les enveloppe dans une sorte d'apparence glissante, il en absente la matière pour en purifier l'effet. C'est là le sens de la *caresse* néronienne : Néron est l'homme de l'enlacement[19], parce que l'enlacement ne découvre la mort que lorsqu'elle est consommée. Ce "glissement" a un substitut funèbre, le poison. Le sang est une matière noble, théâtrale, le fer un instrument de mort rhétorique[20] ; mais de Britannicus, Néron veut l'effacement pur et simple, non la défaite spectaculaire ; comme la caresse néronienne, le poison s'insinue, comme elle, il ne livre que son effet, non ses voies ; en ce sens, caresse et poison font partie d'un ordre immédiat, dans lequel la distance du projet au crime est absolument réduite ; le poison néronien est d'ailleurs un poison rapide, son avantage n'est pas le retard, mais la nudité, le refus du théâtre sanglant.

Voilà quel est le problème de Néron. Pour le résoudre, Néron s'abandonnera finalement au système narcissien (se faire reconnaître du monde en le terrifiant). Mais ce n'est qu'après avoir esquissé tout au long de la pièce sa propre solution, et la solution de Néron, c'est Junie. Il ne doit Junie qu'à lui-même. Face à tout ce qui lui vient d'autrui et l'étouffe, pouvoir, vertu, conseils, morale, épouse, crime même, il n'y a qu'une part de lui qu'il a inventée, son amour. On sait comment il découvre Junie, et que cet amour naît de la spécialité même de son être, de cette chimie particulière de son organisme qui lui fait rechercher l'ombre et les larmes. Ce qu'il désire en Junie, c'est une complémentarité, la paix d'un corps différent et pourtant choisi, le repos de la nuit ; en un mot, ce que cet étouffé recherche frénétiquement, comme un noyé l'air, c'est la *respiration*[21]. La

19. "Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter." (V, 3.)

20. La blessure sanglante est explicitement opposée à l'empoisonnement :

"— Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?
— Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère." (V, 5.)

21. "Si,..
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds." (II, 3.)

Femme est ici, selon les plus anciennes traditions gnostiques (reprises par le Romantisme), la Femme est médiatrice de paix, voie de réconciliation, initiatrice de la Nature (contre la fausse Nature maternelle) ; soit trait juvénile, soit intuition, Néron voit dans son amour pour Junie une expérience ineffable qu'aucune description mondaine (et notamment celle qu'en donne Burrhus) ne peut épuiser[22].

Junie est la Vierge Consolatrice par un rôle d'essence, puisque Britannicus trouve en elle exactement ce que Néron vient y chercher : elle est celle qui pleure et recueille les pleurs, elle est l'Eau qui enveloppe, détend, elle est l'ombre dont Néron est le terme solaire. Pouvoir pleurer avec Junie, tel est le rêve néronien, accompli par le double heureux de Néron, Britannicus. Entre eux, la symétrie est parfaite : une épreuve de force les lie au même père, au même trône, à la même femme ; ils sont frères[23], ce qui veut dire, selon la nature racinienne, ennemis et englués l'un à l'autre ; un rapport magique (et, selon l'Histoire, érotique[24]) les unit : Néron fascine Britannicus[25], comme Agrippine fascine Néron. Issus du même point, il ne font que se reproduire dans des situations contraires : l'un a dépossédé l'autre, en sorte que l'un a tout et l'autre n'a rien. Mais c'est précisément ici que s'articule la symétrie de leurs positions : Néron a tout et pourtant il n'est pas ; Britannicus n'a rien et pourtant il est : l'être se refuse à l'un tandis qu'il comble l'autre. *Avoir* ne peut rejoindre *Etre* parce que l'Etre ici ne vient pas du monde, comme Burrhus et Narcisse voudraient le persuader à Néron,

22. " Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science. " (III, 1.) Naturellement, ce conflit entre la loi et la subversion s'exprime à travers un conflit de générations.

23. " ...Britannicus mon frère. " (II, 1.)

24. " Plusieurs écrivains de ce temps rapportent que, les jours qui précédèrent l'empoisonnement, Néron abusa fréquemment de la jeunesse de Britannicus. " (Tacite, *Annales*, XIII, 17.)

25. " Il prévoit mes desseins, il entend mes discours. " (I, 4.)

mais de Junie. C'est Junie qui fait exister Britannicus et qui repousse Néron dans la confusion d'un Passé destructeur et d'un avenir criminel. Entre Néron et Britannicus, Junie est l'arbitre absolu et absolument gracieux[26]. Selon une figure propre au Destin, elle *retourne* le malheur de Britannicus en grâce et le pouvoir de Néron en impuissance, l'avoir en nullité, et le dénuement en être. Par le caprice même de son regard, penchant d'un côté, se détournant de l'autre par un choix aussi immotivé que celui du *numen* divin, la Femme Consolatrice devient une Femme Vengeresse, la fécondité promise devient stérilité éternelle ; à peine éclos, Néron est frappé par la plus horrible des frustrations : son désir est condamné sans que l'objet en disparaisse, la Femme à qui il demandait de naître meurt sans mourir[27]. Le désespoir de Néron n'est pas celui d'un homme qui a perdu sa maîtresse ; c'est le désespoir d'un homme condamné à vieillir sans jamais naître.

R. B.

26. Si l'on oublie un instant la mauvaise foi racinienne, qui *donne* Néron pour un monstre et Britannicus pour une victime-née, l'arbitrage de Junie rappelle curieusement la *Candida* de Bernard Shaw : entre un mari, pasteur et sûr de lui, et un amoureux, poète et fragile, Candida est sommée d'aller *au plus faible :* elle va naturellement vers son mari. Le plus faible, ici, est évidemment Néron. Junie choisit Britannicus parce que le Destin est méchant.

27. " Madame, sans mourir elle est morte pour lui. " (V, 8.)

BÉRÉNICE

Tragédie

Les circonstances dans lesquelles Racine a écrit *Bérénice* constituent l'une des questions les plus controversées de l'histoire littéraire. Le sujet de *Bérénice* a-t-il été suggéré à Racine par Henriette d'Angleterre? Suggestion plausible selon les uns, légende douteuse selon les autres. Les amours de Titus et de Bérénice reproduisent-elles celles de Louis XIV et de Marie Mancini, nièce de Mazarin? L'hypothèse n'est pas invraisemblable, mais les contemporains n'en eurent pas le sentiment. La rivalité de Corneille et de Racine sur le même sujet (Corneille écrivant son *Tite et Bérénice* en même temps que Racine écrivait sa pièce) paraît plus sûre. Mais lequel décida de combattre l'adversaire sur son propre terrain? La discussion reste ouverte sur ce point.

Bérénice fut représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 21 novembre 1670; le *Tite et Bérénice* de Corneille huit jours plus tard au Palais-Royal. Les deux œuvres n'eurent pas le même succès; celle de Corneille, jouée en alternance avec *le Bourgeois gentilhomme,* atteint probablement une vingtaine de représentations; celle de Racine eut un très grand succès; succès "de larmes", dû surtout aux suffrages des femmes et de la jeunesse de la Cour.

La première édition est de 1671. L'œuvre suscita naturellement une polémique; c'est surtout à l'abbé de Villars, pourtant également sévère à l'égard de Corneille, que Racine répondit dans une Préface où la violence extrême du ton laisse tout de même la place au meilleur exposé que Racine ait donné de sa doctrine dramatique. Son mépris affiché pour l'abbé de Villars ne l'empêchera pas de tenir compte de certaines observations de l'abbé dans les éditions ultérieures (recueils de 1676, 1687, 1697).

A MONSEIGNEUR

COLBERT*

Secrétaire d'Etat, Contrôleur général des Finances,
Surintendant des Bâtiments,
Grand trésorier des ordres du Roi,
Marquis de Seignelay, etc.

MONSEIGNEUR,

Quelque juste défiance que j'aie de moi-même et de mes ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout à fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous, c'est, Monseigneur, *que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.*

* Protecteur des arts et des lettres, Colbert avait déjà reçu de Racine des louanges abondantes dans la dédicace de *Britannicus,* offerte à son gendre, le duc de Chevreuse. Colbert signera le contrat de mariage de Racine en 1677.

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables, pour peu qu'elles puissent servir à sa gloire ou à son plaisir; et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zèle de votre prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.*

J'aurais ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirais-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses; de cette âme que rien n'étonne, que rien ne fatigue!

Mais, Monseigneur, *il faut être plus retenu à vous parler de vous-même; et je craindrais de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré; il vaut mieux que je songe à la mériter par quelques nouveaux ouvrages : aussi bien c'est le plus agréable remerciement qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Votre très bumble et très obéissant serviteur,

RACINE.

* Dignes d'être considérées.

PRÉFACE

Titus reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab Urbe dimisit invitus invitam.

C'est-à-dire que "Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire". Cette action est très fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poètes que la séparation d'Enée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poème héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer, comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avait avec Enée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle a dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avait pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet; mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait long-

temps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés : "Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple et ne soit qu'un." Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophoçle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il était tombé après le refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctète,* dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poètes comiques, par l'élégance de sa diction[1] et pour la vraisemblance de ses mœurs[2], ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute; et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poète pour en faire une des siennes!

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite : il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie, et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis

croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues ne pouvait être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, et qu'ils la verraient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche et qui leur donne du plaisir puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher ; toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la *Poétique* d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris; et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disait à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanson n'était pas selon les règles : "A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces choses-là mieux que moi!"

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes à qui je me ferai toujours gloire de plaire; car, pour le libelle[3] que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne pense rien et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de protase comme s'il entendait ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connaissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement, si l'on en juge par sa disser-

tation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très injustement d'*une grande multiplicité d'incidents* et qu'il n'a même jamais rien lu de la *Poétique* que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*, ces *mesdemoiselles mes règles*, et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie.

ACTEURS

TITUS, Empereur de Rome.
BÉRÉNICE, Reine de Palestine.
ANTIOCHUS, Roi de Comagène.
PAULIN, confident de Titus.
ARSACE, confident d'Antiochus.
PHÉNICE, confidente de Bérénice.
RUTILE, Romain.
Suite de Titus.

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

BÉRÉNICE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ANTIOCHUS • ARSACE

ANTIOCHUS

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet superbe et solitaire
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la Reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE

Vous, Seigneur, importun ? vous, cet ami fidèle
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle ?

Vous, cet Antiochus, son amant[4] autrefois ?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois ?
Quoi ! déjà de Titus épouse en espérance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS

Va, dis-je : et sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrais-je, sans trembler, lui dire : *Je vous aime ?*
Mais quoi ! déjà je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans ; et jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant[5] ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire,
Retirons-nous, sortons, et, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi ! même en la perdant redouter son courroux ?
Belle Reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,

Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons ; c'est assez nous contraindre,
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

SCÈNE III

ANTIOCHUS • ARSACE

ANTIOCHUS

Arsace, entrerons-nous ?

ARSACE

Seigneur, j'ai vu la Reine ;
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine[6]
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour ;
Et, si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS

Hélas !

ARSACE

Quoi ! ce discours pourrait-il vous troubler ?

ANTIOCHUS

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE

Vous la verrez, Seigneur ; Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La Reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir ;
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avais chargé ?

ARSACE

Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments,
N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS

Moi.

ARSACE

Vous ?

ANTIOCHUS

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si longtemps la reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos Etats ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête ;
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entends, Seigneur : ces mêmes dignités[7]

Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE

Quoi donc ! de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS

Titus n'a point pour moi paru se démentir,
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le Ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siège douteux[8].
Sur les triples remparts les ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles ;
Le bélier impuissant les menaçait en vain :
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles :
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du désir de revoir vos Etats,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant et chargé des titres souverains.

Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise?
Vous ne répondez point?

ANTIOCHUS

Que veux-tu que je dise?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS

Son sort décidera du mien.

ARSACE

Comment?

ANTIOCHUS

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE

Mais qui[9] rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE

Dans quel trouble, Seigneur, jetez-vous mon esprit!

ANTIOCHUS

La Reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.

SCÈNE IV

BÉRÉNICE • ANTIOCHUS • PHÉNICE

BÉRÉNICE

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune;
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins;
Lui, que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses[10];
Aujourd'hui que le Ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue?

ANTIOCHUS

Il est donc vrai, Madame, et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours?

BÉRÉNICE

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes :
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes;
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour
Avait même en secret suspendu son amour;
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait les jours attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurais choisi son cœur et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BÉRÉNICE

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les Dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, Seigneur, au soin de son amante;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat, par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière;

BÉRÉNICE.

Il y joint l'Arabie et la Syrie entière ;
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
Il va sur tant d'Etats couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE

Que dites-vous ? Ah ! ciel ! quel adieu ! quel langage !
Prince, vous vous troublez et changez de visage !

ANTIOCHUS

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE

Quoi ! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS, *à part.*

Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE

Que craignez-vous ? Parlez, c'est trop longtemps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère ?

ANTIOCHUS

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux :
J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère ;
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut ;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus

Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai longtemps, je fis parler mes yeux ;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance.
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine :
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! Quelle était mon erreur !
La valeur de Titus surpassait ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoique attendu, Madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret :
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa les remparts cachés sous leurs ruines.

Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui[11] !
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes Etats ;
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie ;
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups ;
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs :
Rome, Vespasien traversaient vos soupirs :
Après tant de combats, Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli : votre gloire s'apprête ;
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs :
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu sans crime,
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE

Seigneur, je n'ai pas cru que, dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage :
J'oublie, en sa faveur, un discours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux ;
Je fais plus : à regret je reçois vos adieux.
Le Ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus.

Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus : je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète.
Que vous dirais-je enfin ? Je fuis des yeux distraits
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu.

SCÈNE V

BÉRÉNICE • PHÉNICE

PHÉNICE

Que je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE

Je l'aurais retenu.

BÉRÉNICE

Qui ? moi, le retenir ?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

PHÉNICE

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux ;

La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous :
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine;
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher[12], cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus et par des sacrifices,
De son règne naissant célèbre les prémices.
Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux,
Au Ciel qui le protège offrir aussi nos vœux.
Aussitôt, sans l'attendre, et sans être attendue,
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
Inspirent des transports retenus si longtemps.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

TITUS • PAULIN • Suite

TITUS

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN

J'ai couru chez la Reine.
Dans son appartement ce prince avait paru;
Il en était sorti lorsque j'y suis couru;
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

PAULIN

La Reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le Ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, Seigneur.

TITUS

Trop aimable princesse!
Hélas!

PAULIN

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi:
Vous la plaignez?

TITUS

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCÈNE II

TITUS • PAULIN

TITUS

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la Reine,

Paulin ; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine et de moi que dit la voix publique?
Parlez : qu'entendez-vous?

PAULIN

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succès[13] attend-on d'un amour si fidèle?

PAULIN

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs ;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus noble théâtre ;
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte ;
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux ;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète ;
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars
Une si belle reine offensât ses regards?

PAULIN

N'en doutez point, Seigneur ; soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante[14], et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains ;
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
Elle a mille vertus ; mais, Seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante ;
Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre ; et, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux :
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux
Et ne désarma point sa fureur vengeresse
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, Seigneur, devenir le mari ;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour:
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus, je n'ai rien de secret à tes yeux,
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux Dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante[15] en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon père,
Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens:
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire!)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'Empire,
De reconnaître[16] un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,

Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN

Quoi, Seigneur?

TITUS

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en secret
De confondre[17] un amour qui se tait à regret.
Bérénice a longtemps balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimais, je soupirais dans une paix profonde;
Un autre était chargé de l'empire du monde.
Maître de mon destin, libre de mes soupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le Ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé;
Je sentis le fardeau qui m'était imposé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livrait à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondais mon bonheur sur le débris des lois!
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice;
Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'espérais que du moins mon trouble et ma douleur

Lui ferait pressentir notre commun malheur;
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rappelé ma constance:
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder:
Jusque dans l'Orient je veux qu'il l'a remeine,
Demain Rome avec lui verra partir la Reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire
Qui partout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, Seigneur, détruire son ouvrage;
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je! Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas; toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom;
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang; tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes

Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux :
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre :
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai : *Partez, et ne me voyez plus.*

PAULIN

Hé quoi ? Seigneur, hé quoi ? cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS

Faibles amusements d'une douleur si grande !
Je connais Bérénice et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai ; je lui plus. Depuis cette journée
(Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?),
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir et le reste à m'attendre.
Encor, si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin : plus j'y pense,

BÉRÉNICE.

Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô ciel ! je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre :
Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

SCÈNE III

TITUS • PAULIN • RUTILE

RUTILE

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS

Ah ! Paulin !

PAULIN

Quoi ! déjà vous semblez reculer ?
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne :
Voici le temps.

TITUS

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCÈNE IV

BÉRÉNICE • TITUS • PAULIN
PHÉNICE

BÉRÉNICE

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment[18] !
Mais, Seigneur (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère),
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas !
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,

Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat ?
Ah ! Titus, car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte,
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'Empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étais-je intéressée,
Seigneur ? Etais-je au moins présente à la pensée ?

TITUS

N'en doutez point, Madame ; et j'atteste les Dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur ?
Pourquoi même du Ciel attester la puissance ?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS

Madame...

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur ? Mais quoi ! sans me répondre
Vous détournez les yeux et semblez vous confondre.
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS

Plût au Ciel que mon père, hélas! vécût encore!
Que je vivais heureux!

BÉRÉNICE

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire :
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler :
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée,
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs!
Vous regrettez un père : hélas! faibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore),
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous...

TITUS

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah! de grâce, arrêtez;
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE

Pour un ingrat, Seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS

Non, Madame; jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE

Achevez...

TITUS

Hélas!

BÉRÉNICE

Parlez.

TITUS

Rome... L'Empire...

BÉRÉNICE

Hé bien?

TITUS

Sortons, Paulin : je ne lui puis rien dire.

SCENE V

BÉRÉNICE • PHÉNICE

BÉRÉNICE

Quoi ! me quitter sitôt, et ne me dire rien?
Chère Phénice, hélas ! quel funeste entretien !
Qu'ai-je fait? Que veut-il ? Et que dit ce silence?

PHÉNICE

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE

Hélas ! tu peux m'en croire,
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire :
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire?
Que sais-je? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présents ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
Hélas ! s'il était vrai... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois;
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude[19],

Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser?
Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
Phénice : il aura su tout ce qui s'est passé;
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène;
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus. Ah! plût au Ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire :
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux!
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

TITUS • ANTIOCHUS • ARSACE

TITUS

Quoi, Prince? vous partiez? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront, avec moi, la cour, Rome, l'Empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je point dire?
De quoi m'accusez-vous? Vous avais-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père :
C'était le seul présent que je pouvais vous faire;
Et lorsque avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher?
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS

Moi, Seigneur?

TITUS

Vous.

ANTIOCHUS

Hélas! d'un Prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux?

TITUS

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire,
Que Rome vit passer au nombre des vaincus

Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable :
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous ;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle :
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS

Moi, paraître à ses yeux?
La Reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS

Ah! parlez-lui, Seigneur. La Reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS

Ah! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire!
Que je serais heureux si j'avais à le faire!
Mes transports aujourd'hui s'attendaient[20] d'éclater,
Cependant aujourd'hui, Prince il faut la quitter.

ANTIOCHUS

La quitter! Vous, Seigneur?

TITUS

Telle est ma destinée.
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.

D'un espoir si charmant je me flattais en vain :
Prince il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS

Qu'entends-je ? O ciel !

TITUS

Plaignez ma grandeur importune
Maître de l'univers, je règle sa fortune ;
Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer ;
Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadème et cent rois pour aïeux
Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs[21], sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures ;
Et Rome avec plaisir recevrait de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain, elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire ;
Et, puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours :
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment :
Epargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence ;
Surtout, qu'elle me laisse éviter sa présence :
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens ;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accablerait le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah ! Prince ! jurez-lui que, toujours trop fidèle,

Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le Ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas :
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite ;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos Etats plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE II

ANTIOCHUS • ARSACE

ARSACE

Ainsi le Ciel s'apprête à vous rendre justice :
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême ;
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouïr ?
Et quand je le croirais, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,

Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait son audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS

Arsace, je me vois chargé de sa conduite;
Je jouirai longtemps de ses chers entretiens :
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur;
Mais, quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE

N'en doutez point, Seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS

Ah! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux!

ARSACE

Et pourquoi nous tromper?

ANTIOCHUS

Quoi! je lui pourrais plaire?
Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croirait devoir?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face :
Titus la quitte.

ANTIOCHUS

Hélas ! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime :
Je la verrai gémir ; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE

Quoi ? ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse ?
Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS

Nécessaire !

ARSACE

A ses pleurs accordez quelques jours ;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours :
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir.
Vos deux Etats voisins qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS

Oui, je respire, Arsace, et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous ? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice ; et puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je ? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche
Qu'on l'abandonne ! Ah ! Reine, et qui l'aurait pensé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé !

ARSACE

La haine sur Titus tombera tout entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS

Non, ne la voyons point ; respectons sa douleur :
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encore un coup, fuyons ; et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE

Ah ! la voici, Seigneur ; prenez votre parti.

ANTIOCHUS

O ciel !

SCÈNE III

BÉRÉNICE • ANTIOCHUS • ARSACE
PHÉNICE

BÉRÉNICE

Hé quoi, Seigneur ! vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serais dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE

De moi, Prince ?

ANTIOCHUS

Oui, Madame.

BÉRÉNICE

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE

Quoi! Seigneur...

ANTIOCHUS

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, et, pleins de confiance,
Céderaient avec joie à votre impatience;
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, Madame.

BÉRÉNICE

O ciel! quel discours! Demeurez,
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue :
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Eclaircissez le trouble où vous voyez mon âme.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS

Au nom des Dieux, Madame...

BÉRÉNICE

Quoi! vous craignez si peu de me désobéir?

ANTIOCHUS

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr

BÉRÉNICE

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS

Dieux ! quelle violence[21] !
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connais votre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE

Quoi ?

ANTIOCHUS

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE

Nous séparer ? Qui ? Moi ? Titus de Bérénice !

ANTIOCHUS

Il faut que devant vous je lui rende justice :
Tout ce que, dans un cœur sensible et généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore ?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE

Nous séparer ! Hélas ! Phénice !

PHÉNICE

Hé bien, Madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
Ce coup sans doute est rude : il doit vous étonner.

BÉRÉNICE

Après tant de serments, Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire :
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on veut me prévenir.
Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir : je veux lui parler tout à l'heure[24].
Allons...

ANTIOCHUS

Quoi ? vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE

Vous le souhaitez trop pour me persuader,
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
à Phénice.
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS • ARSACE

ANTIOCHUS

Ne me trompé-je point ? L'ai-je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue !
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas ?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace,
Elle croit m'affliger : sa haine me fait grâce[25].

Tu me voyais tantôt inquiet, égaré ;
Je partais amoureux, jaloux, désespéré ;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS

Moi ! je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je serai responsable ?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable ?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincérité !
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie !
Et dans quel temps encor ? dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival ;
Que, pour la consoler, je le faisais paraître
Amoureux et constant plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE

Et de quel soin, Seigneur, vous allez vous troubler ?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler :
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrais compatir ;
Ma gloire, mon repos tout m'excite à partir.
Allons ; et de si loin évitons la cruelle,
Que de longtemps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encor assez de jour :
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.
Cours ; et partons du moins assurés de sa vie.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

BÉRÉNICE, *seule.*

Phénice ne vient point ! Moments trop rigoureux,
Que vous paraissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue ;
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point. Ah ! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre ;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCÈNE II

BÉRÉNICE • PHÉNICE

BÉRÉNICE

Chère Phénice, hé bien ! as-tu vu l'Empereur ?
Qu'a-t-il dit ? Viendra-t-il ?

PHÉNICE

Oui, je l'ai vu, Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE

Vient-il ?

PHÉNICE

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornements ?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements,
Mais que dis-je, mes pleurs ? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, Madame, et l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement :
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCÈNE III

TITUS • PAULIN • Suite

TITUS

De la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude :
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN

O ciel ! que je crains ce combat !
Grands Dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'Etat !
Voyons la Reine.

SCÈNE IV

TITUS, *seul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,

Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin : *Je ne veux plus vous voir?*
Je viens percer un cœur qui m'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois-je l'Etat penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se tait : et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ses lois, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance,
Rome sera pour nous... Titus, ouvre les yeux!
Quel air respires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah! lâche! fais l'amour, et renonce à l'Empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je règne, et, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisais attendre?
Quels pleurs ai-je séchés! Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits?

L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?
Sais-je combien le Ciel m'a compté[26] de journées ?
Et de ce peu de jours si longtemps attendus,
Ah ! malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !
Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige :
Rompons le seul lien...

SCÈNE V

BÉRÉNICE • TITUS

BÉRÉNICE, *en sortant [de son appartement].*

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici !
Il faut que le voie. Ah ! Seigneur ! vous voici.
Hé bien ! il est donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous séparer. Et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS

N'accablez point, Madame, un prince malheureux,
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire ;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur ;
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs ;
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah ! cruel ! est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée.

Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois,
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
Que ne me disiez-vous : *Princesse infortunée,*
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre ?
Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il était temps encor : que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consolaient ma misère :
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main :
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire.
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je ? J'espérais de mourir à vos yeux
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'Empire parlait. Mais la gloire, Madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre.
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,

Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner,
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE

Hé bien ! régnez, cruel ; contentez votre gloire :
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même, j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que je jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

BÉRÉNICE

Ah ! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée :
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous[27] l'air que vous respirez ?

TITUS

Hélas ! vous pouvez tout, Madame. Demeurez :
Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse.
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,

Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever?

TITUS

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS

Je les compte pour rien! Ah! ciel! quelle injustice!

BÉRÉNICE

Quoi? pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS

Hélas! Que vous me déchirez!

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez!

TITUS

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire,

Rome me fit jurer de maintenir ses droits :
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance[28],
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.
L'un[29], jaloux de sa foi, va chez les ennemis
Chercher avec la mort la peine toute prête ;
D'un fils victorieux l'autre[30] proscrit la tête ;
L'autre[31], avec des yeux secs et presque indifférents,
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants.
Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne ;
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui ? moi ? j'aurais voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus :
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le Ciel, ennemi des parjures.
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que mourir la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée ;
Que ma douleur présente et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,

Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser :
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCÈNE VI

TITUS • PAULIN

PAULIN

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN

Hé quoi! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS

Non, je suis un barbare;
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN

Quoi! Seigneur!

TITUS

Je ne sais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN

Ne troublez point le cours de votre renommée :
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée.
Rome, qui gémissait, triomphe avec raison ;
Tous les temples ouverts fument en votre nom ;
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS

Ah ! Rome ! Ah ! Bérénice ! Ah ! prince malheureux !
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?

SCÈNE VII

TITUS • ANTIOCHUS • PAULIN
ARSACE

ANTIOCHUS

Qu'avez-vous fait, Seigneur ? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseils, ni raison ;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie :
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous ? Allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertu, de grâce, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire ?

SCÈNE VIII

TITUS • ANTIOCHUS • PAULIN
ARSACE • RUTILE

RUTILE

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS

Je vous entends, grands Dieux ! Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine,
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS

Ah ! courez chez la Reine.

PAULIN

Quoi ! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome...

TITUS

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.
à Antiochus.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez. J'espère à mon retour
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour[22].

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

ARSACE, *seul.*

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

SCÈNE II

ANTIOCHUS • ARSACE

ARSACE

Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur?

ANTIOCHUS

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS

Elle part?

ARSACE

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée,
Un généreux[33] dépit succède à sa fureur :
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur,
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS

O ciel! qui l'aurait cru?
Et Titus?

ARSACE

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne ;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissements
Deviennent pour Titus autant d'engagements
Qui, le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait, et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue !
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue ;
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis ;
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il ?

SCÈNE III

TITUS • ANTIOCHUS • ARSACE

TITUS, *en entrant.*

Demeurez : qu'on ne me suive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse[24].
Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez. Je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyez si je l'aime.

Il passe dans l'appartement de Bérénice.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS • ARSACE

ANTIOCHUS

Hé bien ! voilà l'espoir que tu m'avais rendu ;
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu.

Bérénice partait justement irritée !
Pour ne la plus revoir, Titus l'avait quittée !
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux ? Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné ?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor ? Bérénice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

Il sort.

SCÈNE V

TITUS • BÉRÉNICE • PHÉNICE

BÉRÉNICE

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE

Il n'est plus temps.

TITUS

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE

Non.

TITUS

Dans quel trouble elle jette mon âme !
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BÉRÉNICE

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain,
Et moi j'ai résolu de partir tout à l'heure :
Et je pars.

TITUS

Demeurez.

BÉRÉNICE

Ingrat, que je demeure !
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retenir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs, moi seule, je me noie ?
Quel crime, quelle offense a pu les animer ?
Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS

Ecoutez-vous, Madame, une foule insensée ?

BÉRÉNICE

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS

O ciel ! que vous êtes injuste !

BÉRÉNICE

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Etes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse !
Que je puisse jamais oublier Bérénice !
Ah ! Dieux ! dans quel moment son injuste rigueur

De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !
Connaissez-moi, Madame ; et depuis cinq années,
Comptez tous les moments et toutes les journées
Où par plus de transports et par plus de soupirs
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs :
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse ;
Et jamais...

BÉRÉNICE

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez ?
Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah ! cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée[35],
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

Titus lit une lettre.

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je désire.
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

TITUS

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème ?
Vous cherchez à mourir ? Et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir !
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

Bérénice se laisse tomber sur un siège.

SCÈNE VI

TITUS • BÉRÉNICE

TITUS

Madame, il faut vous faire un aveu véritable :
Lorsque j'envisageai le moment redoutable

Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir ;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie ;
Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée ;
Le sénat m'a parlé ; mais mon âme accablée
Ecoutait sans entendre, et ne leur a laissé
Pour prix de leurs transports qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine :
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînait ; et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux ;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit ;
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'Empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, Madame ; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous suivre et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :

Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie ;
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain.
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de ne plus résister.
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous moments je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre :
En l'état où je suis je puis tout entreprendre,
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE

Hélas !

TITUS

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, Madame ; et si je vous suis cher...

SCÈNE VII

TITUS • BÉRÉNICE • ANTIOCHUS

TITUS

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma faiblesse ;
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS

Je crois tout : je vous connais tous deux[26].
Mais connaissez vous-même un prince malheureux.

Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre estime ;
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang ;
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La Reine son amour, et vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine, qui m'entend, peut me désavouer ;
Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence[37].
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance ;
Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle était votre rival ?

TITUS

Mon rival !

ANTIOCHUS

Il est temps que je vous éclaircisse.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier ; au moins je me suis tu.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible espérance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandaient à vous voir :
Je suis venu, Seigneur, vous appeler moi-même ;
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté,
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière ;
Je viens de rappeler ma raison tout entière :
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds ;
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire ;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le Ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées !
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,

Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourraient menacer une si belle vie
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez. Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
à Titus.
Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'ont point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes :
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste :
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur : régnez, je ne vous verrai plus.
à Antiochus.
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte.

Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
à Titus.
Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS

Hélas !

FIN DE BÉRÉNICE

COMMENTAIRE

C'est Bérénice qui désire Titus. Titus n'est lié à Bérénice que par l'habitude[1]. Bérénice est au contraire liée à Titus par une image, ce qui veut dire, chez Racine, par Eros; cette image est naturellement nocturne[2], Bérénice y revient à loisir, chaque fois qu'elle pense son amour ; Titus a pour elle la volupté d'un éclat entouré d'ombre, d'une splendeur tempérée ; replacé par un protocole proprement racinien au cœur de cette "nuit enflammée" où il a reçu les hommages du peuple et du sénat devant le bûcher de son père, il révèle dans l'image érotique son essence corporelle, l'éclat de la douceur : il est un principe total, un *air,* à la fois lumière et enveloppement. Ne plus respirer cet air, c'est mourir. C'est pourquoi Bérénice va jusqu'à proposer à Titus un simple concubinage (que Titus repousse)[3] ; c'est pourquoi aussi, privée de son aliment, cette image ne pourra que dépérir dans un air raréfié, distinct de l'air de Titus, et qui est le vide progressif de l'Orient.

C'est donc essentiellement à Bérénice et à elle seule qu'appartient ici le pouvoir érotique. Toutefois ce pouvoir, contrairement au dessein habituel de la tragédie racinienne, n'est pas doublé d'un pouvoir politique : les deux pouvoirs sont disjoints, et c'est pour cela que la tragédie finit d'une manière ambiguë, comme si elle s'épuisait, privée de cette étincelle tragique qui naît ordinairement de la condensation excessive de ces deux pouvoirs dans une même personne. Puissante, Bérénice tuerait Titus;

1. Nous ne connaissons l'Eros de Titus que par son allusion aux "belles mains" de Bérénice.

2. "De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?" (I, 5.)

3. "Ah ! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée..." (IV, 5.)

amoureux, Titus épouserait Bérénice ; leur survie à tous deux est comme une panne, le signe d'une expérience tragique qui échoue. Ce n'est pas que ces deux figures disjointes ne fassent des efforts désespérés pour atteindre au statut tragique : Titus fait tout son possible pour être amoureux, Bérénice mène une lutte acharnée pour dominer Titus, tous deux employant tour à tour les armes habituelles du héros tragique, le chantage à la mort ; et si, pour finir, Titus fait prévaloir sa solution, c'est d'une façon honteuse ; si Bérénice l'accepte, c'est au prix d'une illusion celle de se croire aimée[4].

On comprend combien la symétrie du *invitus invitam* antique est ici trompeuse ; il n'y a aucune égalité de situation entre Titus et Bérénice. Bérénice est tout entière possédée par Eros ; pour Titus, le problème central est encore un problème de légalité : comment rompre une loi, soulever un étouffement ? On le sait, il y a chez Racine un vertige de la fidélité. Ce déchirement, attesté dans toutes les tragédies de Racine, trouve dans *Bérénice* son expression la plus claire du fait que l'infidèle Titus est pourvu d'un double fidèle : Antiochus. Antiochus est le reflet de Titus, rapport d'autant plus naturel que Titus est source d'éclat[5]. Et la fidélité d'Antiochus à Bérénice est essence de fidélité, il la confond avec son être[6] ; éternelle, c'est-à-dire joignant d'une seule tenue le passé et l'avenir, inconditionnelle (Antiochus est fidèle sans espoir[7]), cette fidélité a un fondement légal : Antiochus a été le premier amoureux de Bérénice[8], il a reçu la jeune fille des mains

4. "Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours." (V, 7.)

A vrai dire, elle n'en sait rien de plus qu'au début.

5. "Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous." (I, 3.)

6. "Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrais-je, sans trembler, lui dire : *Je vous aime ?* (I, 2.)

7. "Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus." (I, 2.)

8. "... il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux." (I, 4.)

de son frère ; son lien à Bérénice a la garantie solennelle d'une forme, il est vraiment une légalité (alors que l'infidèle s'est fait aimer sans cause, par un véritable rapt[9]). Titus et Antiochus ne se divisent donc que comme la double postulation d'un même organisme, régi par une habile division des tâches : à Titus l'infidélité, à Antiochus la fidélité. Et naturellement, une fois de plus, c'est la fidélité qui est discréditée : Antiochus est un double faible, humilié, vaincu, il souffre expressément d'une perte d'identité[10] : tel est le prix de la fidélité. Cette fidélité, pour ainsi dire caricaturale, est pourtant nécessaire à Titus : elle est en somme le mal dont il vit, et c'est ce qui explique qu'il entretienne avec elle une familiarité troublante : non seulement Titus associe étroitement Antiochus à son dilemme, lui donnant sans cesse à *voir* son amour pour Bérénice : il faut que le rival soit *témoin*[11], moins peut-être par sadisme que par exigence d'unité[12] ; mais encore il ne cesse de se déléguer à Antiochus, d'en faire son porte-parole[13] (et l'on sait combien la voix est sexualisée dans le théâtre racinien, et singulièrement dans *Bérénice,* tragédie de l'aphasie[14]), par l'une de ces procu-

9. "Je l'aimai ; je lui plus." (II, 2.)

10. "Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre." (I, 4.)
"Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même." (I, 4.)
"Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi." (III, 2.)

11. "Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête." (I, 3.)
"Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie." (I, 4.)
"Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens." (III, 1.)

12. "Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous." (III, 1,)

13. "Et je veux seulement emprunter votre voix." (III, 1.)

14. "Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée..." (II, 2.)
"Sortons, Paulin : je ne lui puis rien dire." (II, 4.)
"Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?" (IV, 7.)

rations d'amant à rival, familières à Racine[15]. Bien entendu, c'est chaque fois que Titus est infidèle, qu'il a besoin de se déléguer au fidèle Antiochus ; on dirait qu'Antiochus est là pour fixer l'infidélité de Titus, l'exorciser. Titus se débarrasse en lui d'une fidélité qui l'étouffe ; par Antiochus, il espère éluder son conflit essentiel, accomplir l'impossible : être à la fois fidèle et infidèle, infidèle sans la faute. Antiochus est sa bonne conscience — c'est-à-dire sa mauvaise foi.

Car il n'est pas vrai que Titus ait à choisir entre Rome et Bérénice. Le dilemme porte sur deux moments plus que sur deux objets : d'une part, un passé, qui est celui de l'enfance prolongée, où la double sujétion au Père et à la maîtresse-Mère est vécue comme une sécurité[16] (Bérénice n'a-t-elle pas sauvé Titus de la débauche ? n'est-elle pas *tout* pour lui ?) ; d'autre part, et dès la mort du Père, peut-être tué par le fils[17], un avenir responsable, où les deux figures du Passé, le Père et la Femme (d'autant plus menaçante que l'amant-enfant est son *obligé*), sont détruites d'un même mouvement. Car c'est le même meurtre qui emporte Vespasien et Bérénice[18]. Vespasien mort, Bérénice est condamnée. La tragédie est très exactement l'intervalle qui sépare les deux meurtres.

Or — et c'est ici l'astuce profonde de Titus — le premier meurtre servira d'alibi au second : c'est au nom du Père, de Rome, bref d'une légalité mythique, que Titus va condamner Bérénice ; c'est en feignant d'être requis par une fidélité générale au Passé que Titus va justifier son infidélité à Bérénice ; le premier meurtre devient vie figée, alibi noble, théâtre[19]. Rome, avec ses lois qui défendent jalousement la pureté de son sang, est une instance toute désignée pour autoriser l'abandon de Bérénice. Pourtant

15. Roxane se délègue à Atalide, Pyrrhus confie Hermione à Oreste qui précisément en est amoureux, Mithridate confie Monime à Xipharès.

16. "J'aimais, je soupirais dans une paix profonde..." (II, 2.)

17. "J'ai même souhaité la place de mon père..." (II, 2.)

18. "Mais à peine le Ciel eut rappelé mon père..." (II, 2.)

19. "Je me propose un plus noble théâtre..." (II, 2.)

Titus ne parvient même pas à donner à cette instance une apparence héroïque ; il délibère sur une peur, non sur un devoir : Rome n'est pour lui qu'une opinion publique qui le terrifie ; sans cesse il évoque en tremblant le *qu'en dira-t-on?* anonyme[20]. La cour même est une personnalité trop précise pour le menacer vraiment ; il tire sa peur — et par conséquent sa justification — d'une sorte de *on* aussi général que possible. En fait, Rome est un pur phantasme. Rome est silencieuse[21], lui seul la fait parler, menacer, contraindre ; le phantasme est si bien un *rôle* dans le protocole de la rupture que parfois, comme ces hystériques qui oublient un instant qu'ils ont un bras paralysé, Titus cesse de craindre ; Rome disparaît, Titus ne sait plus à quoi il joue.

Bérénice n'est donc pas une tragédie du sacrifice, mais l'histoire d'une répudiation que Titus n'ose pas assumer. Titus est déchiré, non entre un devoir et un amour, mais entre un projet et un acte. Tel est ce *rien* célèbre : la distance mince et pourtant laborieusement parcourue, qui sépare une intention de son alibi : l'alibi trouvé, vécu théâtralement (Titus va jusqu'à mimer sa mort[22]), l'intention peut s'accomplir, Bérénice est renvoyée, la fidélité liquidée, sans qu'il y ait même risque de remords : Bérénice ne sera pas l'Erynnie dont elle avait rêvé[23]. Bérénice est *persuadée :* ce résultat tout à fait incongru dans la tragédie racinienne s'accompagne d'une autre singularité : les figures du conflit se séparent sans mourir,

20. "Et ces noms, ces respects, ces applaudissements
Deviennent pour Titus autant d'engagements..." (V, 2.)

21. "Tout se tait : et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer." (IV, 4.)
"Lorsque Rome se tait..." (IV, 5.)

22. "Moi-même en ce moment sais-je si je respire ?" (IV, 7.)

23. "... Que ma douleur présente et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser :
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance." (IV, 5.)

l'aliénation cesse sans recours catastrophique. Tel est sans doute le sens de l'Orient bérénicien : un *éloignement* de la tragédie. Dans cet Orient se rassemblent toutes les images d'une vie soumise à la puissance la plus anti-tragique qui soit : la permanence (solitude, ennui, soupir, errance, exil, éternité, servitude ou domination sans joie). Parmi ces images, deux dominent, comme les statues dérisoires de la crise tragique : le silence et la durée. Ces deux valeurs nouvelles sont prises en charge par les êtres même de l'Orient : Antiochus et Bérénice. Antiochus est l'homme du silence. Condamné d'un même mouvement à se taire et à être fidèle, il s'est tu cinq ans avant de parler à Bérénice ; il ne conçoit sa mort que silencieuse[24] ; son *hélas* final est retour à un silence définitif. Quant à Bérénice, elle sait que, passé la tragédie, le temps n'est qu'une insignifiance infinie, dont la pluralité des mers n'est que le substitut spatial[25] : rendue à la durée, la vie ne peut plus être un spectacle. Tel est en somme l'Orient bérénicien : la mort même du théâtre. Et sur les vaisseaux ancrés dans Ostie, avec Antiochus, c'est toute la tragédie que Titus envoie dans le néant oriental.

R. B.

24. "Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans..." (I, 2.)

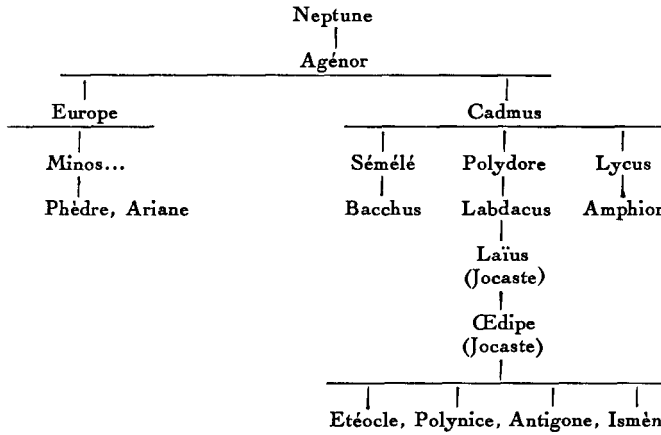
"Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers de bruit de mon malheur..." (I, 4.)

25. "Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?" (IV, 5.)

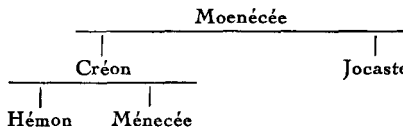
NOTES

LA THÉBAIDE

1. Voici la généalogie (abrégée) de la famille d'Œdipe, les Labdacides :



2. Et voici celle de Jocaste :



Selon Sophocle, Jocaste se tue aussitôt après qu'elle a découvert qu'Œdipe est son fils. Selon Euripide, elle meurt pendant le combat de ses deux fils, Etéocle et Polynice.

3. *Sortis :* les soldats d'Etéocle, assiégés dans Thèbes, ont fait une sortie.

4. *Parricides :* fratricides.

5. Les variantes de *la Thébaïde* sont nombreuses : Racine a retouché sa pièce jusqu'à la dernière édition de 1697. Je ne donne ici que les variantes les plus significatives.

(Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux.)
" Ce sang en leur donnant la lumière céleste,

Leur donna pour le crime une pente funeste,
Et leurs cœurs, infectés de ce fatal poison,
S'ouvrirent à la haine avant qu'à la raison." [1664.]

6. *Argiens :* les soldats d'Adraste, roi d'Argos et de Mycène, beau-père et allié de Polynice.

7. Variante :

ÉTÉOCLE

"Il est vrai, je promis ce que voulut mon père.
Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire ?
On promet tout, Madame, afin d'y parvenir ;
Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.
J'étais alors sujet et dans l'obéissance,
Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.
Ce que je fis alors ne m'est plus une loi :
Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi.
D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
Un roi sort à l'instant de sa propre personne :
L'intérêt du public doit devenir le sien,
Il doit tout à l'Etat et ne se doit plus rien.

JOCASTE

Au moins doit-il, mon fils, quelque chose à sa gloire,
Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire ;
Et quand ce nouveau rang l'affranchirait des lois,
Au moins doit-il tenir sa parole à des rois.

ÉTÉOCLE

Polynice à ce titre aurait tort de prétendre :
Thèbes sous son pouvoir n'a point voulu se rendre ;"
(Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer...) [1664.]

8. *L'esclave de Mycène :* Polynice, chassé de Thèbes, s'est réfugié auprès d'Adraste, roi d'Argos et de Mycène, dont il a épousé la fille Argie.

9. *Cependant :* pendant ce temps.

10. *Attentat :* "attenter : tenter ou entreprendre quelque chose pour nuire à quelqu'un ou lui faire violence". (Furetière.)

11. *Roi :* Etéocle.

12. Antigone s'adresse à Jocaste en parlant de Créon.

13. *Ennui :* tourment insupportable, violent désespoir.

14. Variante :

(Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur.)
"Je le chéris toujours, encore qu'il m'oublie.

HÉMON

Non, non, son amitié ne s'est point affaiblie :
Il vous chérit encor, mes ses yeux m'ont appris

Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix.
Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
Il voit combien l'amant l'emporte sur le frère,
Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur,
La plus forte amitié n'est au plus que tiédeur.

ANTIGONE

Mais enfin si sur lui j'avais le moindre empire, "
(Il aimerait la paix, pour qui mon cœur soupire.) [1664.]

15. Variante :

(Ils seront criminels ou seront innocents.)

ANTIGONE

" Autant que votre amour votre erreur est extrême,
Et vous les offensiez beaucoup plus que moi-même.
Quelque rigueur pour vous qui parût en mes yeux,
Hélas ! ils approuvaient ce qui fâchait les Dieux.
Oui, ces Dieux, ennemis de toute ma famille,
Aussi bien que le père en détestaient la fille.
Vous aimâtes, Hémon, l'objet de leur courroux,
Et leur haine pour moi s'étendit jusqu'à vous.
C'est là de vos malheurs le funeste principe.
Fuyez, Hémon, fuyez de la fille d'Œdipe.
Tâchez de n'aimer plus, pour plaire aux Immortels,
Et la fille et la sœur de tant de criminels.
Le crime en sa famille...

HÉMON

Ah ! Madame, leur crime
Ne fait que relever votre vertu sublime,
Puisque par un effort dont les Dieux sont jaloux,
Vous brillez d'un éclat qui ne vient que de vous. "
(Que le Ciel à son gré de ma perte dispose.) [1664.]

16. *Garants :* mes droits me sont une garantie contre ce titre odieux.

17. *Hippoméḋon :* l'un des Sept Chefs argiens qui combattent contre Thèbes aux côtés de Polynice.

18. *Ménecée :* fils de Créon, frère d'Hémon.

19. *Les Grecs :* les Argiens, les partisans de Polynice.

20. *Le corps :* l'ensemble de l'armée.

21. *Font gloire :* tirent de la gloire à...

22. Variante :

(Aimer son ennemi peut bien aimer la mort.)
" Et j'abandonnerais avec bien moins de peine
Le soin de mon salut que celui de ma haine.
J'assurerais ma gloire en courant au trépas ;
Mais on la perd, Attale, en ne se vengeant pas."
(Quoi ? je négligerais le soin de ma vengeance...) [1664.]

23. *Quitter :* céder.

24. *Fâcheux :* "malaisé à contenter, peu traitable, dur". (*Dictionnaire de l'Académie,* 1694.)

25. *Champ :* champ clos.

26. *La Grèce :* les Argiens.

27. *Pressé :* presser : opprimer, serrer de près, faire subir une pression physique ou morale. "Se mettre si près d'une personne qu'on l'incommode." (Richelet, 1680.)

28. *Le Roi :* Etéocle.

29. Variante :

(Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous !)
"Quand on est au tombeau, tous nos tourments s'apaisent :
Quand on est furieux, tous les crimes nous plaisent ;
Des plus cruels malheurs le trépas vient à bout ;
La fureur ne sent rien, mais la douleur sent tout.
Cette vive douleur, dont je suis la victime,
Ressent la mort de l'un et de l'autre le crime.
Le sort de tous les deux me déchire le cœur ;
Et plaignant le vaincu, je pleure le vainqueur.
A ce cruel vainqueur quel accueil dois-je faire ?
S'il est mon frère, Olympe, il a tué mon frère.
La nature est confuse et se tait aujourd'hui :
Elle n'ose parler pour lui, ni contre lui." [1664.]

30. *Les Grecs :* les Argiens.

31. *Arrêtée :* son âme semble s'être arrêtée sur le chemin de la mort.

32. *Objet :* spectacle ; "ce qui est opposé à notre vue". (Furetière, 1690.)

33. L'ancienne orthographe est Iocaste, ce qui explique la régularité du vers.

ALEXANDRE LE GRAND

1. Variante :

(Se font jour au travers de deux camps opposés.)
" Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère ?
Vîtes-vous ses soupirs d'un regard de colère ?
Et lorsque devant vous ils se sont présentés,
Jamais comme ennemis les avez-vous traités ? "
(Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre...) [1666.]

2. *Le vainqueur de l'Euphrate :* allusion à la bataille d'Arbelles (331 av. J.-C.), où Alexandre avait vaincu le roi perse Darius. Arbelles est loin de l'Euphrate, mais Alexandre venait de passer ce fleuve.

3. *En effet:* réellement.

4. *Objet :* " ... ce qui se représente à notre imagination. " (Furetière, 1690.)

5. *Darius :* Darius III Codoman.

6. ... *il leur cherche des rois :* allusion à Abdalonyme, descendant des rois de Tyr, devenu jardinier ; Alexandre l'avait rétabli dans sa royauté.

7. Variante :

(Un esclave est pour elle un objet de courroux.)

TAXILE

" Votre fierté, Seigneur, s'accorde avec la sienne.

PORUS

J'aime la gloire, et c'est tout ce qu'aime la Reine.

TAXILE

Son cœur vous est acquis.

PORUS

J'empêcherai du moins
Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

TAXILE

Mais enfin croyez-vous que l'amour vous ordonne... " [1666-76.]

8. *Omphis :* ville hypothétique. Historiquement, Omphis était le nom de Taxile.

9. *Vous adorez des dieux :* par exemple Dionysos, dont le culte avait subi l'influence de l'Asie.

10. *Des héros :* Hercule serait allé jusqu'en Inde et y aurait fondé la race de ses rois.

11. *Il :* L'Inde est un nom masculin, qui désigne non seulement un pays mais aussi le fleuve Indus.

12. *D'un roi :* Darius.

13. *Les autres :* Scythes, Sogdiens, Saces, Bactres, Massagètes.

14. *Le fils de Jupiter :* c'est ainsi que se faisait appeler Alexandre depuis sa visite au temple de Jupiter Ammon, en Egypte.

15. *Un seul rocher :* le rocher d'Aornos, sur l'Indus, où Alexandre fut arrêté longtemps par les Indiens du Nord.

16. *Cyrus :* Cyrus avait fondé l'empire perse (VIe siècle av. J.-C.), qu'Alexandre détruisit en la personne de Darius III Codoman.

17. Variante :

(Sa paisible valeur me sert ici de garde !)
" Ah ! Madame, s'il m'aime, il le témoigne mal.
Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival.
Il devait dans un champ, plein d'une noble envie,

Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie,
Balancer mon estime, et comme lui courir
Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILE

D'un refus si honteux il craint peu les reproches :
Il n'a point du combat évité les approches ;
Il en eût partagé la gloire et le danger ;
Mais Porus avec lui ne veut rien partager :
Il aurait cru trahir son illustre colère,
Que d'attendre un moment le secours de mon frère.

AXIANE

Un si lent défenseur, quel que soit son amour,
Se serait fait, Madame, attendre plus d'un jour.
Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance :
Votre amant, votre frère étaient d'intelligence.
Le lâche, qui dans l'âme était déjà rendu,
Ne cherchait qu'à vous vendre après s'être vendu.
Et vous m'osez encor parler de votre frère ?
Ah ! de ce camp, Madame, ouvrez-moi la barrière ! "

CLÉOFILE

(Que Porus est heureux !...) [1666.]

18. *Bessus :* Bessus, satrape de Bactriane, avait assassiné Darius, après qu'Alexandre l'eut vaincu à Arbelles, et il se fit proclamer roi sous le nom d'Artaxercès IV. Alexandre le punit en le faisant battre de verges et écarteler.

19. *Dérober :* obtenir par la ruse.

20. Variante :

(Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos.)

TAXILE

" Hé bien ! n'en parlons plus. Les soupirs et les larmes
Contre tant de mépris sont d'impuissantes armes ;
Mais c'est user, Madame, avec trop de rigueur
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.
Tout amant que je suis vous oubliez peut-être... " [1666-72.]

21. *Le Mallien :* habitant des bords de l'Hydroatès, affluent de l'Indus.

22. *L'Océan :* c'est-à-dire la ceinture d'eau qui fait le tour de l'univers antique ; l'Indus était réputé la limite du monde.

23. *Climat :* pays, contrée, sans idée de conditions atmosphériques.

24. Variante :

(Admirait des vertus qui ne sont point en vous.)
" Je croyais que touché de mes justes alarmes,
Vous sauveriez Porus...

ALEXANDRE

Que j'écoute vos larmes,
Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
Désespère Taxile et brave mon pouvoir !
Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime ?
C'est moi dont la faveur le noircit et l'opprime :
Vous le verriez sans moi d'un œil moins irrité.
Mais on n'en croira pas votre injuste fierté.
Porus est son captif. Avant qu'on le ramène,
Consultez votre amour, consultez votre haine.
Vous le pouvez d'un mot ou sauver ou punir :
Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE

Hélas ! que voulez-vous que ma douleur prononce ?
Pour sauver mon amant, faut-il que j'y renonce ?
Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
Que je livre à Taxile ou Porus ou mon cœur ?
Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile ?
Abandonner mes jours au pouvoir de Taxile,
J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour ?
Qu'il contente sa haine, et non pas son amour.
Punissez les mépris d'une fière princesse,
Qui d'un cœur endurci le haïra sans cesse.

CLÉOFILE

Et pourquoi ces mépris qu'il n'a pas mérités,
Lui qui semble adorer jusqu'à vos cruautés ?
Pourquoi garder toujours cette haine enflammée ?

AXIANE

C'est pour vous avoir cru et pour m'avoir aimée.
Je connais vos desseins. Votre esprit alarmé
Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frère,
Il saura quelle main l'expose à ma colère :
Heureuse si je puis lui donner aujourd'hui
Plus de haine pour vous que je n'en ai pour lui ! "
(Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle...) [1666.]

ANDROMAQUE

1. Virgile, *Enéide,* livre III :

"... et côtoyant l'Epire, nous abordons en Chaonie, et du port nous montons à la ville de Buthrote." (v. 292-293.)

"... c'était le jour où Andromaque offrait les mets funèbres et les offrandes annuelles aux cendres de son époux, et appelait Hector près d'un tombeau de gazon et de deux autels qu'elle lui avait consacrés : vaine représentation qui ne servait qu'à renouveler ses larmes." (v. 301, 303-305.)

"...Elle baissa les yeux et dit d'une voix plaintive : "Heureuse la fille de Priam, condamnée à mourir aux pieds des murs de Troie, sur le tombeau d'un ennemi ! heureuse mille fois de n'avoir point subi la loi d'un sort injurieux, et de n'être point entrée captive dans le lit d'un maître vainqueur de son pays ! Et moi, après l'embrasement de ma patrie, traînée de mer en mer, j'ai souffert dans un pénible esclavage, l'orgueil et les hauteurs du digne fils d'Achille, bientôt attiré par les charmes d'Hermione, petite fille de Léda, et s'alliant avec Lacédémone par ce nouvel hyménée... Cependant Oreste, brûlant d'amour pour l'épouse qui lui était ravie, et poursuivi par les Furies vengeresses, surprend son rival sans défense, et l'égorge auprès des autels de sa patrie." (v. 320-332.)

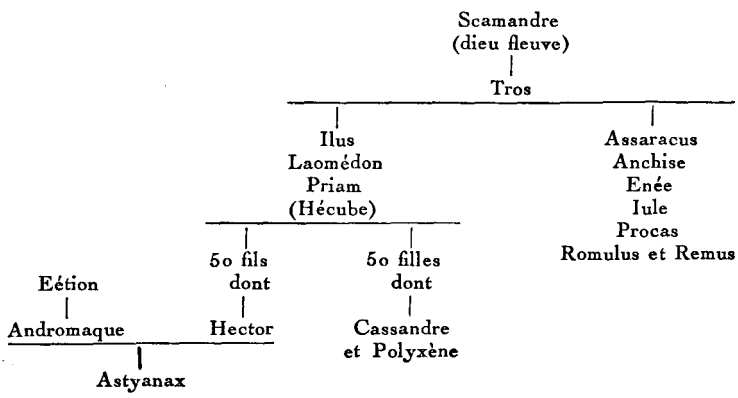
2. *Céladon :* berger du roman de *l'Astrée,* d'Honoré d'Urfé (c'est-à-dire : galant excessif).

3. *Ni tout à fait méchants :* la *médiocrité* (ou caractère moyen) du héros tragique est un des préceptes importants de la *Poétique* d'Aristote (chapitre XIII).

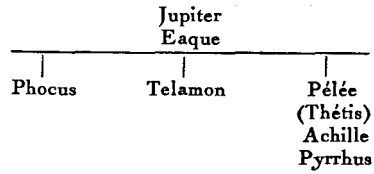
4. *Franciade :* Francus, héros de *la Franciade,* se révèle être Astyanax sauvé par Jupiter.

5. *Un ancien commentateur :* on a dit qu'il s'agissait de Camerarius, philologue allemand du XVIe siècle.

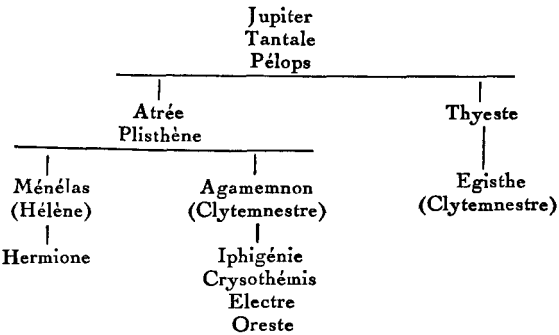
6. *Andromaque :* voici la généalogie des Enéades :



7. *Pyrrhus :* voici celle des Péléides :



8. *Oreste :* voici enfin celle des Pélopides :



9. *D'abord :* dès mon arrivée.

10. *Charme :* " Puissance magique par laquelle, avec l'aide des démons, les sorciers font des choses merveilleuses au-dessus des forces ou contre l'ordre de la nature. " (Furetière.) Il s'agit donc toujours d'une véritable fascination.

11. *Vengeur de sa famille :* Pyrrhus a vengé le rapt d'Hélène par la destruction de Troie.

12. *Ennuis :* douleur insupportable.

13. *Détester :* maudire solennellement.

14. *Déplaisir :* désespoir, chagrin violent.

15. *Amant :* " qui aime d'amour une personne d'un autre sexe. " (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694.) Ou bien encore : fiancé ; qui aime et qui est aimé, au contraire de l'amoureux, qui aime sans être aimé.

16. *Gêner :* " tourmenter le corps ou l'esprit. " (Furetière.)

17. Variante :

(Songez à tous ces rois que vous représentez.)
" Non, non, ne pensez pas qu'Hermione dispose
D'un sang sur qui la Grèce aujourd'hui se repose ;
Mais vous-même, est-ce ainsi que vous exécutez

Les vœux de tant d'Etats que vous représentez" ?
(Faut-il que d'un transport...)" [1668.]

18. Variante :

ORESTE

(Ainsi donc) " il ne me reste rien
Qu'à venir prendre ici la place du Troyen :
Nous sommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre ;
Pyrrhus protège l'un et je vous livre l'autre.

HERMIONE

Hé quoi ? dans vos chagrins sans raison affermi,
Vous croirez-vous toujours, Seigneur, mon ennemi ? "
(Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?) [1668-1673.]

19. *Cependant :* pendant ce temps.

20. *Objet :* ce qui se présente à la vue ou à l'imagination.

21. *Conseil :* résolution.

22. *Content :* qui se satisfait de...

23. *Confus :* indécis, embarrassé.

24. *Séduire :* " tromper, abuser, faire tomber dans l'erreur. " (*Dict. de l'Académie,* 1694.)

25. *Cœur :* courage.

26. *Absolu :* qui dispose d'un pouvoir absolu sur...

27. *Modeste :* modéré.

28. *L'appui :* captive des Troyens, Hélène était souvent consolée par Hector.

29. *Craître :* croître.

30. *Admirer :* s'étonner de.

31. *En effet :* réellement.

32. *Opprimé :* immolé.

33. Variante :

(Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez.)
" Mais que dis-je ? Ah ! plutôt permettez que j'espère.
Excusez un amant que trouble sa misère,
Qui tout prêt d'être heureux, envie encor le sort
D'un ingrat, condamné par vous-même à la mort. "

HERMIONE

(Allez. De votre sort...) [1668-1676.]

34. *Querelle :* cause.

35. *Evénement :* dénouement.

36. Dans les éditions de 1668 et de 1673, Andromaque assistait à la scène 3 de l'acte V. Voici la première version de cette scène.

SCÈNE III

ORESTE • ANDROMAQUE • HERMIONE • CÉPHISE
Soldats d'Oreste

ORESTE

" Madame, c'en est fait, partons en dilligence.
Venez dans mes vaisseaux goûter votre vengeance.
Voyez cette captive, elle peut mieux que moi
Vous apprendre qu'Oreste a dégagé sa foi.

HERMIONE

O Dieux ! c'est Andromaque !

ANDROMAQUE

Oui, c'est cette princesse
Deux fois veuve et deux fois l'esclave de la Grèce,
Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous,
Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups.
Du crime de Pyrrhus complice manifeste,
J'attends son châtiment. Car je vois bien qu'Oreste,
Engagé par votre ordre à cet assassinat,
Vient de ce triste exploit vous céder tout l'éclat.
Je ne m'attendais pas que le Ciel en colère
Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor
Qui fît couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
Vous avez trouvé seule une sanglante voie
De suspendre en mon cœur le souvenir de Troie.
Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis ;
Et ce que n'avait pu promesse ni menace,
Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
Je n'ai que trop, Madame, éprouvé son courroux :
J'aurais plus de sujet de m'en plaindre que vous.
Pour dernière rigueur ton amitié cruelle,
Pyrrhus, à mon époux me rendait infidèle.
Je t'en allais punir. Mais le Ciel m'est témoin
Que je ne poussais pas ma vengeance si loin ;
Et sans verser ton sang ni causer tant d'alarmes,
Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes.

HERMIONE

Quoi ? Pyrrhus est donc mort ?

ORESTE

Oui, les Grecs irrités
(Ont lavé dans son sang ses infidélités.)
. . . . . .

(Mais enfin à l'autel il est allé tomber.)
Le Troyen est sauvé. Mais partons, le temps presse ;
L'Epire tôt ou tard satisfera la Grèce.
Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
Honorât mon triomphe et répondît de lui.
Du peuple épouvanté la foule fugitive
M'a laissé sans obstacle enlever ma captive,
Et regagner ces lieux (où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.)
. . . . . .

HERMIONE

(...Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.)
Allons, Madame, allons. C'est moi qui vous délivre.
Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre.
De nos derniers devoirs allons nous dégager,
Montrons qui de nous deux saura mieux le venger."

37. *Embrasser :* enlacer.

BRITANNICUS

1. *Un homme :* Corneille (dans *Héraclius*).

2. *Festivissima omnium puellarum :* la plus gaie de toutes les jeunes filles.

3. *Après la mort de Britannicus :* Racine a supprimé la scène dont il parle ici, dans les éditions postérieures à 1670. (V, 5.)

4. *Quelque héros ivre :* l'Attila de Corneille.

5. *Un Lacédémonien grand parleur :* Agésilas, de Corneille.

6. *Un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour :* César, dans *la Mort de Pompée,* de Corneille.

7. *Une femme... :* Cornélie, dans la même pièce.

8. *Quid de te... tamen :* "Que les autres voient comment ils parleront de toi ; de toute façon, ils parleront." (*République,* VI, 16.)

9. *Un vieux poète malintentionné :* Luscius de Lanuvium, qui prête ici son nom à Corneille.

10. *Occepta... exclamat... :* "dès que la représentation est commencée, il s'écrie..."

11. *Homine... injustius :* "Personne n'est jamais plus injuste qu'ignorant." (Térence, *Adelphes,* v. 99.)

12. *Factus... blanditiis :* "doué pour cacher sa haine sous de trompeuses caresses."

13. *Hactenus... quæsivit :* "jusque-là Néron chercha des voiles pour ses débauches et ses crimes".

14. *Fato... prorumperet :* "par une certaine fatalité, ou bien parce que les choses défendues plaisent davantage ; et l'on pouvait craindre qu'il ne débauchât des femmes illustres."

15. *Cujus... congruebat :* "il s'accordait admirablement aux vices de Néron encore cachés."

16. *Militaribus... morum :* "par son habileté militaire et l'austérité de ses mœurs."

17. *Seneca... honesta :* "Sénèque (était estimé) pour l'art d'enseigner l'éloquence et les grâces qu'il mêlait à la vertu."

18. *Civitati... virtutis :* "ce grand homme laissa de longs regrets à l'Empire, par le souvenir de ses vertus...".

19. *Quæ... Pallantem :* (Agrippine) "absolue dans tous ses caprices et insatiable de domination, elle avait dans son parti Pallas..."

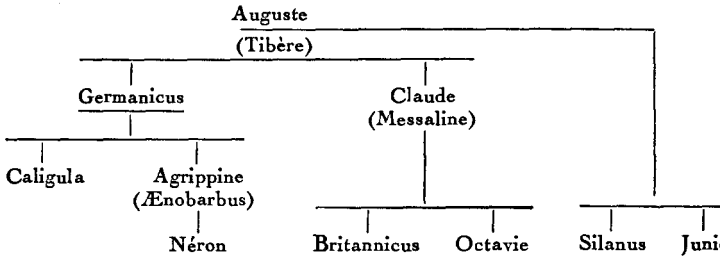
20. *Sibi... intelligebat :* "elle voyait son fils lui enlever par là sa dernière ressource et s'essayer au parricide."

21. *Neque... experimento :* "on prétend qu'il ne manquait pas d'esprit et de courage, soit qu'il en eût réellement, soit que ses malheurs aient accrédité cette opinion avant qu'il pût la justifier".

22. *Nam... erat :* "quant à ce qui approchait Britannicus, dès longtemps on avait pris soin de ne l'entourer que de gens qu'aucun scrupule n'arrêtait."

Toutes ces citations (depuis la note 12) sont extraites de Tacite, *Annales*, livres XII, XIII et XIV.

23. La généalogie impériale est fort complexe du fait des doubles mariages et de l'adoption. On peut simplifier de la façon suivante :



L'ordre de succession des empereurs est le suivant : Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron.

24. *Gêner :* tourmenter.

25. *Le fils de Claudius :* Britannicus.

26. *Domitius :* c'était le premier nom de Néron, le nom de son père Domitius Ænobarbus.

27. *Caïus :* Caligula.

28. *Pour récompense :* en revanche.

29. *Sur sa foi :* le laisser se fier à lui-même.

30. *Confidence :* confiance.

31. *Dépouille :* butin.

32. *Thraséas :* philosophe stoïcien, future victime de Néron.

33. *Corbulon :* proconsul d'Asie, que Néron fit également périr.

34. *Les déserts :* la Corse et la Sardaigne, autrefois lieux de déportation.

35. *Nièce :* descendante.

36. *Préoccupée :* persuadée.

37. *Partager :* mettre la division dans.

38. *Envier :* refuser.

39. *Enchanteur :* sens très fort : qui agit comme un charme, qui ensorcelle.

40. *Qui :* qu'est-ce qui.

41. *Cependant :* pendant ce temps.

42. *Exclus :* c'est l'orthographe du XVIIe siècle.

43. *Charmante :* sens très fort : pleine de fascination.

44. *Acte III, scène I.* Selon Louis Racine cet acte commençait par une scène entre Burrhus et Narcisse, que Racine aurait supprimée très tôt, peut-être même antérieurement à la représentation. Voici cette scène, telle que nous la rapporte Louis Racine dans ses *Mémoires :*

BURRHUS • NARCISSE

BURRHUS

Quoi ? Narcisse, au palais obsédant l'Empereur,
Laisse Britannicus en proie à sa fureur,
Narcisse, qui devrait d'une amitié sincère
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père ;
Qui devrait, en plaignant avec lui son malheur,
Loin des yeux de César détourner sa douleur ?
Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
Pressé du désespoir qui suit la solitude,
Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
Et force l'Empereur à ne plus l'épargner ?
Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
Laissa de tout l'Empire Agrippine maîtresse,
Qu'instruit du successeur que lui gardaient les Dieux,
Il vit déjà son nom inscrit dans tous les yeux ;
Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zèle,
Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle,
Et qui sans s'ébranler verrait passer un jour

Du côté de Néron la fortune et la cour.
Cependant aujourd'hui, sur la moindre menace,
Qui de Britannicus présage la disgrâce,
Narcisse, qui devait le quitter le dernier,
Semble dans le malheur le plonger le premier.
César vous voit partout attendre son passage.

NARCISSE

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
Seigneur : c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

BURRHUS

Près de Britannicus vous le servirez mieux.
Craignez-vous que César n'accuse votre absence?
Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
C'est à Britannicus qu'il faut justifier
Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
Vous pouvez sans péril respecter sa misère :
Néron n'a point juré la perte de son frère.
Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
Néron même en son cœur touché de votre zèle
Vous en tiendrait peut-être un compte plus fidèle
Que de tous ces respects vainement assidus,
Oubliés dans la foule aussitôt que rendus.

NARCISSE

Ce langage, Seigneur, est facile à comprendre ;
Avec quelque bonté César daigne m'entendre :
Mes soins trop bien reçus pourraient vous irriter...
A l'avenir, Seigneur, je saurai l'éviter.

BURRHUS

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres :
Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres.
Ainsi lorsqu'inutile au reste des humains,
Claude laissait gémir l'Empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience
Condamnait devant lui Rome entière au silence.
Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs,
Le reste vous semblait autant d'accusateurs
Qui, prêts à s'élever contre votre conduite,
Allaient de nos malheurs développer la suite,
Et lui portant les cris du peuple et du sénat,
Lui demander justice au nom de tout l'Etat.
Toutefois pour César je crains votre présence :
Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance,
Tous ceux qui comme vous flattant tous ses désirs,

Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs.
Jadis à nos conseils l'Empereur plus docile
Affectait pour son frère une bonté facile,
Et de son rang pour lui modérant la splendeur,
De sa chute à ses yeux cachait la profondeur.
Quel soupçon aujourd'hui, quel désir de vengeance
Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence ?
Junie est enlevée, Agrippine frémit ;
Jaloux et sans espoir Britannicus gémit :
Du cœur de l'Empereur son épouse bannie
D'un divorce à toute heure attend l'ignominie.
Elle pleure ; et voilà ce que leur a coûté
L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence ;
Vous pouvez tout ; j'écoute, et garde le silence.
Mes actions un jour pourront vous repartir ;
Jusque-là...

BURRHUS

Puissiez-vous bientôt me démentir !
Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche !
Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
Sénèque, dont les soins devraient me soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Réparons, vous et moi, cette absence funeste :
Du sang de nos Césars réunissons le reste.
Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt, dès ce jour,
Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

Après avoir supprimé cette scène, Racine a naturellement remanié la scène suivante qui est devenue la scène 1 de l'acte III, telle que nous la connaissons.

45. *Enfin :* en dépit de tout.

46. *Agrippa :* petit-fils d'Auguste, exilé puis tué sur l'ordre de Tibère.

47. *L'arrêt fatal :* il s'agit d'une prédiction selon laquelle Néron devait tuer Aggripine.

48. *Commune :* vulgaire.

49. *Querelle :* cause.

50. *Souscrire :* signer l'arrêt de mort d'un coupable.

51. *En effet :* en réalité.

52. Variante :

(Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?)

BRITANNICUS

Lui, me trahir ? Hé quoi ! vous voulez donc, Madame,
Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon âme ?
Seul de tous mes amis Narcisse m'est resté.
L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté ?
S'est-il rendu, Madame, indigne de la mienne ?
Néron de temps en temps souffre qu'il l'entretienne,
Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,
Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.
(Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?) [1670.]

53. *Séduire :* égarer, induire en erreur.

54. *Ennuis :* chagrins violents.

55. Dans la première édition, celle de 1670, il y avait entre les scènes V et VI, la scène supplémentaire que voici :

(Le voici.) Vous verrez si je suis sa complice.
Demeurez.

SCÈNE VI

NÉRON • AGRIPPINE • JUNIE • BURRHUS

NÉRON, *à Junie.*

De vos pleurs j'approuve la justice.
Mais, Madame, évitez ce spectacle odieux ;
Moi-même en frémissant j'en détourne les yeux.
Il est mort. Tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
Ainsi de nos desseins la fortune se joue.
Quand nous nous rapprochons, le Ciel nous désunit.

JUNIE

J'aimais Britannicus, Seigneur : je vous l'ai dit.
Si de quelque pitié ma misère est suivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON

Belle Junie, allez ; moi-même je vous suis.
Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,
Vous...

AGRIPPINE

(Arrêtez, Néron...)

56. *Objet :* ce qui se présente à la vue.

BÉRÉNICE

1. *Diction :* élocution ; "se dit aussi de la phrase et du style". *(Furetière.)*

2. *Mœurs :* couleur locale, en fait de mœurs ou de caractères.

3. *Libelle : La Critique de Bérénice,* par l'abbé de Villars, datait de décembre 1670. Racine en prit connaissance quelques jours avant de rédiger sa Préface.

4. *Amant :* "qui aime d'amour une personne d'un autre sexe". (*Dictionnaire de l'Académie,* 1694.)

5. Variante :

(Pour me venir encor déclarer son amant ?)
"Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Je me suis tu longtemps, je puis encor me taire."
(Retirons-nous, sortons...) [1671-1687.]

6. *A peine :* avec peine.

7. *Ces mêmes dignités :* ce sont précisément ces dignités qui...

8. *Un long siège douteux :* les Juifs s'étant révoltés, les Romains assiégèrent Jérusalem.

9. *Qui :* qu'est-ce qui.

10. Variante :

(Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;)
"Aujourd'hui que les Dieux semblent me présager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager",
(Ce même Antiochus...) [1671.]

L'une des critiques de Villars était que Bérénice, Juive, monothéiste, ne devait pas attester les Dieux. Racine a donc remplacé *les Dieux* par *le Ciel* partout où cela était nécessaire. On ne notera donc plus ce genre de variante.

11. *Ennui :* tourment violent.

12. *Bûcher :* dans l'apothéose, le corps de l'Empereur défunt était exposé sur un bûcher que son successeur allumait.

13. *Succès :* issue.

14. *Charmante :* charmer veut dire plaire extrêmement avec l'idée d'un agrément fascinateur.

15. *Rome sanglante :* en reconnaissant Vespasien pour Empereur, les légions avaient mis fin à la guerre civile.

16. *Reconnaître :* "être reconnaissant d'une grâce". (*Dictionnaire* de Richelet, 1690.)

17. *Confondre :* rendre muet, mettre dans l'impossibilité de se défendre.

18. *Ressentiment :* "le souvenir qu'on garde d'un bien ou d'un mal vivement ressentis".

19. *Rude :* " fâcheux..., difficile à supporter " *(Dict. de l'Acad.),* " dur, cruel ". (*Dictionnaire* de Richelet.)

20. *S'attendre de :* être sur le point de...

21. *D'ailleurs :* pour un autre choix.

22. *Gêner :* " tourmenter le corps ou l'esprit ". (Furetière.)

23. *Violence :* contrainte exercée sur quelqu'un.

24. *Tout à l'heure :* tout de suite.

25. *Faire grâce :* faire une faveur.

26. *Compter :* porter au crédit de...

27. *Envier :* refuser.

28. Variante :

(Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance)
" Vous les verriez toujours, jaloux de leur devoir,
De tous les autres nœuds oublier le pouvoir. "
(Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire...) [1671.]

29. *L'un :* Regulus, prisonnier des Carthaginois, avait été renvoyé par eux à Rome pour y négocier les échanges de captifs ; mais il dissuada le sénat d'accepter l'offre ennemie et revint se faire supplicier à Carthage pour garder sa parole.

30. *L'autre :* Manlius Torquatus fit condamner son fils à mort parce qu'il avait livré combat — et bien qu'il en fût sorti victorieux — sans son autorisation. *Proscrire* veut dire faire inscrire sur une liste de proscription, condamner à mort sans qu'aucune forme judiciaire soit nécessaire.

31. *L'autre :* Brutus, dont les fils avaient conspiré en faveur des Tarquins.

32. Dans l'édition de 1671, l'acte IV se terminait par la scène suivante :

SCÈNE IX

ANTIOCHUS • ARSACE

ANTIOCHUS

Arsace, que dis-tu de toute ma conduite ?
Rien ne pouvait tantôt s'opposer à ma fuite,
Bérénice et Titus offensaient mes regards.
Je partais pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la Reine.
J'oublie en même temps ma vengeance et ma haine :
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler.
Moi-même à son secours je le viens appeler.
Et, si sa diligence eût secondé mon zèle,
J'allais, victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je suis ! avec quelle chaleur
J'ai travaillé sans cesse à mon propre malheur !

C'en est trop. De Titus porte-lui les promesses,
Arsace. Je rougis de toutes mes faiblesses.
Désespéré, confus, à moi-même odieux ;
Laisse-moi ; je me veux cacher même à tes yeux.

33. *Généreux :* sans basses pensées.

34. *Dégager sa promesse :* tenir sa promesse, en exécutant la chose promise, c'est-à-dire en la libérant.

35. *Idée :* "image... qui se forme dans notre esprit par l'entremise d'un objet extérieur ou de quelque autre manière de concevoir". (Richelet, 1680.)

36. Variante :

(Je crois tout :) je connais votre amour.
Mais vous, connaissez-moi, Seigneur, à votre tour.
(Vous m'avez honoré...) [1671-1687.]

37. *Confidence :* confiance.

FIN DU TOME ONZIÈME

TABLE

Note liminaire

Vie de Racine

Chronologie

Introduction
p. III

LA THÉBAIDE
p. 3

ALEXANDRE LE GRAND
p. 75

ANDROMAQUE
p. 149

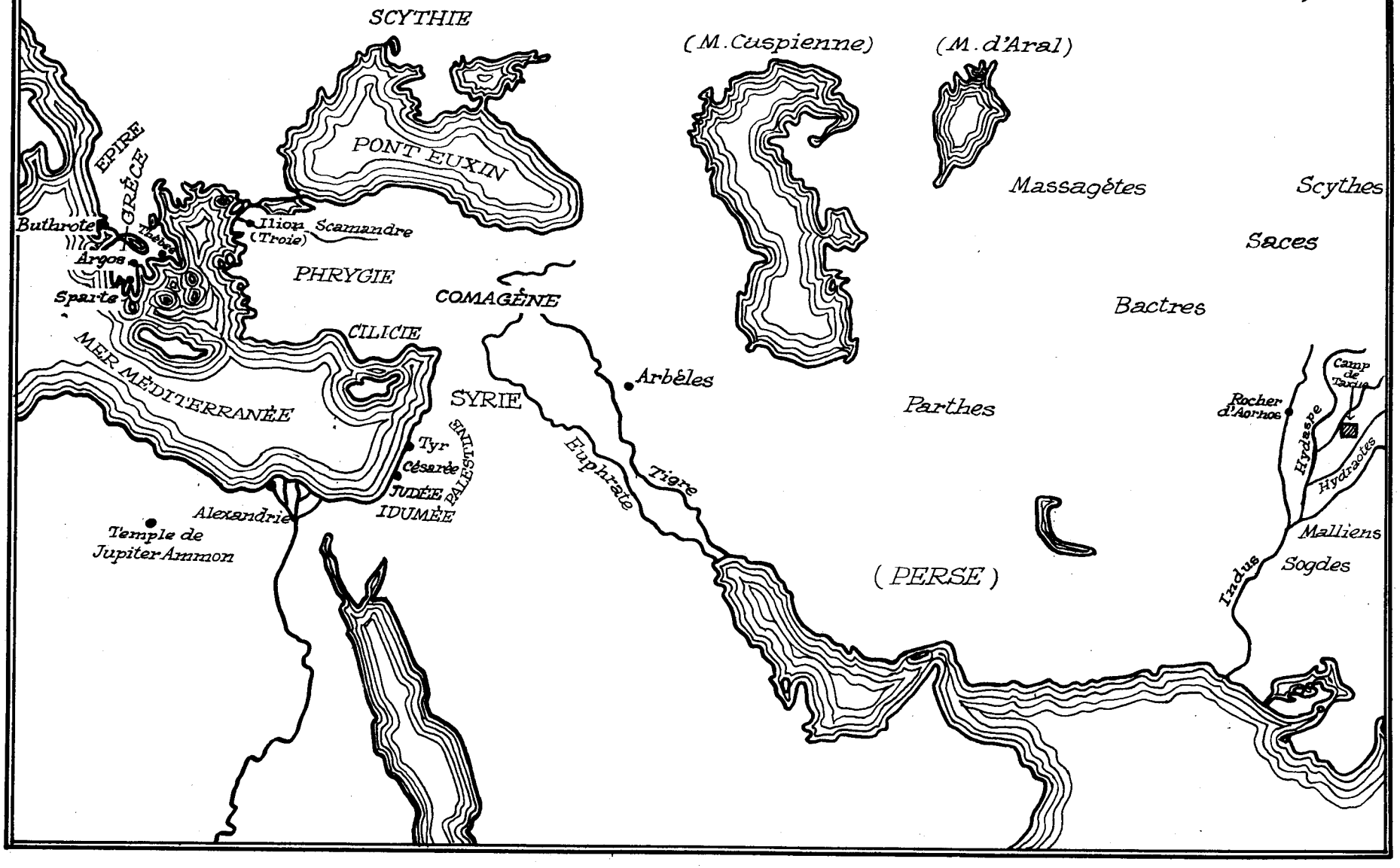
BRITANNICUS
p. 231

BÉRÉNICE
p. 321

Notes
p. 393

Ce volume, tome onzième du Théâtre classique Français, composé entièrement à la main en Cochin par Deberny-Peignot a été tiré par l'Imprimerie Union à Paris, sur vergé à l'antique des papeteries Arjomari, et relié par Engel à Malakoff. La maquette, pour la typographie et la reliure, est de Jacques Daniel. Cette édition, hors commerce, réservée exclusivement aux membres du Club français du livre souscripteurs de la collection est numérotée par chiffres arabes sur le tome douzième et dernier.

Le club français du livre, 8, rue de la Paix, Paris 2e

L'ORIENT RACINIEN I

(THÉBAÏDE, ALEXANDRE, ANDROMAQUE, BRITANNICUS, BÉRÉNICE)